
U d'/of OTTAWA
39003002401825



Jacques MOREAU

DU MÊME AUTEUR :

L'ÉTREINTE, roman. 3 fr. 50

SABINE, roman. 3 fr. 50

LOUIS ROGUELIN

Jacques Moreau

Mœurs de province

PRÉFACE D'ÉMILE FAGUET



PARIS
SOCIÉTÉ LIBRE D'ÉDITION DES GENS DE LETTRES
12, rue d'Ulm, 12

1896

A toi, Claude, pour que tu te souviennes.

L. R.

Mon cher ami.

Je lis toujours vos œuvres avec plaisir, j'ai lu celle-ci avec émotion et avec charme. C'est qu'elle réalise un de mes plus chers souhaits et répond mieux que beaucoup d'autres à l'idée que je me fais de l'art du roman. Quelque largeur que j'essaye de donner à mon intelligence critique, je reste de mon temps, comme un chacun, et ce temps n'est pas d'hier. Je suis un vieux réaliste sentimental. Je n'aime au fond que la réalité bien saisie, bien « attrapée », bien surprise sur le fait. Elle me suffit quand elle est ainsi, quand elle a comme sauté du monde sur le papier. Et puis, si, sans procédé, sans truquage, sans artifice ou, tout au moins, sans artifice trop visible, à cette saveur de réalité toute fraîche se mêle un peu d'attendrissement, quelque chose qui émeuve en moi les fibres secrètes, quelque chose qui me fasse dire à part moi : « cela m'aurait fait pleurer tout de même il y a trente ans » ; me voilà pleinement conquis.

Vous m'avez conquis hier, mon cher ami ; je

vous souhaite de plus belles conquêtes ou plus illustres ; mais vous m'avez conquis ; c'est toujours cela ; tout fait nombre. Vous vous êtes montré réaliste attentif, consciencieux, scrupuleux, réaliste passionné, et presque réaliste puissant. Vous vous êtes placé devant « l'objet », non seulement avec la fameuse « soumission à l'objet » dont parlait Sainte-Beuve ; mais successivement avec les deux sentiments vraiment nécessaires à l'artiste : d'abord *la soumission à l'objet,* ensuite *l'énergique volonté de l'étreindre, de l'empoigner et de le soumettre à soi.*

Et vous avez réussi. Votre « Jacques Moreau » est un être réel qui n'a pas cessé d'être vivant en passant de la vie dans votre œuvre. Vous l'avez captivé sans le tuer ; vous l'avez étreint sans l'étrangler. C'est une belle capture.

Et puis ensuite, je ne dirai pas à cette réalité si pleine s'est ajoutée une émotion, mais de cette réalité même est sortie naturellement une émotion forte, une grande pitié pour l'humaine misère, une palpitation d'attendrissement et de sympathie. Voilà qui est bien et je n'ai qu'à vous remercier.

D'autres vous chicaneront peut-être sur telle

imperfection réelle ou apparente de composition, ou sur tels détails de style. Pour moi la vigueur et la vitalité d'un personnage qui est un type, la forte armature intérieure qui le soutient, la vérité de ses démarches, de son geste et de ses paroles, et la haute et virile mélancolie de toute l'histoire qui se déroule autour de lui, comme autour de son centre, me suffisent amplement pour me faire reconnaître que je suis en face d'une œuvre aussi solide qu'elle est sincère.

C'est donc avec sympathie, comme toujours, mais cette fois avec gratitude, que je vous dis bonjour aujourd'hui.

Emile Faguet.

20 Novembre 1895.

Jacques MOREAU

I

Sous le large vestibule, envahi par une foule compacte, une porte s'ouvrit ; un silence relatif se fit aussitôt, en même temps que les yeux regardaient pleins de contentement.

« Ah, vous voilà mes amis ! Bonjour à tous. A l'instant je suis à vous. »

Et tout en prononçant ces mots, Monsieur Moreau descendit les cinq marches qui donnaient accès dans la salle à manger, traversa un groupe de paysans, serra la main des plus rapprochés et d'un pas alourdi gravit un escalier opposé, s'ouvrant sur un étroit couloir. A droite, il entra dans son cabinet de travail, toujours un peu essoufflé s'assit à son bureau et d'une voix forte appela un premier visiteur. Un paysan lentement s'avança.

C'était un vieillard au teint parcheminé sous la brûlure d'un soleil implacable. Ses joues amaigries et ravinées, sa branlante mâchoire, l'hésitation de sa démarche disaient l'usure lamentable, la fin de la lutte. Un œil vif et clair, ombragé d'épais sourcils, brillait encore, donnant un étrange reflet à son masque jauni et creusé. Il s'approcha la main tendue, une main calleuse, aux phalanges énormes et durcies par les rudes labeurs.

— Ah, c'est vous, mon vieux Bernard ! Et cette santé ?

— Cha ne va pas fort ; n'chuis pas ben aise. Chans la foire n'cherais point ici.

— Vous avez fait un bon marché ?

— Nenni, bonnes gens ! n'chavais amené un couple de moutons, mais les bêtes cha ne se vend pus.

Il reprit l'air préoccupé et après avoir jeté un regard de défiance autour de lui.

— N'chétais venu pour le testament. Ma femme et moi n'voudrions avantager not' neveu. Et puis n'voudrais ben vous confier quêqu'argent. Chez moi, n'chuis pas en tranquillité.

Monsieur Moreau sourit. Et la conversation s'engagea familièrement entre les deux hommes, tandis qu'au dehors sous le hangar,

d'autres paysans attendaient leur tour d'audience, assis nonchalamment sur des bancs ou groupés dans les angles des murs.

Ainsi chaque mois, à l'occasion de la foire et depuis de nombreuses années, la même scène se reproduisait avec une régularité méthodique et voulue. Fidèle à ses habitudes anciennes, autant de coutumes qu'il avait lui-même établies, Monsieur Moreau tenait séance après son déjeuner. Chaque fois une même foule de clients dociles et obstinés venait s'entasser là des heures entières, dans un brouhaha de voix et de colloques échangés. Machinalement, les uns aux autres, ils se succédaient, établissant entre eux un va-et-vient de physionomies curieuses, de costumes disparates : la blouse y coudoyait le veston de droguet, le gracieux béguin des femmes s'y mariait avec le chapeau rond des hommes, au hasard des sympathies. Patiemment, de tous ces gens Monsieur Moreau écoutait les doléances, conseillait les uns, encourageait les autres, sans cesse déroulait l'écheveau compliqué de leurs histoires intimes. Tous sortaient enchantés ; les plus préoccupés reprenaient une gaillarde allure ; les plus tristes semblaient heureux et consolés, les clients graves et cossus marchaient d'un pas

triomphant. Et l'autorité de monsieur le Maire y gagnait en renommée.

Pour de multiples raisons en effet Monsieur Jacques Moreau jouissait à Naurac, gros bourg de la Charente, d'une considération incontestée et qu'il devait en partie aux différentes situations qu'il avait successivement occupées. Ancien notaire, il s'était trouvé pendant de longues années en contact quotidien avec les paysans et dans l'exercice de ses fonctions délicates il avait su contenter tout le monde, satisfaire les plus exigeants, adoucir les plus grincheux et se créer, en même temps, une popularité bon enfant qui le mettait hors de pair, flattait son amour-propre chatouilleux de bourgeois, devenu le premier de son village. Son père, petit viticulteur de la contrée, arrivé par des prodiges d'ordre et d'économie à réunir quelques modestes capitaux mais qui, à cette époque lointaine, constituaient presque une assez jolie fortune, avait voulu que son fils Jacques, (comme il l'appelait avec orgueil), fut un monsieur que l'on saluât. Aussi, lui avait-il fait donner une instruction primaire assez sérieuse, assez étendue afin qu'il devint un homme « capable ». A vingt ans, il l'envoya à Bordeaux, en fit un clerc de notaire, se réservant de lui

acheter au pays même une étude bien achalandée, pourvue d'une solide et lucrative clientèle. Peu de temps après le départ de son fils, le vieux, miné par un demi-siècle de travail en pleine nature, mourut sans avoir pu assister à la réalisation de son rêve. Sa femme, pauvre créature soumise, sans personnalité, le suivit au cimetière deux ans plus tard, laissant Jacques, absolument maître de sa destinée. Celui-ci, en enfant docile, avec la fortune hérita des idées et des ambitions. D'instinct, il suivit la route tracée. Jeune encore, d'une physionomie régulière, d'une complexion vigoureuse et ardente, le gousset assez bien garni, à Bordeaux il mena, dans la modeste sphère où son éducation rudimentaire lui permettait de vivre, une joyeuse existence, faite d'aventures galantes, de plantureux soupers et d'escapades de jeunesse. A trente ans, un peu calmé, sujet cependant à de brusques retours sensuels dont les filles du pays firent tous les frais, il songea à s'établir, revint à Naurac, acheta une étude vacante et s'apprêta à jouer son rôle.

Par suite de la négligence de son prédécesseur, cette étude n'avait pas la réputation et surtout la valeur de rapport qu'il eut souhaitées. Pour remédier à cette déchéance

dont il allait subir le contre-coup, Maître Moreau inventa une habile tactique, bien faite pour ramener la clientèle qui émigrait vers d'autres cantons. Adroitement, il s'enquit de tous les noms des propriétaires influents du pays, de leur situation sociale, de la nature des transactions commerciales qu'ils pouvaient entreprendre et muni de ces renseignements, d'avance familiarisé avec le genre de vie de chaque individu, il leur fut rendre visite, fit l'hôte aimable, obséquieux même, parla longuement des affaires qui les intéressaient, présenta humblement ses offres de service, tout en donnant le sentiment de sa propre valeur.

Envers les paysans, sa ruse de réclame fut plus discrète, mais non moins habile. Sachant par expérience que ce sont eux qui font vivre les maisons à panonceaux, il n'eut garde de les négliger et pour se ménager tous les atouts possibles au début de sa carrière, il se fit dresser un répertoire des clients passés et présents. Suivant leur importance, la résistance et la surface qu'ils pouvaient offrir, ou il se rendit chez eux, ou il leur écrivit sur un ton de respectueuse familiarité, rappelant volontiers ses origines de paysan attaché à la glèbe. En sous main, il répandit des pros-

pectus, força la lecture de son nom, attira si bien l'attention sur lui qu'au marché suivant, l'étude fut trop petite pour contenir les clients revenus et charmés.

Maître Moreau, l'air affairé, la poignée de main prodigue, exultait au milieu d'eux. Son succès fut grand ; il devint le sujet de toutes les conversations. Ce fut dans la contrée un véritable événement et sa renommée de ce jour s'établit incontestablement.

D'une science juridique très superficielle, d'une intelligence assez vive, il suppléait par l'audace et la confiance en lui-même à l'insuffisance de ses connaissances, à l'hésitation de son jugement. Madré comme un Normand, sous un air inoffensif et bonhomme, obligeant par calcul, stimulé par un appétit de jouissance, un égoïsme précoce et presque inconscient, il sut s'imposer au milieu des compétitions jalouses de ses collègues voisins. Sans concurrence on lui abandonna la place ; l'impression qu'il avait su produire par son attitude et l'affectation d'une amabilité savante désarmaient les rancunes de clocher. On aurait eu mauvaise grâce à lui garder rigueur d'avoir voulu conquérir ses compatriotes. Et puis, une autre cause plaidait en sa faveur. Les femmes le trouvaient de leur goût, les

jeunes filles curieusement le regardaient et les suffrages des unes et des autres faisaient plus pour sa réputation que toute sa science du Code et des formulaires. Elégant dans sa tenue, portant des vêtements de coupe irréprochable, d'une physionomie plutôt douce, droit en son allure dégourdie, il avait su attirer vers lui des regards étonnés d'abord, puis sympathiques. Comme il était célibataire, les convoitises déjà le mesuraient, des propos flatteurs circulaient à son endroit de boutique en boutique et rôdaient sur le pas des portes. Dans un sourire plein de satisfaction, il les recueillait ainsi colportés de la bouche d'un ami ou des lèvres moqueuses de la servante de l'hôtel. Sa vanité de parvenu, en ces symptômes de bon augure, se mirait avec une douce complaisance, il en pressentait des gloires plus tangibles, car toutes les ambitions se disputaient la possession de son activité, sollicitaient sa nature remuante. Mais ces jouissances passagères ne lui faisaient point oublier cependant le côté sérieux de la vie et les intérêts de l'étude.

Méthodique, minutieux même par tempérament,il tenait essentiellement à ce qu'on le trouvât tel qu'il se croyait être, car il demeurait fort préoccupé de l'opinion publique et

comme il redoutait dans l'exercice de sa profession la moindre maladresse, il s'attacha en sous ordre par l'appât d'une rémunération élevée, un maître clerc très au courant des tortueuses souplesses de la procédure. Plein de confiance dans son subordonné, plus sûr de lui-même, il se mit au travail avec acharnement, passa la revue des dossiers, classa ses minutes, éblouissant ses clients par sa ponctualité et sa promptitude à régler les affaires. Aux yeux de ses employés, recrutés parmi la petite bourgeoisie commerçante, il affectait un zèle et une régularité qui eussent pu passer pour excessifs, s'il n'avait eu la ferme volonté d'en imposer aux plus indifférents. A ceux qui le sollicitaient de montrer moins d'ardeur, moins de soumission aux obligations de sa charge, il parlait d'elle comme d'un sacerdoce et les mots, devoirs, responsabilité, s'affirmaient sur ses lèvres avec une farouche énergie.

Le jour de la foire qui chaque mois avait lieu, il se tenait en permanence à son étude, payait volontiers de sa personne, très familier avec le paysan dont il devinait sous l'embarras de la parole la pensée confuse et les moindres instincts ; il savait le conseiller et diriger toujours ses résolutions hésitantes.

Son origine même, dont il parlait volontiers le rendait sympathique, son autorité y puisait une force absolue, et le client s'en retournait content, convaincu d'avoir mis ses intérêts en mains loyales.

Mis en évidence par tout le bruit qui se faisait autour de son nom, bientôt il se vit l'objet de multiples invitations : le maire, le juge de paix, le receveur de l'enregistrement, le pharmacien, gens graves, ayant fait souche et par suite entourés de la considération publique, se disputèrent le plaisir de le posséder chez eux, le soir à la veillée. Avec empressement il devint leur hôte. Enfant du pays, aimant ses idées, ses habitudes et ses mœurs, il n'avait garde de se soustraire à ces contacts familiers, à ces réunions pleines d'entrain où le vin capiteux mettait sa note joyeuse. Sa nature, essentiellement sociable, allait d'instinct à ces fêtes intimes qui donnent, les volets clos, l'illusion du foyer. Gai, d'une grosse gaieté qui résonnait tapageuse, où se mêlait parfois quelque gauloise histoire, il passait pour un compagnon plein d'humour et ses exploits galants qu'il savait raconter avec de discrètes complaisances, et aussi sur des modulations diverses, lui valaient l'admiration des naïfs, les murmures flatteurs de

la galerie. On disait de lui qu'il était débrouillard, audacieux et comique. Fidèle à ses amis, volontiers il venait flâner, tantôt chez l'un, tantôt chez l'autre, aimable avec tous, particulièrement avec les femmes, sur lesquelles ses manières de citadin raffiné laissaient une agréable et douce impression.

Deux ans après son installation à Naurac, il était devenu l'homme nécessaire. Son obligeance, sa joviale cordialité l'avaient rendu populaire : les bourgeois cossus des environs l'hébergeaient à leur table, s'honoraient de son amitié et les filles du pays faisaient sans compter des frais pour lui plaire.

Sur ces entrefaites, par suite de décès et de vacances survenus, il y eut un renouvellement partiel, au sein du conseil municipal. Le décret convoquant les électeurs n'était pas plutôt affiché que déjà de tous côtés de turbulentes ambitions se soulevaient, mettant à profit leurs réciproques influences et leurs droits acquis. Pendant quelques jours, ce fut une préoccupation unique et si impérieuse que les cancans n'eurent plus d'attrait. Chacun à sa manière et suivant ses préférences pointait les chances de ses candidats, affirmait l'échec d'un adversaire ou préconisait un succès et plus d'un déjà escomptait mali-

cieusement sa victoire, lorsqu'un événement vint restreindre, sans que nul ne l'eut prévu, le nombre des futurs échevins.

Un soir, à la maison commune, dans une réunion mémorable, sur la proposition du maire lui-même, la candidature du notaire fut posée en tête de la liste, accueillie et acclamée par la majorité de l'assemblée. Dès lors, toutes les rivalités se fondirent dans le sentiment officiel. Il y eut bien de-ci, de-là, quelques timides protestations, quelques petites vanités mécontentes, mais l'homme était sympathique et sa situation en imposa aux plus récalcitrants. Une délégation lui fut adressée pour lui faire connaître la décision prise à son insu. En un saisissement profond, il reçut ses futurs collègues. Très confus, balbutiant d'émotion tout d'abord il refusa, prétexta ses nombreuses occupations, ses absences fréquentes, son ignorance des affaires. Finalement il déclara qu'il réfléchirait et se confondit en remerciements. La nuit même, il rêvait de sa future gloire et sur les ailes dorées de la chimère il entrevit orgueilleusement des ciels radieux.

Le lendemain, après avoir fait sa toilette et bien pénétré de la gravité de sa démarche, au début de l'après-midi, il se rendit chez le

maire qui l'accueillit par un « cher collègue » plein de bonhomie, ce qui le flatta extrêmement et comme la nouvelle de sa candidature s'était partout répandue, colportée de maison en maison, sur son passage les femmes ouvrirent leurs portes, les hommes suspendirent leurs travaux pour jeter sur lui à la dérobée des regards curieux et inquiets. A droite et à gauche, on le saluait d'une différente façon que les jours précédents, avec une affectation marquée qui signifiait : « Salut, monsieur le conseiller » et les voix s'appelaient d'une fenêtre à l'autre, pleines d'interrogations.

Son hôte lui fit fête, le félicita de sa décision, l'entretint sur un ton de confidence du Préfet, des influences dont il disposait près de lui et le soir, à la mairie, lors de la présentation officielle, des mains avides serrèrent les siennes dans le feu des compliments où perçait parfois une jalousie inavouée qui se taisait par prudence. A tous, il répondit sans embarras avec la finesse d'un paysan qui veut se ménager tous les partis. Sa proclamation à « ses chers concitoyens » fut habile et souple, un peu vague mais riche de bonnes intentions. A la rédiger il mit toute sa science adulatrice, offrant l'encens aux

mesquines vanités de ses électeurs. Sa prose produisit un excellent effet, elle fut lue, relue, unanimement approuvée et quinze jours après trois cent quarante-cinq voix sur quatre cent douze votants lui ouvraient les portes de l'hôtel de ville.

Naurac était une importante bourgade de la Charente, devenue pour des raisons topographiques chef-lieu d'arrondissement. Non contente de cet avantage inespéré, elle se décorait prétentieusement encore du titre de ville, ce dont la vanité chatouilleuse des habitants semblait très fière. L'agglomération assez dense, peu étendue, avait été sectionnée par deux routes qui venaient se couper au centre même du bourg, l'une en pente douce de Cognac à Aigre, l'autre en ligne droite de Saint-Jean-d'Angély à Angoulême.

Sur le versant d'un vallon, légèrement ondulé et à l'entrecroisement de ces voies régionales, Naurac s'était bâtie par tronçons successifs, sans ordre, sans plan préconçu et partant sans harmonie. Ses maisons inégales, d'un même style uniforme et chétif, bordaient les deux routes en file compacte, étalant au soleil leurs murailles calcaires, leurs toits plats aux tuiles creuses et roussies. Çà et là, des porches monumentaux brisaient la mono-

tonie triste des murs blancs, s'ouvraient sur des cours intérieures ou dissimulaient de petites ruelles étroites et sales. A l'extrémité du bourg, sur la route d'Angoulême et près du champ de foire où les jours d'assemblée grouillait tout un peuple, une pauvre église désolée, de tous côtés enclavée, marquait par sa croix romane le passé qui fuit et gardait la trace indélébile de ses lointaines origines. Son architecture intérieure (que des mains d'artiste ont su depuis restaurer, ses pures lignes de plein cintre, son clocher branlant sous la lézarde des piliers, ses tuiles jaunies sous la brûlure d'un soleil implacable et souvent fouettées par la grêle, attestaient son antique présence et la foi qui survit aux haines, à tous les désordres sanglants des guerres civiles.

A cette époque de l'année 186., le pays environnant était d'une fertilité déconcertante. Sans effort, sans culture, il produisait avec rage, inlassable en sa fécondité. Dans l'espace infini, si loin que la vue put s'étendre, l'œil ne voyait que des ceps luxuriants, des sarments vigoureux dont les feuilles légères et dentelées rougissaient sous la pluie d'or des rayons du soleil. Au delà de Naurac la terre se vallonnait doucement ; au pied du

côteau voisin, la Nouhère déroulait les méandres capricieux de ses eaux murmurantes, frangées d'écume, rafraîchissait la prairie ou courait follement à travers son escorte de saules entrelacés. Là-bas, dans la pénombre des lointains une forêt de sapins estompait l'horizon ; des bois taillis ondulaient avec le moutonnement des champs, tout incendiés de la feuille des vignes.

A part le mois de la vendange, le paysan vivait en une douce quiétude que rien ne venait troubler et d'où semblaient à jamais bannis les soucis et les épuisants labeurs. Les revenus du sol ou des vergers suffisaient à ses besoins matériels, à son existence végétative. Sûr du lendemain, sans tracas, mécaniquement, il exploitait son propre fonds ou sous le nom de métayage partageait avec le propriétaire les fruits annuels de la terre, tout en contribuant aux charges de la culture.

Le vigneron aimait le plein air, les grands espaces, la monotonie berçante des champs, l'irradiation du couchant et demeurait toujours attentif aux vicissitudes de l'atmosphère dont les caprices, les brusques variations pouvaient atteindre cruellement ses récoltes, flétrir en leur sève les grappes suspendues aux sarments. Dans un labeur tranquille, au

milieu des siens, il se laissait aller nonchalant et repu. Sa robuste santé lui rendait l'humeur joviale, son exubérance native éveillait en son âme satisfaite de sensuels désirs que les dents blanches des filles, la rondeur de leurs tailles, l'éclair de leurs yeux semblaient provoquer encore.

Sur cette terre privilégiée où toutes les forces de la nature se concentraient pour la féconder, le rayonnement du soleil entretenait une chaleur latente et la prodigalité du sol, la douceur du climat, avec la richesse qu'elles procuraient, le bien-être qu'elles répandaient, égayaient tous les visages, animaient toutes les physionomies, chassant au loin la misère et la souffrance. En dépit des années, on restait obstinément gai, d'une gaieté bruyante qui tournait au délire lorsque le vin ruisselait dans les tonnes, lorsque son âcre odeur pleine de griserie saturait l'air ambiant, enflammait les têtes et les cerveaux.

A de rares intervalles, des journaux venus d'Angoulême et qui passaient pour les organes respectueux du pouvoir impérial pénétraient dans les campagnes où la politique ne se risquait guère, faute d'aliment capable de la propager. D'un œil indifférent, souvent défiant le paysan les considérait, absolument

étranger aux luttes qui se préparaient, d'une belle et naïve insouciance pour l'évolution des idées ou la liberté de la presse. Du reste peu instruit, préférant le champ à l'école, la vigne à l'enseignement, la mélancolie des chemins poudreux à la froide sévérité des murs d'une maison, que pouvait bien lui faire l'opposition des Cinq et l'expédition du Mexique, si impopulaire cependant. Ne voyant rien au-dessus de son horizon, il ne songeait à l'influence de ses députés que pour la création de routes nouvelles, pour la satisfaction d'intérêts particuliers ou ses besoins de clocher. Aux jours d'élection, par habitude, par insouciance quelquefois, souvent obéissant à des raisons personnelles, il votait en faveur du candidat officiel et son bulletin n'impliquait certainement pas la foi aveugle dans les affirmations des affiches ni dans les éclats sonores d'une éloquence d'emprunt. Cependant au fond de son âme simple et d'une façon confuse, il gardait à l'empire une certaine rancune mal définie et qui puisait sa force dans la défiance vis-à-vis du catholicisme et du prêtre, défiance faite d'atavisme, des souvenirs des aïeux, transmis à travers les siècles. Dans ces régions troublées en effet où pendant quarante années, des frères enne-

mis, au nom d'un dogme illusoire, s'acharnèrent les uns sur les autres, la terre, où dorment les vaincus de ces luttes fratricides, semble rappeler aux enfants qu'elle nourrit les dures hécatombes du passé et les entretient dans une constante hostilité, qui ne sait pas encore se contenter de l'indifférence des gens instruits, ou de la tolérance sceptique des philosophes.

Pour le paysan charentais, l'Empire avait donc le grave tort de soutenir les curés ; et ce fait qui l'impressionnait, qui choquait ses idées d'incrédule inconscient, suffisait à lui inspirer une certaine méfiance du pouvoir. En son gros bon sens, il s'étonnait qu'on lui imposât un prêtre puisqu'il n'allait pas à la messe et qu'il restait étranger aux cérémonies du culte. Il s'étonnait aussi de voir autour de lui le clergé triomphant, autoritaire, considéré en haut lieu et bien renté. Aussi en ressentait-il comme une jalousie muette, parfois d'autant mieux justifiée que la plupart des ecclésiastiques étaient inconnus au pays et que certains d'entre eux affichaient une moralité singulière. Et, dans son impossibilité de concevoir une abstraction, Jacques Bonhomme reportait son animosité impuissante sur le Préfet qui synthétisait pour lui

et sous une forme visible l'autorité lointaine qu'il ne verrait jamais. Quant à la République il n'y pensait guère ! Ce mot sonore ne lui disait pas grand'chose. D'ailleurs pourquoi changer puisque, malgré les curés, il avait une honnête aisance, gagnait sa vie sans trop de misère. Et pourtant, au chef-lieu d'arrondissement, la politique veillait. Quelques journaux de Paris venaient s'y échouer et curieusement on se les passait de proche en proche avec des précautions et des mines de conspirateurs. En petit comité, autour d'une table bien servie, arrosée de vins généreux, on vantait le triomphe d'une République prochaine ; on buvait sans compter à la chute du despote. C'était là à coup sûr la préoccupation inoffensive d'une minorité turbulente, où se rencontraient des bourgeois cossus dont les ambitions n'avaient pas été satisfaites et des fonctionnaires mécontents, tenus en rigueur pour leurs opinions subversives. La plupart de ces politiciens de clocher restaient imbus de doctrines humanitaires, de philantropie vague, parlant de « la liberté » avec des gestes pleins de mystère, des accents émus, mais surtout s'inspirant de la haine du clergé dans lequel ils voulaient reconnaître les soutiens maudits de l'Empire. Aux conseils

municipaux, ils disposaient de quelques voix mais n'avaient au dehors aucune espèce d'influence car la nomination des maires restait le privilège du pouvoir central. Leurs sentiments personnels n'avaient donc aucune action commune et les timorés qui les entouraient, par crainte de l'autorité, se gardaient bien de flirter avec eux. On les écoutait, mais sans partager leurs croyances feintes ou sincères, leurs espérances caressées.

II

Très habilement et à la grande surprise de ses concitoyens, Maître Moreau, à peine en possession de son siège, allait prendre la direction de cette minorité remuante, qui montrait un certain courage dans l'affirmation de sa doctrine. Tout le portait à jouer ce rôle, bien fait pour absorber sa personnalité complexe. Son tempérament un peu frondeur sous son apparente bonhommie, l'influence d'une éducation vagabonde, une présomptueuse hardiesse d'esprit qu'il avait puisée au contact des villes, une ambitieuse activité, le poussaient à une action résolue, à une lutte vigoureuse et non sans crânerie. Depuis longtemps, à son propre insu, il couvait le républicain. A Bordeaux, tout en s'amusant, il avait parcouru avec attention Voltaire, Rousseau, Diderot. Ces lectures, bien que mal digérées et faites sans méthode, avaient fouetté son intelligence endormie de provincial heureux. Il s'était pris à penser et dans le com-

merce de ces grands esprits son âme s'était élargie et peuplée d'idées nouvelles. Malheureusement non préparé par des études antérieures, elles se heurtaient confuses et il n'avait su en retenir que ce qui flattait ses instincts, son irréligion native, qu'il tenait autant de son éducation première que du milieu social où il avait vécu sans contrepoids et sans direction.

Quand il vint s'installer à Naurac, ignorant les sentiments de ses compatriotes, il se montra très circonspect, d'une prudence craintive, car il songeait à sa situation et il tenait essentiellement pour ses débuts dans la carrière à ne froisser personne, et par-dessus tout à se ménager la clientèle des grands propriétaires fonciers, dont il savait les préférences politiques. Rassuré par l'accueil qu'on lui fit, plus maître de ses mouvements, ayant en outre acquis la certitude que d'autres pensaient comme lui, il se relâcha de sa réserve intéressée, de sa contrainte habile. A l'occasion, en réunion d'amis, il formulait sur le pouvoir quelques mordantes critiques, mais en des formes volontairement courtoises. La correction de sa conduite le servit à souhait, et par l'enchaînement de circonstances propices le mît en mesure de s'affirmer davantage. Quand

il se vit conseiller municipal, personnage officiel revêtu d'une autorité qu'il s'exagérait volontiers, il crut le moment favorable pour lever le masque, et dès les premières entrevues avec ses collègues il fit savamment sa profession de foi de républicain. Ce fut un effarement général. Le maire, qui de son influence avait favorisé son élection, faillit tomber à la renverse d'émotion. Revenu de sa surprise, il l'entraîna suppliant dans un angle de la salle. Cette déclaration brutale qu'il n'avait pas prévue le bouleversait.

— Mon bon ami, répétait-t-il tout tremblant de peur, vous n'y songez pas ? Que dira Monsieur le Préfet lorsqu'il l'apprendra ?

— De votre Préfet je me moque, répondit Jacques Moreau sans se déconcerter. C'est un fonctionnaire et je suis libre. Mes opinions ne le regardent pas et d'ailleurs n'engagent que moi-même.

Le Maire n'osa répliquer ; il était morfondu. Il venait de rencontrer son maître.

Depuis cette séance mémorable, dans les maisons qu'il fréquentait, le notaire se fit un point d'honneur d'être brave. Sa situation, définitivement assise, le rendait audacieux. Sans qu'on l'en priât, en termes amers il parlait du pouvoir avec une sourde rancune, pleine

d'agression. La guerre du Mexique qui traînait en longueur et de plus en plus impopulaire lui fournissait le prétexte de belles attaques. Souvent aussi, jalousement et sans nul propos, il faisait intervenir son grand prophète, Voltaire, rappelant complaisamment ses anathèmes, ses railleries, ses affirmations hardies. En homme qui se pose en savant, il s'appesantissait sur les détails de sa vie, rendait hommage à ses haines obstinées, vantait ses sarcasmes et ses épigrammes, étonnant son auditoire par ses multiples connaissances et la nouveauté de sa conversation. Ses opinions politiques se composaient surtout de la science des autres dont il s'assimilait, sans remords du reste, les théories ramassées dans les livres. Ses doctrines s'inspiraient d'aphorismes retentissants qu'il prônait aisément comme système de gouvernement. Mais il avait cependant un amour sincère et en cela du moins il cessait d'être plagiaire ; il voulait la liberté pour lui et les autres, sans entrave, en plein ciel. Le baillonnement de la presse lui allait droit au cœur, l'asservissement de la pensée humaine le révoltait et lui suggérait parfois des phrases véhémentes et vengeresses. Son aversion bien légitime du pouvoir personnel l'avait conquis

à l'opposition irrésistiblement. Comme tous les bourgeois voltairiens, il lisait l'unique organe des irréconciliables : le *Siècle*. C'était là son Evangile aimé, le seul auquel il eut donné sa foi. Chaque jour, il en dévorait les articles avec toute la dévotion d'un adepte ; il y cherchait l'idée qui lui manquait, le jugement qu'il devait porter, la phrase dont il avait besoin.

Mais ses préoccupations politiques, si impérieuses qu'elles lui parussent, ne lui faisaient point oublier des réalités moins séduisantes et plus profanes. L'étude que deux panonceaux dorés symbolisaient au dehors lui fournissait toujours son contingent de travail assidu et la lecture du *Siècle* ne suffisait pas encore à le rendre indifférent aux bénéfices de sa charge. Pour tous il continuait d'être le notaire aimable des débuts, dévoué à ses clients, débrouillard en affaires. Aussi, peu à peu, dans les communes environnantes, il prit une place prépondérante que nul ne cherchait à lui ravir.

III

Parmi les maisons où il allait fréquemment flâner après son déjeuner, à l'heure de la sieste, il y en avait une qui jouissait de toutes ses préférences. Un sentiment d'affection presque paternelle l'y ramenait chaque jour fidèlement. C'était là comme une douce obligation qui évoquait une légion de souvenirs. Le maître de la maison, un de ses meilleurs amis, était mort depuis quelques années déjà; mais en mourant il lui avait recommandé son enfant, petite fille alors âgée de six ans en le priant de veiller sur elle et de la protéger dans la vie. Lui-même, sans parents, sans foyer, avait fini par considérer cette maison comme la sienne propre et il exerçait sur l'enfant une affectueuse autorité à l'égal d'un grand frère.

Louise Lamy (c'était le nom de sa pupille) était née dans des circonstances toutes particulières. Venue au monde après une longue maladie de sa mère, elle s'était trouvée orphe-

line peu de mois après sa naissance. A son lit de mort cette dernière l'avait confiée à sa sœur, mariée et désignée par sa maternité pour élever sa nièce. Le père de Louise, huissier de profession, appelé par ses fonctions à mener une vie vagabonde, ne pouvait guère s'occuper d'elle et lui donner les soins délicats et constants qu'exige l'organisme si fragile d'un enfant au berceau. L'orpheline se trouva donc réunie à celles que la destinée faisait ses cousines et cette promiscuité fatale au foyer où elle fut recueillie la mit, dès son jeune âge, dans une fausse situation dont elle devait subir innocemment les inévitables conséquences. Sa tante, devenue sa mère adoptive, sans obéir cependant à un sentiment quelconque de jalousie, lui préférait ses enfants et la considérait un peu comme une charge imposée, se croyant quitte vis-à-vis d'elle dès l'instant où elle lui donnait la nourriture et les soins essentiels à sa vie physique.

Malgré cet abandon, cette absence de tendresse, Louise grandit à la diable, comme elle put, passée de bras en bras, ballottée de voisine en voisine, élevée sans joie et sans sourire. A trois ans, son père qui s'ennuyait, afin d'occuper les lentes heures de solitude, la ramena un soir à la maison et s'en remit du

soin de l'élever à une vieille domestique dévouée, excellente nature, mais femme au toucher rude, plus disposée à souffleter qu'à donner des caresses. Sa rudesse apparente que soulignait encore une grosse voix méchante, n'était pas cependant exempte de bonté, aussi elle sut s'intéresser intelligemment à cette enfant délaissée et à défaut des baisers qui frissonnent, des chansons qui bercent, elle lui prodigua mille petits soins vigilants qui rassurèrent l'orpheline sur cette nouvelle amie dont le masque jauni, les grands yeux et le geste hardi l'effrayaient.

A cette époque, Jacques Moreau avait vingt-cinq ans et depuis quelque temps déjà il habitait Bordeaux où il était allé apprendre la procédure et le droit. Chaque année, à l'automne, au moment des vendanges il revenait au pays où il séjournait deux longs mois. Il profitait de sa présence pour renouer connaissance avec tous ceux qu'il avait quittés et comme il avait horreur de l'isolement, très expansif de tempérament et d'allure, en dépit de ses absences, il retrouvait les maisons familières et les visages souriants. De tous ses compatriotes, l'huissier Lamy était celui qu'il préférait ; il l'aimait de cette amitié irréfléchie d'autant plus sincère qu'elle s'est

formée inconsciemment, à l'abri de tout calcul et à l'âge où on ne raisonne pas ses sympathies. Elle naissait en effet de la nature même des choses, d'un passé lointain, d'une chaîne ininterrompue de souvenirs communs, depuis l'enfance jusqu'à la puberté et dont la succession était restée très nette en ses images variées : l'école primaire, les courses folles sur les routes blanches et brûlées de soleil, les maraudes joyeuses à travers les vignes, les farces espiègles d'écoliers lâchés. Ces dates inoubliables avaient laissé sur leurs âmes une empreinte vive et profonde et ils n'évoquaient pas un tableau de leur jeunesse sans immédiatement prononcer leurs noms simultanément, comme pour fixer davantage leur intimité ou exprimer le regret des événements qui fuyaient. Le malheur arrivé à son ami avait très sincèrement ému Monsieur Moreau et, sans se le raisonner autrement, il s'était attaché à la chétive existence de la petite Louise que les injustes hasards de la destinée privaient à tout jamais des chaudes tendresses de sa mère.

A Bordeaux, dans la surprise de la grande ville, il n'oublia pas cette enfant et souvent il lui adressait mille gâteries, joujoux et bonbons. Aussi quand il revenait, on lui fai-

sait fête en cette maison amie où l'attendaient les éclats de contentement de Louise qui, dans sa joie turbulente, le sollicitait de toutes façons, sautait sur ses genoux, demandait des friandises. Lui, très doux, souriait à cet enthousiasme débordant et se laissait volontiers faire violence, enchanté de redevenir petit garçon pour lui plaire.

Puis, tout d'un coup, la scène changea, le deuil se fit plus grand encore. En quelques heures le père disparut, brutalement enlevé par une congestion pulmonaire. L'orpheline, désorientée de nouveau, retourna chez sa tante où elle vécut en sauvage, à la merci de ses instincts, abandonnée au hasard parmi les enfants du voisinage. Pour s'en débarrasser, on la mit en pension dans un couvent éloigné, de réputation sévère. Au moment du départ, elle eut un gros chagrin. Elle pria, supplia qu'on la gardât, mais en vain. Ses larmes désolées n'attendrirent personne. Quand elle traversa le parloir du pensionnat, elle frémit d'émotion ; sa peur s'affola encore en longeant les couloirs profonds qui résonnaient au bruit des pas et, afin de ne pas voir les ombres flottantes qui couraient sur les murs, elle ferma les yeux obstinément. Une religieuse en la caressant la prit par la main ; elle la suivit

sans résistance dans un dortoir silencieux baigné de lumière, où des lits de fer garnis de blancs rideaux s'allongeaient à droite et à gauche en files régulières et fuyantes.

Huit jours après, un dimanche matin, avant la descente à la chapelle, on lui fit quitter ses vêtements ordinaires en échange d'un uniforme sombre et sans élégance, où ses formes élançées de jeune fille qui s'éveille, disparurent dans l'ampleur d'une étoffe grossière. Embarrassée sous ce costume d'emprunt, elle jeta un coup d'œil furtif sur sa petite glace, se trouva laide et pleura amèrement. Pendant la messe, ses yeux rougis fixés sur un livre ouvert, inattentive aux mélancoliques harmonies des hymnes, elle rêvait à ses petites cousines qui là-bas, bien dorlortées, vêtues de leurs belles robes, coiffées de leurs jolis chapeaux, entraient heureuses dans la nef de l'église, au milieu de leurs compagnes endimanchées, tandis qu'en ce cloître inconnu, plein de silence, elle vivait entourée de figures étrangères, surveillée de tous côtés et dans un déguisement qui la déconcertait. Pourquoi ? Elle l'ignorait encore ! Énigme insaisissable dont le sens mystérieux lui échappait. Sans défense contre les autres, déjà façonnée à la dissimulation par l'inutilité de sa plainte,

elle cacha sa peine profonde et se soumit sans récriminer, d'une docilité muette, acceptant d'avance, avec une passivité craintive toutes les surprises de cette vie nouvelle, les heurts douloureux qui meurtrissaient son âme de sensitive. Ainsi, dans un perpétuel sentiment d'obéissance à toute volonté, elle grandit loin des siens qui la négligeaient afin de s'éviter une gêne et qui, d'un cœur léger, l'éloignaient de leur foyer, la privaient injustement des douces joies qu'elle eût pu y goûter, et que la banale affection des sœurs ne pouvait remplacer.

A de rares intervalles, au couvent, sous l'œil froid et glacé d'une religieuse, derrière le grillage entre-croisé du parloir, elle revoyait Monsieur Moreau. Fidèle à sa parole il venait chaque année l'entretenir des absents et, par quelques gâteries autorisées, cherchait à adoucir les inutiles rigueurs de son internat dont il n'avait pu la préserver, malgré d'actives démarches et d'énergiques oppositions. Avec une joie rayonnante, dont elle retenait d'instinct par habitude de soumission les généreux élans, elle accueillait l'ami de son père et ce jour heureux interrompait la triste monotonie de son existence, dans cet horizon borné où sa jeunesse s'étiolait privée de ten-

dresses. Lui la retrouvait à chaque visite grandie, plus robuste quoiqu'un peu pâle sous son long sarrau de pensionnaire et il se sentait envahi d'une indicible pitié de la voir ainsi proscrite et prisonnière. Impuissant à la secourir, dans son besoin de personnaliser sa haine, il rejetait sa colère sur ces femmes qui la tenaient en tutelle et dont les minauderies, les cornettes blanches l'exaspéraient. Dehors, loin des murs du couvent, une impression douloureuse le hantait encore et provoquait de violentes imprécations d'où s'élançait le nom de son ami comme une protestation suprême.

A dix-huit ans, on suspendit la claustration de Louise. Sa tante, Madame Bertin, trouvant sans doute qu'elle pourrait l'utiliser dans les soins du ménage, un jour la ramena chez elle. Ce retour inattendu au milieu des siens, à la maison où son enfance s'était écoulée et qui tardait tant à venir, émut l'orpheline jusqu'aux larmes. Ravie, attendrie, incapable de traduire les sentiments qui l'agitaient, sans raisonner autrement, elle se sentit au cœur un ardent besoin de reconnaissance à l'égard de ceux qui lui ouvraient enfin les portes de sa prison. Afin d'exprimer son ravissement, elle eut des phrases exquises.

d'une sincérité spontanée d'enfant que l'on vient d'arracher à un cauchemar obsédant.

Elle arrivait à Naurac lorsqu'elle revit Maître Moreau qui flânait sur la route. Devant lui la voiture s'arrêta. La joie de la jeune fille, faite de pleurs et de rires, qui n'avait plus à redouter les grincheuses réprimandes des sœurs, s'abandonna en exclamations naïves, ce qui troubla le notaire profondément autant que le surprit la brusquerie de ce retour. Il se souvint alors de tout ce que cette enfant avait dû souffrir et cet élan d'affection lui fut droit à l'âme. La carriole s'éloigna. Fixé au sol, immobile, il la regardait disparaître dans un étonnement béat, car la famille de Louise, irritée de ses blâmes, lui tenait rigueur et ne l'avait pas averti de sa décision. Bien qu'habitant la même rue, on vivait de part et d'autre sur un pied de froide politesse ; c'était à peine si on échangeait un vulgaire salut, un bonjour maussade. Lui ne s'en formalisait guère et n'y attachait aucune espèce d'importance ; il se contentait d'imiter leur indifférence et portait ailleurs ses sympathies, se sachant suffisamment vengé par l'opinion qui partageait son ressentiment. Très heureux cependant de ce revirement subit, flatté de voir ses idées triompher, il se

rendit sans plus s'inquiéter à la maison dont il avait dû s'éloigner après une scène orageuse. A sa grande surprise on l'accueillit avec une amabilité obséquieuse. La maîtresse du logis payant d'audace lui fit même des reproches de ses absences prolongées. De son air bonhomme il s'excusa de son mieux, sembla lui-même ne pas se rappeler les interminables discussions d'autrefois. Il est vrai que depuis le départ de Louise pour le couvent, sa situation s'était modifiée ; il s'en aperçut bien à la façon solennelle dont on prononça son nom agrémenté d'un qualificatif, au lieu du « Moreau » tout court des années précédentes. Sa vanité s'en glorifia et il lui attribua le succès du retour de sa jeune protégée. Il sortit enchanté, se répandit en politesses et, dès le lendemain, il reprenait d'anciennes habitudes, les allées et venues du passé, sans souci des querelles échangées, ayant le pardon généreux. L'orpheline dont l'enthousiasme de la première heure était un peu tombé, le reçut avec des airs timides, gardant encore du couvent cette gaucherie disgracieuse qui naît de l'isolement, de l'éducation et surtout des préjugés enseignés, mais cette contrainte se fondit bien vite dans la surprise de la vie qui s'offrait à elle et la certitude d'une parole

amie. Elle reprit sans effort confiance en elle-même et sut bientôt se débarrasser de ses allures de pensionnaire, de ses gestes ennuyés.

Autour d'elle sa tante faisait bonne garde tout en comblant Maître Moreau de flatteuses prévenances. Paysanne très rusée sous des apparences inoffensives, elle machinait à l'endroit du notaire de matrimoniaux desseins dont elle caressait comme son rêve aimé les séduisantes perspectives. Mère d'une grande fille en effet dont les charmes physiques et la dot minime n'avaient pas suffi à capter les amoureux, elle s'inquiétait à juste titre de cette indifférence de ses compatriotes pour sa descendance et résolut d'y remédier au plus tôt. Les visites de Monsieur Moreau à Louise lui en fournirent le prétexte ; elle en saisit l'idée ainsi qu'un trait de génie et, sans plus tarder, elle mit toutes les ruses de sa cauteleuse nature à atteindre son but. Quelle gloire si elle triomphait ! Quel écrasement de dépit pour les autres filles du pays qui faisaient les coquettes avec le notaire ! Elle s'en réjouissait d'avance et se moquait déjà de leurs figures consternées, à l'annonce de la grande nouvelle. Dès lors tout s'effaça devant cette unique préoccupation et la réussite de son entreprise lui paraissait tellement assurée

qu'elle édifiait en l'honneur de son futur gendre les chimères les plus tendres, sans songer davantage à ce que pouvait bien en penser l'intéressé. De concert avec son mari, innocent bourgeois qui remplissait les graves fonctions de greffier de la justice de paix, elle dressa tout un plan d'attaque, styla savamment sa fille en vue des hautes destinées qu'elle lui réservait, lui donna des leçons de maintien, puis elle-même entra vaillamment dans la lice. Maître Moreau semblait tout amorcé, puisque chaque jour, familièrement, il venait à la demeure de sa pupille dans le laisser aller que comportent ces visites de bon voisinage. Pour le recevoir, la tante de Louise se montrait d'une souplesse angélique, affectait une tendresse compatissante à l'égard de l'orpheline, dont elle parlait en de savantes minauderies.

Aussi madré qu'elle, le notaire ne se laissa pas influencer par cette mise en scène. Il la prit pour ce qu'elle valait, accepta les invitations et les hommages, se laissa combler sans remords, même il y mit une joie malicieuse faisant toujours noble figure à table, car il aimait les repas plantureux et il eut commis bien des bassesses pour la chair parfumée d'une dinde truffée, arrosée de vins

généreux. Plein d'une condescendance aimable, d'une souriante faiblesse qui semblait désarmée, il encourageait ses hôtes, avouait sa confusion de telles prévenances et restait galant, extrêmement galant même envers la mère et la fille, mais il cachait très finement au dedans de lui-même le secret de son âme que des circonstances imprévues devaient lui arracher cependant. Près de lui, un peu à l'écart dans cette famille si loin d'elle, la jeune Louise grandissait à vue d'œil et devenait une accorte et gracieuse personne, tout en restant l'enfant sauvage du couvent qu'un coup d'œil faisait rougir. La liberté relative dont elle jouissait, l'air embaumé des vignes, la paix de l'esprit avaient transformé sa nature chétive et sa physionomie, que des dents nacrées éclairaient d'un rire étincelant, donnait l'image de sa joie tout intérieure. Son teint avait l'éclat d'une fleur vive ; son regard, l'expression d'une douceur craintive, d'où naissaient un charme exquis, un abandon plein de séduction et de grâce.

Sa tante qui ne pouvait s'y méprendre et qui, d'un coup d'œil de mère jalouse, avait mesuré la dissemblance entre sa fille et sa nièce, accablait la pauvre Louise de mille tracasseries comme pour lui faire expier la

supériorité qu'elle constatait et qu'elle ne lui pardonnait pas. Sournoisement, en dehors de Monsieur Moreau, aussi féroce en son absence qu'elle était mignarde devant lui, elle la soumettait sans pitié aux travaux les plus pénibles du ménage. C'est ainsi qu'elle l'astreignait à brosser les meubles, à nettoyer les parquets, à laver le linge, à repriser les étoffes, se montrant à son égard implacablement exigeante et tracassière. Tout chez l'orpheline l'irritait et la poussait aux excès depuis ses mains blanches et fines, ses traits réguliers, sa taille dégagée, jusqu'à sa démarche vive et légère. Les jours de fête, elle l'obligeait à revêtir des costumes qui ne lui allaient pas, jouissant bassement des blessures d'amour-propre qu'elle infligeait avec une légèreté insouciante. Façonnée depuis son enfance à l'obéissance passive la plus absolue, Louise Lamy ne se révoltait pas, elle mettait au contraire une extrême bonne volonté à se rendre utile, à satisfaire ceux qui la commandaient, trop heureuse quand on la payait d'un sourire, sachant du reste se contenter d'une place effacée, sans exigence, nullement envieuse, d'une égalité d'humeur que rien n'assombrissait.

Mais en dépit de cet effacement qu'on lui

imposait, elle ne vivait pas inaperçue. Les malheurs de son enfance, les ennuis de sa jeunesse, les misères et la contrainte de son existence actuelle l'avaient rendue sympathique. On l'aimait d'instinct par un impérieux besoin de la dédommager de toutes les privations endurées et les amoureux, suivant en cela les caprices de l'opinion, mettaient d'autant plus d'empressement vers elle qu'ils témoignaient une hautaine indifférence pour sa cousine. Ceux qui sollicitaient sa main s'obstinaient dans un doux acharnement ; sa dot rondelette n'y restait point étrangère à coup sûr, mais si sa fortune bien établie satisfaisait les intérêts qui calculent et les convoitises en éveil, les charmes de son visage, l'attirance de sa grassouillette personne, la gentillesse de son caractère captaient tous les cœurs ardents. Malheureusement, entre les amoureux et Louise veillait une matrone austère et jalouse qui, sans aucuns ménagements, congédiait impitoyablement ceux qui tentaient l'entreprise. « Ma nièce est trop jeune, Monsieur ». C'était la réponse décourageante, courte et péremptoire.

La pauvre Louise, par de complaisants voisins qui lui passaient en cachette les lettres des plus audacieux, mise au courant des

ambitions d'amour dont elle était l'objet, des sentiments qu'elle avait su inspirer, sous un grave prétexte courut à l'étude à la recherche d'un conseil. Avec une foi naïve, à son protecteur étonné de sa décision, elle expliqua tout ce qu'elle savait, lut elle-même les lettres reçues et dans un accès de franchise émue avoua son ardent désir de quitter cette maison, si peu hospitalière pour elle, où on la traitait comme une servante à gages.

Jacques Moreau, d'un ton affectueux calma ses craintes qu'elle s'exagérait, disait-il, et quand il l'eut rassurée, il lui parla de ses amoureux avec un dédain de grand personnage, un amer ricanement : « Attends, petite, tu vaux mieux que ça, tu vaux mieux que ça, répétait-il obstinément.

Louise s'en retourna déconcertée, mais comme elle avait confiance dans la parole amie qu'elle venait d'invoquer, elle attendit l'heure propice, le fiancé digne d'elle et se soumit encore.

Sa tante de son côté était ravagée d'inquiétude. Son succès qu'elle croyait tenir fuyait loin d'elle, malgré ses efforts acharnés pour le saisir. Le notaire, toujours galant, la bouche onctueuse d'eau bénite de cour, la couvrait de compliments, mais n'avait nullement

l'air d'apprécier les éminentes qualités de sa fille et l'irritation de la mère grandissait avec la considération qui entourait l'élu de son choix. Autour d'elle, les voisines devinant son jeu subtil jasaient avec malice ; les mauvaises langues galopaient d'un train fou et les ricanements l'escortaient sur son passage avec d'ironiques coups d'œil quand, d'un air arrogant, elle traversait la rue, accompagnée de sa fille. Mais, en dépit des apparences contraires, elle s'obstinait après sa chimère.

Maître Moreau, dédaigneux de toutes ces fadaises, continuait d'un pas assuré sa marche ascendante. Vers le triomphe définitif, il allait invinciblement. C'était à cette heure un homme important, sollicité de tous côtés à la fois. Au conseil, son influence croissait, sa parole écoutée sans discussion modifiait les idées ; son jugement toujours pratique faisait pencher la balance. Les mesquines inimitiés, que sa rapide popularité eut pu éveiller, s'effaçaient devant la sûreté de sa décision, la rectitude de sa conduite. Actif, vigoureux même, aimant les initiatives hardies dans la sphère modeste de ses attributions, il fit voter d'utiles réformes et sut contenter de légitimes exigences. Son opposition au gouvernement, loin de l'amoindrir, lui avait fait une

auréole de bravoure et le préfet lui-même, après avoir cherché en vain à l'intimider, le ménagea comme administrateur. Autour de lui, autant pour lui plaire que par conviction se groupaient des comparses, ses nouveaux partisans. Son étude bien gouvernée marchait en vertu de la force acquise, arrondissant son respectable pécule.

Et pourtant, malgré tous ces avantages qui lui donnaient du relief et de l'entregent, le notaire ne se mariait pas. Des âmes bien intentionnées cherchèrent à le mettre en relation avec d'honorables familles des environs, riches paysans et gros propriétaires qui eussent été enchantés de lui donner leur fille. D'un geste moqueur et cavalier il éludait ces flatteuses propositions, sans rien laisser préjuger de ses intentions et de ses intimes sentiments. A Naurac, on s'étonnait de ce célibat obstiné, on fouillait le plus indiscrètement du monde dans sa vie privée, espérant y découvrir, mais inutilement du reste, les traces d'une liaison sérieuse, capable d'enchaîner son avenir. On rencontrait de-ci de-là quelques caprices passagers, simples maraudes d'amour sans importance.

L'âge cependant aurait dû l'aiguillonner, car il venait d'atteindre ses quarante-trois

ans. En dépit d'une large calvitie, il était encore très présentable et aurait satisfait bien des convoitises. Grand et robuste, il portait beau, très correct en sa tenue. Sa physionomie intelligente, qu'une paire de superbes favoris légèrement grisonnants encadraient avec soin, plaisait par la bonne humeur qui s'en dégageait et le contentement qu'elle exprimait. Sa jovialité demeurait proverbiale, son rire sonore que soulignait une éclatante dentition, l'aménité de ses manières, faisaient de lui un gai compagnon, un homme d'agréable commerce. Et pourtant il ne se mariait pas ! A qui donc pouvait-il bien songer ? Et les imaginations torturées travaillaient à l'envi.

Un jour très affairée la jeune Louise vint à l'étude. Immédiatement on l'introduisit dans le cabinet du notaire. A peine entrée, avec une fébrile vivacité de langage, elle lui déclara qu'elle voulait quitter la maison de sa tante et comme pour donner à sa décision un motif impérieux, elle l'entretint du choix d'un amoureux lui vantant d'enthousiasme les qualités de son prétendant. Jacques Moreau se mit à sourire en la regardant, prêt à la critique. Mais elle ne s'arrêtait plus, très peu disposée cette fois à se voir morigéner.

Sans laisser à son grand ami le temps de la réplique, debout elle argumentait et les bonnes raisons se suivaient, hachées de mots vifs accentués encore de la main et du geste. Quand il la vit ainsi se débattre, bien décidée à en finir, alors seulement il reprit un air sérieux.

Assis devant elle, près de son bureau : « Allons, ma chère Louise, lui dit-il, calme-toi ». Puis, plus bas :

— Approche-toi. » Elle s'avança.

— Plus près encore. Ecoute ce que je vais te dire. »

Elle abaissa sur lui ses beaux yeux surpris.

— Puisque tu veux être libre, m'accepterais-tu pour mari ?

Cette phrase inattendue qui la saisissait comme une main brutale dans l'ombre à l'improviste la trouva sans réponse. Elle inclina la tête en rougissant. Quelques secondes s'écoulèrent, solennelles et silencieuses.

Le notaire s'était levé. D'une voix plus douce il revenait à la charge. Lentement il murmurait, presque implorant : « Veux-tu être ma femme. Allons, réponds-moi, je t'en conjure, Louise. Tu seras heureuse, je te l'affirme. »

A cet appel attendri, l'orpheline releva la

tête : Oui, dit-elle, résolue. » Et l'âme ravie, elle se jeta dans ses bras en pleurant.

Lui, très ému, sa main dans la sienne, la réconfortait, mais ses phrases allaient sans suite entrecoupées ; son assurance s'était évanouie.

— Ne pleure pas, petite. Tu sais, il ne faut rien dire. Demain, j'irai voir ta tante, j'arrangerai les choses. Pars, retourne là-bas. »

Louise machinalement lui obéit. A pas lents, elle se dirigea vers la porte, Jacques la suivit. Au moment de sortir, avec force, il serra la main qu'elle lui tendait en un geste d'abandon :

— Surtout, sois discrète, chuchota-t-il.

Dehors, l'air la ranima. Il était temps ; le cœur dans sa poitrine battait à se rompre, elle étouffait. D'un effort nerveux, elle reprit son calme et la démarche alanguie elle revint à la maison. En franchissant le seuil de cette demeure si triste qu'elle quitterait bientôt pour son propre foyer, sa figure se transfigura, ses yeux rayonnèrent de joies inconnues.

Seul maintenant et rêveur, nonchalamment assis, le regard distrait sur les dossiers épars, Jacques Moreau songeait à la scène si courte qu'il venait de provoquer et aux graves engagements qu'il avait pris. L'élan soudain de

Louise vers lui l'éblouissait ; jamais il n'eut osé caresser une aussi douce réalité. Cela dépassait toutes ses espérances,ses plus chères ambitions ; il redoutait un refus ou une lutte à soutenir, ce qui eut été humiliant pour son amour-propre et blessant pour son cœur, car il aimait cette enfant, d'un sentiment très complexe. Peu habitué aux captivantes subtilités de l'analyse, à cette grisante volupté qui vous porte à disséquer vos sentiments, à peser dans une balance sensible la valeur et la moralité de vos plus secrètes pensées, il voulait cependant, malgré sa fatigue cérébrale, se rendre compte de l'évolution de son affection ; il voulait s'éclairer sur cette passion naissante, sur ce désir ardent d'elle qu'il avait su si habilement dissimuler. En son âme émue, il ne voyait qu'une seule image : elle avait passé devant ses yeux, un certain soir d'automne à l'heure même où Louise, heureuse et ravie, rentrait à Naurac, au retour du couvent. Ce jour-là, il avait senti un saisissement jusqu'alors inconnu lui étreindre le cœur. Ç'avait été comme une subite révélation, une modification de tout son être. Dès cet instant rapide, son attachement envers l'orpheline avait pris une tournure plus passionnelle, plus impérieuse,

l'effrayant même par son obstination, lui surtout qui n'était pas familiarisé avec ces luttes intimes, ces secousses violentes de convoitises qu'il faut contenir.

A chaque visite qu'il faisait à Louise, sous l'œil défiant de la tante qui le guettait, il avait évité de l'embrasser comme autrefois pour ne pas révéler son trouble ou son embarras. Parfois, quand l'obsession devenait trop impérative, il l'avait combattue par une plus grande activité de travail, par une plus tenace préoccupation de ses ambitions, mais ce n'étaient là que des atermoiements, des palliatifs trompeurs qui ne pouvaient en rien modifier la conclusion finale. Cette passion qui puisait encore, dans un sentiment vrai d'affection une force toute particulière, exigeait une décision hâtive, car elle devenait une réelle souffrance. Plus il la raisonnait, plus il voulait la satisfaire. Croyant au fatalisme des choses, à l'enchaînement inévitable des destinées, il se défendait mollement contre elle, convaincu d'avance de l'inanité de la lutte. Cependant les âges respectifs le rendaient songeur, le mettaient dans une extrême perplexité. Vingt et un ans et quarante-trois ans ! se répétait-il en hochant la tête, disproportion fâcheuse à coup sûr, association qui semble-

rait monstrueuse peut-être, et dont il ne comprenait pas la profonde immoralité, ne pensant qu'aux sentiments de la galerie et très étranger à la valeur intrinsèque de l'acte en lui-même. D'instinct, afin de se réconforter contre les railleries possibles de ses compatriotes, il se leva et se prit à se regarder dans la glace Empire, plaquée sur la muraille, au-dessus de la cheminée. Mon Dieu il était bien un peu chauve, mais à part cette calvitie, il restait jeune de caractère, d'une complexion vigoureuse et capable d'affronter de nouveaux combats. Il avait bien aussi la conscience d'avoir mésusé de sa santé et de ses forces à Bordeaux, en des plaisirs d'amours vulgaires, mais bah ! l'hygiène du foyer rajeunirait son âge mûr. Le qu'en dira-t-on aussi le préoccupait outre mesure. Qu'allait-on penser de cette union disparate. Qu'allait-on dire de ce mariage étrange, pour tous ces gens qui en connaissaient la trame intime, les moindres éléments ? D'un geste vague, il se dégagea de tous ces préjugés mesquins. Après tout, que lui importaient les autres ! Chacun accommodait sa vie comme bon lui semblait, et il ne devait avoir souci de l'opinion du voisin. Et sa situation pourtant ? Ce mot le rembrunit car il tenait à ne pas déchoir, et surtout à ne pas

redescendre les degrés qu'il avait gravis. Mais ces craintes ne purent l'émouvoir ; il haussa les épaules, dédaigneux, plus confiant encore dans son étoile, et ces malaises d'âme, que sa vanité lui suggérait, s'évanouirent devant la gracieuse image de Louise. Son éclatante jeunesse évoquait chez lui de profanes étreintes, et la sensualité de sa nature égoïste se complaisait en de charnels frissons, chassant au loin les remords passagers qui venaient l'importuner.

Le lendemain soir, plus résolu que jamais en son dessein et après avoir étudié ses paroles, mûri son plan d'attaque afin de ne rien livrer au hasard, car il ne pouvait douter de l'indicible étonnement qu'il allait provoquer, il se rendit chez Madame Bertin. L'orpheline, en l'apercevant de loin, avait prudemment gagné sa chambre, dans l'attente anxieuse des événements.

Maître Moreau trouva seule la tante de Louise, son mari était absent. Cette circonstance enchanta le notaire ; il préférait de beaucoup régler son affaire en tête à tête avec une femme qu'il dominerait facilement que de tenter l'aventure avec un tuteur grincheux et maussade.

Madame Bertin l'accueillit le plus gracieu-

sement du monde en des manières obséquieuses et guindées que les provinciales admettent comme des formes exquises de bon ton. Le notaire, selon son habitude, vint s'asseoir près de la fenêtre, dans un large fauteuil où sans aucun scrupule il se donnait ses aises. D'un esprit distrait il engagea la conversation. Les minutes lui pesaient ainsi qu'une oppression, il avait hâte d'en sortir. D'un mouvement nerveux, il se rapprocha de son interlocutrice et à voix basse :

— « J'ai une communication importante à vous faire, lui dit-il.

Madame Bertin prit un air de circonstance, baissa les yeux et pensant à sa fille eut un « enfin » muet, plein de ravissement.

Lui, d'une phrase énergique et courte fut droit au but, sapant avec une brutalité voulue toutes ses conceptions ambitieuses :

— « Je viens, reprit-il, vous demander la main de Louise Lamy. J'aime cette jeune fille et je désire ardemment l'épouser ».

Madame Bertin blémit, son regard s'égara, se promenant affolé sur tous les objets. Tout d'abord elle ne comprit pas le sens des paroles prononcées. Ce fut comme un éblouissement qui passait, l'aveuglant de lumière. D'instinct elle recula, silencieuse et craintive.

Avec un parfait sang-froid, Maître Moreau sans avoir la généreuse pitié d'amoindrir le coup terrible qu'il venait de porter, continuait ses aveux : « J'aime Louise, répétait-il, et je suis résolu à l'épouser.

D'un bond, Madame Bertin se leva violente et oppressée. Elle répliquait, cherchant ses mots, assemblant difficilement ses idées : « Louise ! Ah, oui ! Mais elle est libre, elle peut faire ce qu'elle veut ». Puis, se dominant par un suprême effort, elle esquissa une amère raillerie :

« Seulement je la trouve un peu jeune pour vous, car vous portez bien votre âge. Enfin ça la regarde, elle est majeure. Qu'elle agisse à sa guise, moi je m'en désintéresse ».

Le notaire sourit, mais d'un sourire heureux et moqueur.

— J'ai commencé, répondit-il, par prendre son avis ; elle ne partage pas du tout votre sentiment à cet égard.

— Ah, c'était donc ça qu'elle avait de si particulier à vous dire hier.

Très calme : Elle était venue m'entretenir de ses intérêts. J'ai tout simplement profité de l'occasion pour lui demander ce qu'elle en pensait.

— Elle n'a pas hésité ?

— Pas le moins du monde.

— Vous m'étonnez.

— C'est au contraire très naturel. Cette enfant m'a toujours vu prêt à sa défense, même contre vous. Inconsciemment elle s'est prise à m'aimer oubliant la différence d'âge qui nous séparait. En venant ici chaque jour, je lui ai prouvé encore davantage, si c'est possible, toute mon ardente sympathie.

— Ah ! C'était donc pour elle ! » Cette soudaine exclamation que le dépit lui arrachait fut la vengeance du notaire. Aprement il en jouissait, mais il crut bon cependant de suspendre l'entretien, craignant que de trop vives expressions ne le forçassent à sortir de la réserve qu'il s'était imposée. Toujours impassible, il se leva.

— Par déférence pour vous, ajouta-t-il, je suis venu moi-même faire cette démarche sans recourir à des amis obligeants et j'ai attendu la majorité de Louise afin qu'elle puisse agir en pleine connaissance de cause. Maintenant, toutes mes dispositions sont prises, croyez-le. Avant qu'il soit longtemps, cette nouvelle sera le bruit de la rue ».

Madame Bertin, débout près de la porte le laissa s'éloigner sans riposter. Froidement elle le salua. Une fois seule, ses esprits la

ressaisirent et sa colère éclata avec d'autant plus d'impulsion qu'elle avait été contenue par le sang-froid de son visiteur. D'un pas furieux, elle traversa les pièces voisines, s'arrêta au bas de l'escalier qui conduisait à la chambre de l'orpheline. « Louise ! Louise ! commanda-t-elle impérieusement ! A la façon dont sa tante l'appelait, la jeune fille comprit ce qui venait de se passer, aussi mit-elle une certaine lenteur à obéir. En la voyant, les yeux enflammés de haine, elle ralentit encore son allure. Mais celle-ci ne put se contenir davantage. Toute sa rancune, ses basses jalousies se répandirent en des phrases injurieuses : « Ah, misérable ! Tu es venue ici pour nous mystifier ! Tu vas sortir d'ici à l'instant, tu entends ! Canaille ! Je te chasse ! Va donc chez ton vieux, ricana-t-elle ! Un joli monsieur, ma foi ! Un fameux parasite ! (Elle pensait certainement à tous ses festins consommés en pure perte). Sors d'ici, Vipère !

Avec une crânerie offensée, Louise supporta le déchaînement de ces odieuses invectives. A la dernière marche sa tante, que son silence exaspérait encore davantage, s'avança vers elle pour la frapper. D'un regard de défi, fièrement elle la fixa, prête à la défense.

Madame Bertin, au paroxysme et la lèvre haineuse :

« Sors d'ici, répétait-elle, mais dépêche-toi donc ! »

Et d'une main brutale, elle la poussa au dehors. L'orpheline, sans colère, traversa la rue et courut se réfugier chez une voisine.

Lorsqu'il eut quitté la maison, Maître Moreau, avec un hâtif empressement se rendit chez ses plus intimes amis. Il était gai, très gai même et prodiguait plus que de coutume les coups de chapeau sur sa route. Malicieusement il songeait aux exclamations d'étonnement qu'il allait entendre et cela le réjouissait, lui dilatait l'âme d'un ineffable plaisir. « Ah, les malins ! se disait-il en pensant aux célibataires qui parfois le gouaillaient sur sa calvitie. Quelle confusion ! »

Et d'avance il savourait l'orgueil de son triomphe. A l'annonce de son mariage, ses amis éclatèrent de rire, croyant à une aimable plaisanterie telle qu'il en inventait parfois dans ses heures de gaieté et d'abandon, mais devant ses affirmations réitérées, son air grave, il fallut bien admettre cette étrange réalité si imprévue et si déconcertante qu'elle parût. Quand il les vit convaincus, il reprit alors sa joviale figure et leur donna de piquants détails sur sa tardive conversion; il glorifia l'orpheline, évoqua son passé en

phrases émues et sut les attendrir comme s'il avait eu quelque chose à se faire pardonner. D'enthousiasme il conquit l'assentiment de ceux qui l'écoutaient. On le trouva charmant, discret et galant homme et les mains se tendirent vers lui, pleines de souhaits et de félicitations. Enchanté, ravi, il quitta ses amis, les conviant eux-mêmes à répandre la nouvelle de ce grand événement qui, sans son autorisation, courait déjà, de foyer en foyer, ainsi qu'une traînée de poudre. La fuite de Louise en effet, les déclarations indignées des voisins, toujours aux aguets, les ingénieuses inventions des commères, les appels des passants, avaient mis en éveil les imaginations inquiètes et la certitude du mariage s'était bientôt confirmée par les visites successives du notaire qui désarmèrent les incrédules et remplirent de curiosité tapageuse la petite ville tout entière. Sur les pas des portes, on se criait la nouvelle, on se questionnait avidement. Le long des trottoirs, des groupes se formaient, discutaient ou approuvaient à haute voix. Les derniers venus imposaient leur opinion, donnaient de nouveaux renseignements et paraissaient bien informés. Des ouvriers qui travaillaient non loin de là quittèrent leur établi afin de se mêler aux colloques et de

formuler aussi leur avis en faisant des agaceries aux femmes, mises en belle humeur par tout ce bruit.

Le lendemain matin, les bourgeois à leur tour commentaient l'événement, avouaient naïvement leur surprise sans songer à consoler leurs filles déçues qui se morfondaient en silence et dissimulaient leur dépit, sous des airs de hautaine indifférence.

Les mères de famille, en leur commune infortune, poussaient des soupirs désolés ou maudissaient l'effrontée qui leur ravissait un gendre convoité. Quant aux voisines elles ne cessaient de rire en pensant à la Bertin qui cachait prudemment son cruel mécompte derrière ses volets clos.

IV

Quinze jours après, par une matinée tout ensoleillée d'avril, la cérémonie eut lieu en grande pompe. Ce fut une véritable réjouissance publique qu'animait une sympathique curiosité ; les magasins chômèrent, les paysans émigrèrent du village à la ville qui s'agitait dès le réveil d'une joie turbulente. Tout le monde voulut en être, au moins des yeux, s'amuser, rire et regarder. Seuls, les Bertin s'obstinèrent dans leur mauvaise humeur et ce jour-là ils quittèrent leur foyer à l'aube, sans bruit, en voleurs qui décampent.

Le Conseil municipal au complet, d'allure grave et lente ainsi qu'il convenait, vint chercher la fiancée pour la conduire à la mairie. Ceint de son écharpe, le maire, d'un galant compliment la salua dans le petit salon où il fut introduit. Louise, tremblante de bonheur et d'émotion, baissa les yeux, rougit candidement et prit, non sans un léger frisson, le bras qu'il lui offrait, en se courbant plein

d'affectation. Le notaire un peu gauche en son costume de cérémonie, présenta le sien non moins galamment à la femme de monsieur le Maire et le cortège s'avança d'un pas de procession. Lentement, il se déroula au centre de la chaussée, en une file régulière et bariolée où les redingotes, d'antique origine, alternaient avec les toilettes criardes, les crinolines disgracieuses, les robes multicolores des invitées. Sur les trottoirs, de nombreux badaux assemblés saluaient au passage le défilé triomphant. Ebahis, ils contemplaient ce gai spectacle dont les violentes couleurs charmaient leurs yeux ravis.

A l'Hôtel-de-Ville, dans la salle des séances où les assistants trop curieux s'écrasaient entre les murs étroits, le maire, debout sur l'estrade, après le prononcé de la formule sacramentelle, débita d'un ton solennel et chantant, au milieu des murmures approbateurs de l'auditoire, un discours attendri où le « très cher collègue » rivalisait avec « l'heureux époux », où « l'amour » et « l'hymen se donnaient de voluptueuses accolades ». Puis, dans le brouhaha grandissant de la foule qui avait envahi les couloirs, le cortège, cahin caha,se reforma pour aller à l'église où Maître Moreau, après une lutte très vive, avait con-

senti à se rendre sur les pressantes prières de Louise qui trouvait que le serment laïque manquait de prestige. Mais le curé, paysan têtu et rancunier, que de bonnes âmes bien intentionnées avait averti de l'opposition du notaire et qui du reste connaissait de vieille date son hostilité à son égard, saisit ardemment l'occasion unique d'humilier ce « mauvais chien de chrétien » comme il l'appelait de sa rude voix, grosse de malédictions. Avec une dédaigneuse désinvolture, il servit à ces mécréants qui violaient la maison du Bon Dieu une messe hâtive et des « *oremus* » escamotés. Au moment de la bénédiction nuptiale, insolemment il vint se placer devant la pudique fiancée, oubliant jusqu'à la présence du conjoint, très résolu à le priver du bénéfice de ses prières. Monsieur Moreau en prit aisément son parti, s'inclina respectueux devant cet acte d'extrême courtoisie, puis s'assit avec une béate tranquillité tandis que, derrière lui, les assistants sans ordre, peu soucieux du lieu saint, continuaient les conversations entamées au dehors et ricanaient en sourdine des plaisantes bouderies du curé.

Au son fêlé de la vieille cloche, mise en branle avec furie par le sacristain plein de zèle, le cortège se reforma pour la troisième

fois, au milieu de la même affluence de curieux, mais la grave allure du début se relâchait, les groupes s'appelaient à haute voix, les sympathies se recherchaient en prévision du festin. Les mariés eux-mêmes, pourvus de toutes les consécrations ne se gênaient pas pour se faire les doux yeux. Dans la halle décorée de drapeaux et dont les murs étaient tapissés de branchages et de fleurs, on avait dressé de longues tables autour desquelles s'installèrent les invités au gré de leurs caprices ou de leurs fantaisies.

Le banquet fut luxueux, servi à profusion et d'un noble entrain. Le notaire se montra d'une somptuosité sans égale ; ses hôtes en furent éblouis et leurs exclamations se succédèrent enthousiastes, plus obstinées encore à mesure que le repas s'avançait. Sous l'influence des vins capiteux, des attendrissements s'exhalaient en phrases émues, des chuchotements d'admiration parcouraient les tables et les conversations s'entrecroisaient, dominant le bruit acharné des fourchettes. La gaieté grandissait dans l'exaltation des cerveaux et devenait tout à fait sans gêne ; tel voisin embrassait sa voisine et l'éclat sonore des baisers se mêlait encore à la turbulence des colloques familiers.

Au champagne, au milieu d'un tressaillement général, sous le regard humide des femmes, un conseiller municipal d'une voix vibrante porta la santé des époux en un toast tout rempli des plus douces espérances. Toute la salle, d'un même élan spontané, se leva, attentive et frémissante. Des applaudissements bruyants accueillirent la réponse du marié qui leva son verre à tous ses invités. Longtemps comme une tempête de cristal les flûtes s'entrechoquèrent.

Ce fut ensuite le tour d'un notaire du canton, qui au nom des confrères scanda prétentieusement de superbes périodes en l'honneur de l'hymen, puis le juge de paix, très ému, qui vint mêler Thémis aux agapes fraternelles, enfin le pharmacien dont la rhétorique soufflée, pleine de fleurs mythologiques, en des strophes boiteuses vint saluer l'heureuse épouse. Et le festin continua plus joyeux encore.

Au dehors, le peuple assemblé se réjouissait les yeux, en regardant par les fentes des portes ou se dilatait les narines en humant les aromes des viandes à demi-consommées. Patiemment, il attendait l'heure du bal, afin de s'amuser des trios éclatants de l'orchestre et pour occuper ses loisirs fiévreux, il acclamait au passage le va-et-vient des dîneurs.

V

Quelques jours après la pompeuse célébration de leur mariage, Monsieur et Madame Jacques Moreau partaient en voyage. Ils se dirigèrent d'abord vers la Provence, firent une courte station à Nice, et pénétrèrent par Gênes en Italie, but de leur promenade. Ils visitèrent successivement Turin, Florence, Venise, séjournèrent à Rome et à Naples.

Le notaire, alors qu'il n'était qu'un simple clerc à Bordeaux, avait entrepris en compagnie d'un ami cette excursion lointaine, et les profondes impressions qu'il en avait ressenties le ramenaient sous les mêmes cieux enchantés. Il revit avec joie, car sa nature s'attendrissait facilement, ces villes inoubliables où les siècles ont amoncelé tant de merveilles et de souvenirs. Sa femme, naïve paysanne qui ne connaissait du monde que Naurac et les hautes murailles de son couvent, ouvrit des yeux éblouis, d'insatiables regards devant ces horizons grandioses, ces tableaux changeants et

suggestifs. D'étape en étape, étrangère au temps qui passe, elle marchait dans un rêve fleuri, comme transfigurée par les émotions, si pleines d'imprévu qu'elles allaient jusqu'aux larmes. Tout s'effaçait dans la surprise des sens et son intelligence vive, qu'une instruction élémentaire ne pouvait satisfaire, avait des exigences de savoir que son mari était parfois impuissant à contenter.

Toujours vis-à-vis d'elle, Jacques se montrait d'une très douce prévenance, actif et bon, mais s'amusait aussi du bruit de ses paroles, de ses confidences, de ses continuelles questions. Encore dans toute la soumission de la passion sensuelle, il se plaisait à écouter le curieux babil de sa femme, où l'imagination jusqu'àlors contrainte prenait son libre essor. Jalousement il s'empressait autour d'elle, l'accablait de tendresses, l'aimant comme une enfant gâtée, une capricieuse maîtresse dont les désirs fous sont des ordres pour ceux qui les entourent.

Sans compter, d'un beau dédain, il lui achetait tous les objets que sa coquetterie native ou sa curiosité de jeune épouse semblaient désirer, riant même de ses fantaisies parfois coûteuses. Et pendant ce voyage qui pour lui fut des heures d'amour, sa nature se trans-

forma sous la brûlure de voluptueuses possessions ; sa jeunesse lui revint avec toutes les ardeurs et les espoirs qui l'accompagnent, il vécut double, sans souci, absolument oublieux des obligations qui pouvaient le rappeler là-bas au pays.

Comme un fils de famille amoureux et riche qui flâne à travers le monde, il allait heureux, la bourse garnie, réalisant son rêve, l'âme ravie. Quand il fallut partir, un profond chagrin les prit tous les deux de quitter ces beaux cieux d'azur où chaque jour apportait sa nouvelle surprise. L'inévitable retour leur parut affreusement monotone, d'une lenteur désespérante, car ils gardaient une commune tristesse, en dépit des distances. La vue seule du clocher les ranima. La joie de revoir le foyer chassa les pénibles impressions qu'ils ressentaient confusément et qu'entretenait encore la surexcitation latente de la fatigue du voyage.

Lorsque la voiture atteignit les premières maisons de la ville, une folle gaieté ressaisit la jeune femme et aux amis, qui les attendaient, elle prodiguait de la main, avec une joyeuse espièglerie, des bonjours de connaissance.

Aux abords de l'étude, on leur ménageait un chaleureux accueil et tandis que les

voisins accourus s'empressaient autour du notaire, les bonnes voisines se disputaient Louise qui riait sous le frisson des baisers. On la félicitait, on la complimentait, on s'extasiait sur sa mine. Quelques-unes cependant la trouvèrent amaigrie et insinuèrent en jasant d'indiscrètes suppositions.

Dès le lendemain tout à son zèle, la jeune mariée procéda aux multiples besognes de l'installation ; elle mit à toute chose un entrain désordonné, car elle tenait à prouver qu'elle savait être à l'occasion une active ménagère, intelligente et habile. Mais son mari, déjà rompu à d'anciennes habitudes et qui n'avait qu'une confiance relative dans l'expérience de sa femme, ne lui laissa pas sa liberté d'action ; il eut soin de placer près d'elle une vieille servante, Zoé Mathieu, dévouée à ses intérêts, aveuglément soumise à ses ordres et qui devait être son porte-voix écouté. Dès son retour il avait songé à l'introduire dans sa maison, car la jeunesse de Louise lui donnait quelque inquiétude et il crut d'une sage prudence de lui imposer un contre-poids.

Madame Moreau sans défiance l'accueillit le plus naturellement du monde. Vis-à-vis de Jacques, sa docilité demeurait absolue et,

puisqu'il l'avait choisie, elle s'inclina devant sa décision, n'en présageant rien autre.

Suivant les inspirations de son caractère méthodique, d'une ponctualité de vie qui frisait la manie, le notaire établit avec une ridicule minutie les détails du ménage et prit en main la défense des intérêts communs. Au lieu de confier à sa femme l'initiative et la surveillance des dépenses quotidiennes, il se réserva d'une façon rigoureuse la direction de la maison, la soumettant ainsi dès le premier jour à une complète tutelle. Il poussa même cet égoïsme d'autorité, cet amour de lui-même jusque dans le repos de ses nuits. C'est ainsi que, sous des phrases trompeuses, en affectant même des sentiments qu'il n'avait pas, il lui désigna une chambre différente de la sienne, mais contiguë cependant. A cette étrange déclaration à laquelle Louise ne songeait guère, une déchirante exclamation de surprise lui échappa : Mais pourquoi donc ? Et ses grands yeux sur son mari avaient une douloureuse fixité.

Très calme, Jacques lui en fournit les raisons les plus judicieuses :

— Tu sais, petite, (il l'appelait toujours ainsi, car malgré son titre d'épouse, il gardait à son égard l'impression de la différence de

leur âge), je me lève trop tôt et je ne veux pas chaque matin interrompre ton sommeil, ce qui arriverait fatalement si nous couchions ensemble.

Mais elle, dans sa naïveté, ne se rendait pas à ces explications ambiguës.

— Qu'est-ce que cela peut bien faire, je me rendormirai, voilà tout.

Il sourit et d'une voix volontairement brusque :

— Allons, petite, sois obéissante, cela vaut beaucoup mieux, crois-moi.

Elle ne répliqua pas dans la crainte de le contrarier, car elle le considérait avec une passivité d'enfant, subissant de même que lui le recul des années. Son visage s'assombrit et comme elle n'avait d'autre refuge que les larmes, elle se mit à sangloter.

— Voyons, petite, ne pleure pas, répétait-il ». Et pour la consoler, il lui prodiguait les plus belles promesses. Très attentive, elle l'écouta, mais sans conviction ; puis, d'instinct, incapable de discuter, elle crut du moins à l'efficacité de ses caresses et violemment elle se suspendit à son cou en lui murmurant : « Tu ne faisais pas chambre à part en Italie. »

— C'est très vrai, ma chérie, mais là-bas j'étais libre, je n'avais qu'à te plaire et ici j'ai

beaucoup de travail. » Puis, se penchant à son oreille, il lui chuchota quelques mots d'amour et s'esquiva. Louise rougit ; toute honteuse elle baissa les yeux. Seule maintenant, elle vint s'asseoir près de la fenêtre qui dominait le jardin. Les yeux perdus longtemps elle rêva.

Lorsque le notaire, en maître de céans, eut constaté le parfait ordonnancement des choses, il se mit à l'œuvre et d'un vigoureux effort répara le désordre que son absence prolongée avait jeté dans son étude où les dossiers s'entassaient, attendant son paraphe officiel. Pendant plusieurs jours il régularisa tout ce papier amassé et fit avertir de son retour ses principaux clients. A la foire suivante, ils revinrent avec l'empressement des anciens jours et ce fut pour Maître Moreau une douce satisfaction de constater la fidélité de leurs sympathies. Il en attribua le succès à son récent mariage, car il savait que son célibat avait été blâmé en mainte occasion, ce qui plus d'une fois l'avait inquiété pour les revenus de sa charge.

Lorsqu'il se fut débarrassé des affaires urgentes, il reprit ses habitudes aimées, ses causeries familières avec ses amis et il eut soin de ne négliger en aucune façon sa situation

politique qui le préoccupait énormément. Le renouvellement des Conseils municipaux approchait et cette date fatale troublait son sommeil, obsédait sa pensée. Le peu de temps dont il disposait, afin de préparer sa réélection comme il l'eut désiré, lui donnait de cruelles inquiétudes, de véritables angoisses. L'heure prochaine de l'échéance le terrifiait, car il ne voulait pas déchoir, et bien qu'il comptât beaucoup de partisans dans la ville, il n'était nullement rassuré. Avec raison il redoutait la pression officielle qui dirigerait contre lui tous ses efforts acharnés, et que mênerait au combat le sous-préfet en personne, traînant à sa suite les fonctionnaires timorés et bassement soumis. A ceux qui partageaient ses idées politiques, il avoua ses craintes et ses appréhensions, mais sans les convaincre sur le danger qu'il pouvait courir. Preuves en main, on le réconforta et afin de calmer son extrême agitation, ses amis se mirent en devoir de pointer scrupuleusement toutes les voix qui lui étaient définitivement acquises, et qui constituaient une imposante majorité. Ces affirmations le ranimèrent, et sur le conseil des plus audacieux, il se résolut à prendre une attitude nettement hostile au pouvoir. Des électeurs influents, consultés à ce sujet,

l'assurèrent de leur énergique soutien et plein de réconfort, retrouvant la crânerie de ses débuts, il entama la lutte.

Elle fut sans merci et plus ardente que jamais. La situation flottante de l'Empire lui en fournit tous les éléments. L'échec de la guerre du Mexique, les concessions faites à l'opposition, la mollesse du ministère, les incessantes attaques et les victoires successives de la presse, le poussèrent à la provocation. Il eut le courage d'afficher une proclamation qui frisait le défi. Son audace fut heureuse et le servit à souhait, car sa prose ronflante charma ses concitoyens, qui derrière les phrases sonores voyaient l'homme sympathique qui les avait inspirées. Les circonstances elles-mêmes contribuèrent à soutenir la cause de la liberté qu'il symbolisait. Le manque de tact du sous-préfet, dont l'absolue nullité égalait la suffisance, sa maladroite vivacité de langage, avaient choqué l'indépendance des électeurs nauraçois, et ce fut un véritable soulagement, presque une réparation, de voir Maître Moreau relever fièrement le gant. Avec une parfaite discipline, bravant les rigueurs de l'administration, bourgeois et ouvriers vinrent aux urnes, et le soir au dépouillement le notaire remportait un éclatant succès.

C'était dès lors la consécration politique et sa prépondérance au conseil devint exclusive. Les craintifs se rapprochèrent de lui, prêts à faire le saut en cas de besoin et le maire, songeant déjà aux capricieux retours de la fortune, se ménageait par prudence une retraite honorable.

Sous le coup de fouet de ce triomphe, Jacques Moreau s'enhardit. Sa nature qui gardait de son éducation première un respect inné du panache, quelque fût celui qui le portait, devint tout à coup d'humeur batailleuse. Il se sentit à l'âme des haines implacables, une fureur de destruction et de changement ; sa situation le grisait et le poussait à des entreprises hardies. Les protestations stériles ne lui suffisaient plus, purs hochets indignes de lui ; il voulait la lutte en champ clos et la visière relevée. L'inaction qui n'enfante rien lui pesait et l'agaçait ; aussi chercha-t-il à prendre une vigoureuse offensive contre tous ces hommes au pouvoir et dont les doctrines se nourrissaient de ses propres antipathies. A ses yeux le malheureux sous-préfet personnifiait l'ennemi qu'il fallait vaincre et contre lui il retourna l'ardeur de sa colère. Persuadé qu'il trouverait là d'excellents auxiliaires, il se mit en relation avec des

journalistes d'Angoulême, jeunes ambitieux remuants dont le républicanisme s'exaltait parfois jusqu'à la provocation et il leur apporta, avec un désintéressement de vieux philosophe, le concours absolu de son influence et l'appui de ses partisans. Convaincu qu'isolé et sans tactique de combat, son action serait illusoire, de concert avec quelques amis sûrs, il fonda un cercle intime, sorte de petit cénacle très austère où n'étaient admis que les intègres et les athées. Des commerçants, des rentiers inoccupés, quelques fonctionnaires désillusionnés en formèrent les premiers éléments. Deux fois par semaine à la tombée de la nuit, on se réunissait chez le notaire dans une salle isolée sur le jardin et là, tout en dégustant quelques bouteilles de vin blanc, chacun exprimait ses graves pensées, son opinion dernière, l'objet de ses réflexions, les raisons de son jugement. On discutait alors des choses pratiques et immédiates, comme les moyens les plus propres à servir utilement la sainte cause, à propager par les campagnes indifférentes et que l'excès de bien-être amollissait, des éléments de résistance ; on passait au crible les actes du préfet ou de ses agents ; on organisait contre les curés une lutte acharnée, sans merci ni trêve.

Dans cette tâche multiple et qui révélait une certaine hardiesse de conception, cette réunion de conspirateurs se laissait un peu conduire par un médecin de la ville, le Docteur Charles Dumont, ardent républicain qui avait respiré, sur les boulevards de Paris aux ténébreuses journées de 1848, la grisante atmosphère des généreuses libertés et qui avait su en garder intact l'impressionnant souvenir. C'était une personnalité très active, une nature vigoureuse que rehaussait encore un esprit fin et cultivé. Il jouissait, comme praticien accoucheur, d'une réputation d'habileté que nul aux environs ne cherchait à lui ravir et qui du reste était sanctionnée par l'appel unanime des confrères, aux heures terribles des maternités sanglantes. Originaire du pays même, à ce titre très familier, ayant le tutoiement facile, le geste accueillant, il inspirait autour de lui et pour ainsi dire à son propre insu, par le fait même de sa profession, une confiance absolue qui puisait sa force dans la simplicité de son dévouement. A la ville ou dans les campagnes environnantes, sur son passage, les portes s'ouvraient avec un joyeux empressement et les « drôles et drôlesses » se précipitaient à sa rencontre en la turbulence de leur âge, lui saisissaient les mains ou

s'accrochaient à ses vêtements. Volontiers il se laissait faire, pinçait les oreilles aux plus entreprenants, embrassait les fillettes qui s'attachaient à ses pas, escomptant quelque friandise. Les hommes le saluaient amicalement ; les femmes du peuple le gratifiaient d'un « bonjour M'sieu Dumont » à la fois plein d'affection et de respect. On l'aimait de cette amitié franche et spontanée que font naître les constants entretiens, les fréquentes confidences du médecin et de ses malades. On l'aimait aussi parce qu'il apportait dans l'exercice de sa profession une science réelle, une mansuétude patiente, un empressement toujours dispos que les mères n'oubliaient pas.

Le docteur Charles Dumont avait à cette époque quarante-cinq ans. De taille moyenne, bien conservé, marié depuis quelques années, il avait su acquérir, en dehors de la thérapeutique, des connaissances variées qui le mettaient en mesure de diriger des intelligences hésitantes et de les former au besoin en vue d'une commune action. Sa physionomie, qu'encadrait à propos une élégante barbe grise, exprimait l'énergie et la décision, deux qualités tempérées chez lui par une parfaite urbanité de manières et de langage. Sa foi

politique était connue et comme il avait, en plusieurs occasions, affirmé vaillamment ses idées, il devenait de ce seul fait l'inspirateur désigné du Cénacle à ses débuts. Dans ce nouveau phalanstère, il partagea sans jalousie son rôle d'apôtre avec le notaire, devenu son ami. L'un y apportait la résistance obstinée du paysan, la rancune du cerveau étroit ; l'autre, l'ardeur d'une croyance toujours chère, la force d'un esprit discipliné.

Mais à cette chapelle laïque, il fallait un Évangile, une doctrine écrite. Monsieur Moreau y introduisit son organe vénéré : le Siècle. C'était là son catéchisme impeccable, qui formulait les principes de son dogme infaillible. A haute voix, dans le recueillement de l'assistance, il en faisait à chaque séance la solennelle lecture, avec la conviction émue d'un proscrit et ses narines se dilataient, sa figure se transfigurait quand ses yeux rencontraient quelque magistrale volée de bois vert dont ce journal gratifiait souvent et sans parcimonie du reste ces bons curés. Et c'était au Cénacle une joie féroce quand il lisait debout, en une pose théâtrale, les lèvres frémissantes, ces mordantes diatribes, tracées d'une plume experte et railleuse.

Au dehors, on surveillait l'association,

très fermée aux profanes et aux tièdes, ce qui la fit considérer dès le principe comme une franc-maçonnerie, sœur de la Muette, où se tramaient de noirs complots. Des âmes pieuses et toujours bien intentionnées s'effrayèrent. D'un trait, elles coururent à l'évêché pour signaler ces menées diaboliques. L'administration bien pensante et le clergé s'émurent. Le préfet ouvrit des yeux inquiets ; on en référa en haut lieu, mais on observa quand même une sage prudence, car l'honnêteté parfaite des adhérents de cette ligue mystérieuse, leur situation dans le pays les défendaient contre tout acte arbitraire qui eut été une insigne maladresse.

Mais le sous-préfet, gentilhomme déchu et rageur, ne trouvait pas son compte dans cette tolérance aimable et comme il avait à subir les sarcasmes du notaire et du club tout entier, plein d'une ardeur vengeresse, il osa menacer la confrérie de ses foudres coléreuses, croyant que le simple frémissement et l'éclat de son panache en imposeraient à ces présomptueux. Alors ce fut un tolle général, un frénétique ricanement. Et une avalanche d'épigrammes s'abattit sur l'audacieux. Il en vint de partout, d'Angoulême, de Cognac et d'ailleurs. Tous les « canards »

des environs mêlèrent leurs notes agressives en cette symphonie discordante. Cloué au pilori jusque dans ses frasques de jeunesse et ses faiblesses de vieux beau répudié, le malheureux dut opérer une hâtive retraite alors qu'il était temps encore. Quelques bonapartistes, ses amis, gens dévots et de principes altiers, accoururent à son secours, protégèrent sa fuite poltronne, sur le point de se changer en déroute.

Morfondu, réduit au silence, Monsieur le Sous-préfet, prudemment s'enferma derrière les hautes murailles de son hôtel d'où il ne sortait chaque dimanche que pour se rendre à la messe, un énorme missel sous le bras. A sa vue, mises en belle humeur, les femmes du peuple sur leurs portes se le montraient du doigt : Tiens, v'là le bel Auguste, disaient-elles, en éclatant de rire.

VI

Préoccupé de son rôle politique, Jacques Moreau, dans son foyer présentait toutes les apparences d'un autocrate, étrange contradiction de ses principes libertaires. Son étude d'un côté, d'une réputation solide et habilement conquise, ses ambitions de l'autre, l'impérieux besoin de soigner sa popularité, absorbaient fiévreusement ses heures de loisirs et de travail à tel point qu'il n'avait guère souci de sa jeune femme que les circonstances reléguaient au second plan, parmi les hôtes de sa maison. Non qu'il eut cesser de l'aimer mais son amour s'était modifié, prenait les allures d'une douce habitude. Aux satisfactions sensuelles qui avaient été le violent coup de fouet du début de son mariage, devaient succéder fatalement, par la raison même des choses, une affection presque paternelle, une tranquille amitié que lui imposaient et son âge et la lassitude des sens apaisés. Louise, toute déconcertée de ce changement d'atti-

tude si imprévu pour elle après les griseries du voyage, ne comprit pas d'abord les spécieux motifs de cet abandon ; elle crut naïvement aux préoccupations du notaire, au surcroît de besogne qui résultait de son absence prolongée. Anxieuse, elle attendit comme un retour vers elle, mais cette attente ne lui ménagea qu'une seconde déception. En vain mit-elle en jeu ses forces de persuasion, toute sa gracieuse coquetterie de femme et sa tendresse d'épouse aimante. Ses habiletés et ses charmes ne servirent à rien. Son mari ne voulut pas la comprendre, soit qu'il eût peur de ses défaillances, soit qu'il se fut établi une règle de conduite. Il se contenta de l'embrasser en souriant et gentîment la congédia sur un futile prétexte. A part les heures des repas où ils se rencontraient, Louise vivait ainsi seule, bien que souvent des convives cérémonieux vinssent assister à leur dîner et en supprimer l'intimité possible. C'était à peine si le soir, lorsque tout s'assoupissait dans la maison, elle pouvait lui causer à son aise. Plus d'une fois, elle l'avait attendu fort tard, impatiente et nerveuse. Alors, quand il pénétrait dans sa chambre, elle le harcelait de questions auxquelles du reste il répondait avec une très grande bonhomie et le plus naturellement du

monde. Ah ! cette maudite politique qui lui volait tout son bonheur ! Ce qu'elle l'exécrait sans trop oser le dire cependant. Parfois aussi, quand elle se sentait au cœur, dans la tristesse de sa solitude, un gros chagrin irréfléchi, elle descendait à l'étude ainsi qu'une enfant apeurée et pénétrait brusquement chez le notaire, afin de lui donner un baiser furtif, mais ces familiarités inopportunes cadraient mal avec la gravité du lieu et son mari, distrait de ses occupations par cette soudaine irruption, lui fit à ce sujet des remontrances un peu vives. Aussi ces reproches exagérés lui causèrent une peine extrême et ses yeux se remplirent de larmes. Déconcertée, démoralisée, elle ne revint plus à l'étude.

Son éducation tronquée ne contribuait pas peu à rendre son isolement plus pénible encore, car elle n'avait à sa disposition aucun moyen d'en sortir ou d'en atténuer les effets déprimants. Sans instruction, sans exigence intellectuelle, incapable de trouver en elle-même un dérivatif quelconque, elle entretenait par une imprudente inaction sa désolation et sa nature impressionnable s'irritait à propos de tout et contre tout. De plus, un événement vint aggraver la surexcitation de de l'heure présente : une grossesse hâtive,

ardemment désirée par elle cependant, mit son trouble profond dans son organisme. Plus que tout autre elle fut assujettie durant les premiers mois à de continuels malaises, à de douloureuses défaillances et ses nerfs s'affolèrent encore davantage.

C'est alors que ne sachant trop comment tromper l'ennui, car les bonnes sœurs ne lui avaient guère appris qu'à faire de la tapisserie et des travaux au crochet, de guerre lasse, elle allait passer une partie de ses journées chez une voisine hospitalière dont elle devint par désœuvrement la confidente et l'amie. C'était madame Durand, veuve d'un gros commerçant de l'endroit, bourgeoise bavarde, curieuse, envahissante, qui fut enchantée de cette liaison et qui prit immédiatement sur la jeune femme un ascendant considérable que Louise subissait sans s'en apercevoir et qu'elle n'aurait jamais songé du reste à discuter. Sa vie monotone dès lors s'écoula entre la matrone de boutique et la vieille Zoé qui demeurait l'intendante de la maison ,d'après le bon vouloir du maître, et qui à ce titre faisait les marchés, payait les fournisseurs.

L'une la dominait avec des airs attristés d'âme compatissante, l'autre la conseillait sous des phrases respectueuses et apprêtées,

qui n'étaient au fond que des ordres. De cette endurance, de cette discipline forcée auxquelles la rivait inconsciemment sa passivité native, son esprit devait garder une indécision absolue, une mobilité d'idées déconcertante, une grande versatilité d'humeur, signes précurseurs d'un déséquilibre moral. Cette malléabilité, cette susceptibilité nerveuse tenaient aussi à des causes ataviques. Née de parents débiles, d'une mère épuisée, elle devait en subir les conséquences inéluctables que la claustration de sa jeunesse, ses chagrins d'enfant n'avaient fait qu'aggraver. Les douloureuses surprises de sa vie de femme n'allaient certes pas les amoindrir.

A côté d'elle, le notaire très satisfait de sa destinée, restait complètement étranger aux angoisses de sa femme, angoisses qu'il ne soupçonnait même pas. On les lui eût dites que le sens mystérieux lui en aurait échappé ; autant de malaises qu'il attribuait à des nervosités excessives. Dans sa science étroite de bourgeois repu, il croyait que le bonheur du ménage résultait uniquement de la commune jouissance d'une large aisance et que le cœur ne représentait qu'un rôle secondaire, laissant même volontiers aux sens la place prépondérante. Le mariage, selon sa conception

égoïste, c'était la certitude d'une affection tranquille agrémentée de bons dîners où l'enfant venait nécessairement prendre sa place. Quant à la vie morale, aux charmes exquis des esprits délicats, des âmes bien nées, c'était à ses yeux étrange mystère, inutile hochet dont il n'avait souci. L'argent d'un côté pour la considération qu'il donne et l'agréable existence qu'il procure ; l'ambition de l'autre avec les orgueilleuses satisfactions de la paternité, constituaient les seuls éléments de sa philosophie. La femme, en tant qu'épouse, n'était là qu'afin de veiller au maintien de l'ordre, d'organiser le confortable intérieur et de servir au décor d'une maison bien comprise.

Parfois cependant, étonné de voir Louise errer dans le jardin, il semblait s'inquiéter de sa tristesse :

— Qu'as-tu donc, petite ? »

— Oh rien, répondait-elle, toute rêveuse.

— Souffres-tu ? » Elle soupirait silençieuse. Alors il l'embrassait, glissait tendrement son bras autour de sa taille alourdie mais ne lui faisait point de vaines promesses. D'un accent de reproche il lui disait au contraire : Je ne peux pourtant pas être constamment avec toi, ma chérie. »

Mais elle, froissée : Je ne te demande rien, Jacques. » Et brusquement, elle se dégageait, continuant sa mélancolique promenade. Un soir, près de son lit, amené par un vague remords, il lui conseilla pour se distraire de se lier avec les femmes de ses amis. Il insistait, très prévenant. Louise opiniâtrement refusa dans la crainte de passer pour ridicule, car elle se savait timide, presque sauvage. Et puis, ces nouvelles liaisons l'effrayaient par l'imprévu qu'elles cachaient à ses yeux. Certes, elle aimait mieux les bavardages de la voisine, dont l'imagination fertile s'exerçait sur tous les potins de la rue et les bruits de la ville.

Cependant, à mesure que sa grossesse avançait, elle oubliait ses soucis et ses peines. L'approche de sa délivrance calmait sa misère. L'imminence de sa maternité réveillait sa nature endormie. Avec une folle ardeur, elle s'acharnait à confectionner de ses mains et jalousement le cher petit trousseau. Elle le voulut beau, ajouré, brodé même, digne enfin de la fille d'un roi, car elle s'était mise en tête qu'elle aurait une fille. Les cartes interrogées l'avaient dit et elle le croyait fermement, étant superstitieuse. Du matin au soir elle travaillait sans relâche, rangeant chaque

jour dans une armoire de chêne les différentes pièces de la précieuse layette qu'elle considérait de ses regards attendris.

Le dix-sept octobre 1868, dans le frais silence d'une nuit d'automne, en de déchirantes douleurs qui creusèrent ses flancs, elle mit au monde une superbe enfant, resplendissante de vie. Son premier vagissement ravit son âme d'une joie infinie. En dépit des lentes tortures, elle tressaillit au plus intime de son être, comme au souffle ardent d'une immense volupté. On la nomma Marie-Louise et suivant une coutume du pays, le docteur Charles Dumont lui donna le surnom de « Marion ».

VII

Le douze septembre 1870, à l'hôtel de la préfecture d'Angoulême.

L'huissier de service ouvrit la double porte capitonnée de moleskine : Monsieur Moreau, annonça-t-il.

Le visiteur,cérémonieusement s'avança :

— Monsieur le Préfet, j'ai l'honneur de vous saluer, dit-il en s'inclinant avec une obséquieuse affectation.

— Soyez le bienvenu, Monsieur, et veuillez vous asseoir, répliqua le Préfet en lui désignant d'un geste affable un fauteuil près de lui.

Il continua : J'ai tenu à vous entretenir dans mon cabinet, pour vous confier de vive voix toutes mes instructions. Chargé par le Gouvernement d'organiser l'administration républicaine en Charente, j'ai voulu m'entourer du concours d'hommes dévoués et sincères comme vous et vos amis, dont les principes éprouvés me sont connus, et dont les

convictions se sont manifestées depuis longtemps. »

Monsieur Moreau s'inclina de nouveau, respectueux.

— Je compte donc sur votre intelligence, sur votre énergie, pour porter la bonne parole dans nos campagnes attristées, afin de ranimer les courages et d'inspirer la confiance dont nous avons besoin. La loyauté de vos opinions vous a désigné entre tous en vue de de cette mission d'ordre et de progrès, je dirais volontiers, de rénovation sociale. C'est mon intime sentiment qu'entre vos mains la cause républicaine sera bien défendue. »

— Monsieur le Préfet, je suis vraiment très confus de ce grand honneur et je ne saurais trop vous exprimer ma profonde reconnaissance, mais je crains d'être au-dessous de ma tàche et de ne pouvoir remplir comme je le désirerais les engagements pris. Mon influence est restreinte et, si mes amis sont dévoués, il ne faut pas nous illusionner sur les difficultés de la lutte.

— Allons, Monsieur Moreau, n'hésitez pas. C'est un acte de patriotisme que je vous demande. Vous ne pouvez, en bon républicain, vous y soustraire.

— Eh bien, Monsieur le Préfet, j'accepte,

très fier, croyez-le, de votre précieuse estime.

— Sur ma proposition, Monsieur le Ministre de l'Intérieur vous a nommé maire de Naurac. Le décret a paru aujourd'hui même. Vous serez investi de vos nouvelles fonctions demain matin. Usez-en pour le bien de l'État. Je vous laisse toute initiative pour organiser vos comités de propagande ; vous connaissez mieux que moi les idées et les tendances de chacun. De tout mon pouvoir je vous soutiendrai et vous serez mon intermédiaire direct entre les maires des différentes communes de votre arrondissement. Maintenant bonne chance et Vive la République !

— Oui, Monsieur le Préfet, Vive la République ! répondit Maître Moreau d'une voix forte en saisissant avidement la main qui lui était tendue, très-touché de cette marque spontanée d'amitié. Et son émotion était sincère en cette heure solennelle de sa vie. Debout, les gestes un peu embarrassés, dans le trouble de cette fin d'entrevue, il prit congé du Préfet qui l'accompagna jusqu'à la porte du grand escalier à double révolution.

— Au revoir, Monsieur le Maire. Je compte sur vous. » A ce sympathique adieu, Jacques Moreau se retourna et très bas, salua son interlocuteur. Lentement alors, il descendit

les marches et son pas sonore résonnait sur les dalles. Tout bouleversé encore, les larmes aux yeux, mais des larmes de joie, il franchit le seuil de la Préfecture, non sans jeter en arrière un regard d'étonnement. Le bonheur inondait son âme et rayonnait victorieux en ses prunelles élargies. Contre toute espérance, sans l'avoir sollicité, il recevait, en même temps que la consécration du pouvoir, la récompense de sa fidélité politique à ses convictions d'antan. Les idées qu'il aimait, la doctrine qu'il avait défendue, allaient enfin triompher et lui-même s'en ferait le propagateur et l'apôtre dans son propre pays. Cette autorité, dont il était investi au début d'une ère nouvelle, le surprenait comme un de ces événements auxquels l'esprit se refuse de croire, parce qu'il n'en a jamais entrevu la possibilité. Sa vanité, qui se réveillait toujours à chaque galon conquis, y goûtait une saveur exquise et il marchait ainsi, la tête altière, le sourire aux lèvres.

Quelques heures plus tard, dans la carriole qui le ramenait à Naurac, au trot lent et monotone du cheval,il rêvait à son avenir dont il serait lui-même l'artisan et par une naturelle opposition, il revenait au passé, à ces heures déjà lointaines où, à la mairie, devant ses

collègues timorés, il parlait de la revanche prochaine des idées, des révoltes du suffrage universel outragé. Dans le souvenir de ses déclarations d'autrefois et qui ne manquaient pas d'audace, il puisait une conscience de sa valeur, il se glorifiait de sa perspicacité. Certes, il n'aurait jamais osé s'arrêter à cette coupable pensée de voir sombrer l'Empire exécré dans un fleuve de sang. Son patriotisme sincère se sentait atteint par les humiliations du drapeau et les inutiles hécatombes de vies humaines. Mais néanmoins il se flattait d'avoir vu juste et d'avoir prédit la chute définitive, le cataclysme final. Quelques années avaient suffi et son inconsciente prophétie s'était réalisée au delà de ses prévisions. L'Empire venait de s'effondrer sous les huées de tout un peuple et sous les malédictions des femmes, dans le deuil de la Patrie sanglante. Ce regard en arrière, dans lequel il se complaisait, le fit songer aux débuts de sa carrière politique et en particulier à celui qui lui avait facilité son entrée au conseil municipal et par suite l'accès des honneurs. Non sans une réelle amertume, car il n'était pas ingrat, il entrevit la blessure d'amour-propre qu'il allait ressentir à la nouvelle de sa brutale révocation et Jacques Moreau s'en

attrista sincèrement. Que penserait-il de lui cet ami des anciens jours, presque un vieillard? Peut-être croirait-il à une sourde complicité de sa part pour lui voler sa place, pour détruire son influence et provoquer ainsi cette retraite d'office, qui n'était que la conséquence inévitable des événements. A tout prix, il fallait éviter ce blâme, car il ne voulait pas prendre le pouvoir en ayant l'air de renier les amis, dont les idées différaient des siennes. Il voulait au contraire loyalement combattre à ciel ouvert et non à la faveur des ombres. Et dans son besoin inné de ménager les uns et les autres, petits et grands, riches et pauvres, il résolut de se rendre chez son prédécesseur et d'adoucir, d'expliquer, de raisonner, autant qu'il le pourrait, l'humiliation qui lui était infligée.

Dans ces sentiments de touchante compassion, de saine philanthropie, il aperçut du sommet du côteau voisin la ligne blanche des maisons de Naurac qui s'estompaient sur le ciel embrasé des lueurs du couchant et sa joie, à cette vue, en grandit encore. Pris d'un violent désir de marcher il descendit de la carriole, congédia le postillon en lui donnant un royal pourboire et, d'un pas alerte, il revint à la ville, la chanson aux lèvres.

Devant la première maison, il ralentit son allure et se redressa avec une orgueilleuse fierté, scandant son pas sur le sol de sa canne légère. Toujours très familier, selon sa coutume, il saluait d'un mot aimable les artisans sur leurs portes ou les oisifs en flânerie et il les regardait de son œil satisfait, plein de malice, qui semblait dire : Demain, mes bons amis, vous apprendrez du nouveau. »

Quand il franchit le seuil de sa demeure, son contentement devenait impatient, son secret lui pesait comme une oppression ; il n'y tenait plus. D'enthousiasme, il se jeta au cou de sa femme et si inopinément qu'elle fléchit sous cette rude étreinte. Peu habituée à ces grandes démonstrations d'affection, Madame Moreau eut un cri de surprise :

— Ah, mon Dieu ! Qu'y-a-t-il ? Qu'as-tu donc ? »

Mais lui, sans s'expliquer autrement répétait à l'envi : Ma chère Louise, ma chère Louise, je suis maire, oui entends-tu, maire de Naurac ! Le ministre vient de me nommer.

Plus décontenancée encore par cette avalanche d'exclamations incohérentes,sa femme tout interdite, multipliait ses questions.

— Mais pourquoi ? Alors il y aura deux maires ? L'autre et toi ?

— Que tu es sotte, Louise. L'autre est révoqué, pardi, et je le remplace.

Madame Moreau, qui n'entendait pas grand' chose aux subtilités de la politique, en sa science naïve exprimait son étonnement :

— C'est tout de même drôle vos histoires et mystérieux avec çà, car enfin ce matin tu n'y songeais guère.

— Tais-toi, Louise, tu n'y connais rien, répliqua-t-il agacé. »

Et mécontent de cette réception qu'il eut désirée si différente, il se dirigea vers son cabinet de travail. Dans le couloir, il rencontra sa fille qui accourait à sa voix de toute la vitesse de ses petites jambes. En d'infinies précautions, car il l'adorait, Jacques Moreau l'éleva dans ses bras et couvrait ses grosses joues enluminées de baisers sonores. Mais l'enfant ne se contentait pas de ses caresses bruyantes ; il lui fallait des tendresses plus substantielles : papa, papa, criait-elle, des bonbons !

Accoutumé à ces réclamations impérieuses, il retira de sa poche des friandises qu'elle engloutit dans les siennes. Joyeuse, elle s'esquiva. Son père, l'œil attendri la regarda s'enfuir. Chère petite ! murmura-t-il, puis il entra dans son cabinet pour y mûrir de graves résolutions.

Une fois la porte close, il se mit à arpenter nerveusement la largeur de la pièce. D'abord il regarda la pendule « sept heures, se dit-il désappointé, morbleu, le temps presse. Il faut avant tout que j'avertisse mes collègues au plus tôt. Mais comment ? ». La décision qu'il devait prendre le rendait perplexe. Les prévenir lui-même? Il n'y fallait pas songer. Les moments étaient précieux et puis cette course hâtive eut manqué de dignité. Longtemps il réfléchit, tiraillé de sentiments contraires. Enfin après bien des hésitations, des tâtonnements, il admit cette idée de les mettre au courant de la situation en leur écrivant et de les convoquer en son nom comme maire. Dans sa hâte de brusquer les événements, il envoya quérir de suite son maître-clerc. Celui-ci, croyant sans doute à quelque testament, accourut tout essoufflé.

Le notaire, très affairé, ne lui laissa pas le temps de se ressaisir : Vite, vite, écrivez. Et il dicta d'un ton, plein de gravité :

« Mon cher Conseiller, j'ai l'honneur de « vous informer que Monsieur le Ministre de « l'Intérieur vient de me nommer maire de « Naurac. »

Le maître-clerc d'émotion lâcha sa plume. Il poussa un ah d'admiration, prompte-

ment réprimé du reste. Jacques Moreau en souriant le ramena au sujet : Hâtons-nous, mon bon ami, les instants sont comptés. » Et il continua :

« en révoquant mon prédécesseur. Je vous
« convoque pour demain, trois heures de rele-
« vée à la mairie afin de vous donner lecture
« du décret et prendre, de concert avec vous,
« telles résolutions que la situation com-
« porte. »

Et il signa « Moreau, maire » d'une main vigoureuse, en agrémentant son nom d'un victorieux paraphe.

Pendant que le principal, avec tout son art de calligraphe, transcrivait consciencieusement les mêmes phrases pour chacun des conseillers, le notaire dînait à la hâte. Puis il courut à sa chambre, fit une rapide toilette, car il était convaincu que la fonction n'allait pas sans une certaine coquetterie. Toujours pressé, dans le feu de sa gloire naissante, il revint vers son clerc, relut et signa les convocations qu'il parapha savamment. Parfait ! Parfait ! C'est bien çà, répétait-il. » Il donna ses ordres à son scribe ahuri :

— « Vous irez vous-même porter ces lettres immédiatement. » Puis il sortit, très content de lui et très résolu.

Le maire, qu'il se préparait à exécuter, l'accueillit par une exclamation rieuse et familière.

— Eh, mon cher Moreau, quelle agréable surprise? Quel plaisir de vous voir, à cette heure tardive. Vous venez, je parie, me gagner au piquet ?

Le notaire sourit embarrassé et dès le début prit une attitude sérieuse et compassée. Afin de ne pas être dérangé dans la douloureuse confidence qu'il devait lui faire, il attira son interlocuteur au fond du jardin et lui donna amicalement le bras. Avec une brusquerie émue il entama le colloque.

— J'ai une grave nouvelle à vous annoncer.

— Et laquelle donc, mon ami? Votre enfant, votre femme seraient-elles souffrantes ?

— Non, elles se portent à merveille.

— Auriez-vous quelque ennui d'étude ?

Jacques Moreau, qui se recueillait pour la suprême attaque, eut une simple dénégation de tête.

— Qu'y-a-t-il donc ? Vous avez la figure toute bouleversée ?

La crainte de sembler pusillanime le rendit audacieux et d'un trait, comme harcelé par son aveu, il répliqua :

— J'ai été appelé aujourd'hui chez le Pré-

fet et il m'a confié une très délicate mission....

— Et laquelle? Ce mot était plein d'inquiétude. Sans s'arrêter, Jacques déroulait son compliment :

— Et m'a presque forcé d'accepter au nom des principes que j'ai défendus sous l'Empire les fonctions de .:.. maire.

— De maire, vous dites?

Le notaire continuait en quittant le bras de son compagnon :

— Afin de propager l'idée républicaine ici et dans les communes voisines.

— Et vous avez accepté ? » Cette phrase éclatait d'indignation.

Maître Moreau, touché au vif, d'une voix forte :

— Oui, mon cher. Ce « mon cher » avait un vague air de défi.

— Alors, moi, je suis révoqué?

Le notaire, après une pause :

— Vous êtes révoqué.

« Ah, c'est trop fort ! » Ce cri de rage montrait toute une vanité en révolte. Mais se reprenant, avec une insouciance affectée :

— Bah, je m'en moque ; je m'y attendais, du reste. Voilà dix ans que je suis maire; j'ai

fait mon temps. A d'autres la cocarde ! A vous, maintenant, ricana-t-il.

Jacques Moreau, silencieux, laissa passer l'ironie.

L'autre, en y mettant comme une nuance de regret :

— On me congédie un peu cavalièrement tout de même. Je vous souhaite, mon cher, moins d'ingratitude des préfets à venir et des gens qu'on oblige.

L'allusion était dure.

— Inutile de vous dire, n'est-ce pas, que je vous remets ma démission de conseiller municipal,

Maître Moreau protesta, mais faiblement :

— Pourquoi donc ! Vous avez l'expérience des affaires de la ville, vous. ...

Son interlocuteur l'interrompit froissé :

— Non, non. On me signifie mon congé, je m'en vais. C'est mon droit et je suis heureux d'en profiter. Qu'ils s'arrangent comme ils voudront, les ingrats !

Le notaire, très adouci, d'un ton de repentir :

— Vous m'en gardez rancune ?

— Pas le moins du monde.

— Votre main, alors ?

— La voici, « mon cher maire ». L'épithète soulignait la raillerie.

L'entretien devenait douloureux. Sans se l'avouer, tous deux avaient hâte d'en sortir. Les nuages s'amoncelaient sur leurs têtes ; un seul mot pouvait faire éclater l'orage. Jacques Moreau se dirigea vers la porte. Au moment d'en franchir le seuil, il se retourna vers son ancien collègue, dont la physionomie se contractait de colère ; solennellement il le salua.

Sur la route, libre, il soupira d'aise. L'oppression cessait enfin, mais l'épreuve avait été rude. Et tout en regagnant sa maison par des chemins détournés, car il avait perdu son assurance, Maître Moreau se comptait un ennemi, ce qui l'assombrissait, au début de son triomphe.

VIII

Lorsque Jacques Moreau rentra chez lui, sa femme lui déclara que plusieurs de ses amis, le Docteur Dumont un des premiers, étaient accourus en toute hâte pour le voir.

— Tu leur diras, s'ils reviennent, que je ne puis les recevoir ; je suis trop occupé, répondit-il.

Débarrassé de ces visiteurs importuns, il s'enferma de nouveau dans son cabinet et à la lueur de la lampe, assis à sa table encombrée de papiers d'affaires, il s'absorba dans ce qui maintenant le préoccupait au suprême degré : son discours de prise de possession, car il voulait débuter par un morceau oratoire. Il y tenait opiniâtrément. C'était de tradition du reste et il ne pouvait, en bourgeois soumis, se soustraire à ces obligations qu'il eût créées lui-même, par pure satisfaction vaniteuse, si ses prédécesseurs n'y avaient pas songé.

Résolùment il se mit à ce travail de lente

gestation et après trois longues heures de laborieuses méditations, de notes griffonnées dans le feu de l'idée, d'une plume frissonnante, il écrivit sa solennelle pensée. Le début brusquement l'arrêta. Devait-il dire : Messieurs, Citoyens, mes chers Concitoyens ? Cela l'inquiéta fort. Enfin, après mûre réflexion, il transcrivit :

« Mes chers Concitoyens :

« Ce n'est pas sans une émotion profonde « que je prends aujourd'hui la direction de « vos délibérations, la présidence de ce con- « seil. Dans cet honneur qui m'est fait, je « vois un hommage rendu à ma religion « politique, la seule à laquelle je crois et aux « idées de liberté, de justice et de progrès. « Quand, il y a quelques années, avec cour- « toisie toujours, je combattais les opinions « de la majorité de cette assemblée, j'étais « loin, hélas, de songer aux sanglantes catas- « trophes qui allaient s'abattre sur la France, « à tous les deuils de notre chère Patrie.

« L'infâme Empire nous avait réservé « cette déchéance et ces cruelles humiliations, « après vingt ans d'asservissement et de cléri- « calisme. Il importait à la République de « nous relever et c'est ce qu'elle a vaillam-

« ment entrepris parce qu'elle a pour elle la
« force morale et la confiance de la nation.
« Dans les grandes villes, dans nos petites
« villes, dans les campagnes, elle veut se faire
« aimer et ranimer les courages affaiblis par
« l'épreuve. A cette œuvre de paix et de
« réparation, elle a convié tous les Républi-
« cains sincères, tous les honnêtes gens, tous
« les hommes de bonne volonté et, Monsieur
« le Préfet, qui, dans notre contrée, est son
« représentant autorisé, m'a fait hier l'insigne
« honneur de me choisir pour répandre, parmi
« vous et dans les communes du canton, les
« principes trop longtemps méconnus des
« libertés publiques.

« En son nom, mes chers concitoyens, je
« viens solliciter votre concours, vos loyales
« activités, afin de défendre et de propager
« les immortelles idées, qui furent toute la
« vaillance de nos pères, en lutte contre les
« rois et l'Europe coalisée. A vous de donner
« le mâle exemple de vos vertus civiques et
« de contribuer, dans la modeste sphère où
« nous sommes, à faire apprécier et respecter
« le gouvernement que le peuple, éclairé enfin
« sur ses véritables intérêts, vient de recon-
« quérir. Ainsi, par votre dévouement, par
« votre vigilance, vous contribuerez à rame-

« ner la confiance dans ce pays qui nous est « cher, et vous l'affranchirez à tout jamais « des réactions cléricales qui s'agitent dans « l'ombre. Sous l'égide de la République, les « populations, à juste titre effrayées par nos « récents désastres, retrouveront l'espoir en « des jours meilleurs, et dans le travail qui « féconde toutes choses, la France régénérée « cicatrisera ses plaies, reprendra parmi les « nations la place à laquelle elle a les droits « les plus imprescriptibles. Sans défier ses « ennemis, elle saura les regarder en face et « attendre, plus sûre d'elle-même, l'heure « propice des revanches prochaines et des « suprêmes triomphes.

« Mes chers concitoyens, je croirais man- « quer à un devoir de reconnaissance et de « courtoisie, si je n'adressais et nos remercie- « ments et nos regrets, à l'homme intègre « qui, pendant dix ans, dirigea avec tant de « bienveillance et de sûreté nos délibérations. « En votre nom, je lui adresse le fraternel « salut et l'assurance de notre estime.

Quand il eut terminé, il se leva tout joyeux. La feuille écrite à la main gauche, posément il lut sa profession de foi, en donnant à sa voix les modulations voulues, ou rugissantes de colère, ou d'un murmure caressant. Le

geste, un geste étudié, se mêlait à la parole, et accentuait encore l'expression de la pensée. Avec un sérieux de comédien, la veille d'une grande première, il fit ainsi, devant les murs noyés d'ombre, la répétition générale de son rôle, et très satisfait de la tournure de ses phrases, il mit sous enveloppe le précieux document, le glissa dans un des tiroirs mystérieux de son bureau, et tout fier de sa soirée il monta se coucher. De la chambre voisine, Madame Moreau, inquiète de cette veillée insolite l'appela. Il accourut. Et presque courroucée :

Es-tu malade ? Qu'as-tu donc ? En voilà des vies ? Se coucher si tard ! Comme si tu ne pouvais remettre tes affaires à demain matin.

Mais lui, sans y prendre garde, d'un ton tranquille :

— Allons, calme-toi, Louise. Il y a des choses, vois-tu, auxquelles on ne saurait apporter trop de soin. »

Et il s'avança, pour embrasser sa femme, de son pas lourd.

— Chut, chut, fit-elle, pas de bruit. Marion dort. »

A ce mot, le notaire s'arrêta et retint son souffle. Vers le petit lit aux blancs rideaux il se pencha, et de ses lèvres à peine il effleura

le front de son enfant qui frissonna comme si une mouche importune était venue la frôler de ses ailes. Puis, avec les mêmes précautions, sur la pointe des pieds, il revint dans sa chambre : Bonsoir, Louise, murmura-t-il.

— Bonsoir, vieux, répondit-elle d'une voix éteinte. Sa femme, depuis plusieurs mois l'appelait ainsi. C'était une expression familière, que leur différence d'âge expliquait, et respectueuse, tout à la fois.

Seul maintenant, paresseusement étendu et les yeux à demi-clos, Jacques rêvassait à sa gloire prochaine et dans une auréole éblouissante, d'un doux sommeil il s'endormit.

Le lendemain matin, de très bonne heure, selon son habitude, il descendit à son étude, jeta un coup d'œil ravi sur l'enveloppe afin de s'assurer qu'elle était toujours là, classa les paperasses qui traînaient sur sa table et termina des affaires pressantes. Tout en parcourant les notes que ses clercs lui avaient remises, il songeait qu'il ne pourrait suffire aux multiples exigences de ses fonctions : Sa charge de notaire et sa situation de maire, si compliquée, si grosse de difficultés. Cette pensée le préoccupa. Il sentait bien qu'il serait amené par les circonstances à choisir et à prendre parti pour l'une ou pour

l'autre inévitablement. Cette idée qui le saisissait tout à coup lui fit suspendre son travail ; il laissa les feuilles s'échapper de ses mains et pensif il réfléchit aux moyens de se tirer d'embarras. Vendre son étude ? C'était sans illusion possible diminuer son revenu, arrêter l'élan de sa fortune en bonne voie ascendante et pourtant il entrevoyait la nécessité de ce sacrifice, car sa responsabilité d'homme politique, et qu'il considérait avec une majestueuse gravité, devait, elle seule, absorber son temps, son activité, son intelligence. Evidemment, en résiliant ses fonctions lucratives de notaire, il se portait un sérieux préjudice, mais aussi il gagnait en popularité et sa vie d'homme public lui revaudrait dans de légitimes honneurs les renoncements consentis. La perspective riante que sa vanité lui offrait le séduisit et dès cet instant, moins inquiet, plus confiant en ses desseins, il envisagea cette décision ébauchée avec un absolu calme d'esprit. Provisoirement du moins, il pouvait attendre, très rassuré qu'il était par la présence de son principal, fort en affaires et d'une probité impeccable. Ainsi secondé, rien ne resterait en souffrance, et son étude, malgré ses occupations extérieures, garderait sa renommée et ses clients. Sans aucune hâte.

aussi lentement que le comportait semblable cession, il chercherait un acquéreur ayant toute garantie, ce qui ne manquerait guère car sa charge fournissait de gros intérêts et à dix lieues à la ronde on la considérait comme la meilleure de la contrée et puis il placerait le capital ainsi réalisé dans du bien fonds, car les titres de rente ne lui disaient rien qui vaille. Enfin, il y réfléchirait plus tard et plus longuement. Après tout, il n'y avait pas péril en la demeure, il devait attendre l'heure propice. Ainsi tranquillisé, il reprit son travail de classement et parapha savamment le papier timbré.

Quand le facteur lui apporta la large enveloppe revêtue du cachet préfectoral, il tressaillit. De ses doigts impatients maladroitement il déchira le pli officiel et il tremblait en lisant, les yeux avides, la formule qui lui conférait le pouvoir. Une immense joie envahit son âme et il courut vers sa femme afin de lui montrer le document. A son tour, elle le lut à haute voix et il l'écouta bouche bée une seconde fois, ne se lassant pas d'entendre ces phrases aimées, pour lui, si pleines de musique et d'ivresse.

Quelques instants après la réception du courrier, ses amis arrivèrent nombreux et

rayonnants. A toutes leurs ardentes félicitations, il ne savait trop que répondre ; il se contentait de serrer les mains qu'on lui tendait, car son émotion était si grande que les remerciements expiraient sur ses lèvres en confuses syllabes.

A la faveur du va-et-vient des visites, quelques citadins empressés se glissèrent parmi les groupes des habitués de la maison et leur enthousiasme n'était ni moins flatteur, ni moins turbulent.

Quand la fièvre de ces entrevues se fut un peu calmée, Maître Moreau, sur les pressantes sollicitations de ses amis, leur raconta en détail, avec une prolixité de paroles inconsciente, tous les incidents qu'ils ignoraient. Ceux qui, comme lui, partageaient ses opinions et qui se réjouissaient sincèrement de voir leurs idées triompher, s'inquiétaient, et non sans une pensée de vague défiance, du Préfet, de sa valeur personnelle, de son passé politique. A leurs exigeantes questions, le notaire répliquait sur un ton de conviction profonde :

— Monsieur le Préfet, mais c'est un charmant garçon, un homme supérieur et jeune avec çà. Vraiment il n'y a que Gambetta pour découvrir des fonctionnaires comme celui-là.

Et cette affirmation rassura les plus anxieux.

Mais à son tour, il s'informa des impressions de l'opinion, de ce qu'on disait en ville, car il faisait un cas extrême du qu'en dira-t-on et des idées d'autrui. Ses amis s'amusèrent de ses vaines frayeurs, de ses craintes illusoires.

« Ce que l'on pense de toi, tu le sauras ce soir, répartit l'un d'eux. Nous ne voulons certes pas t'en gâter la surprise. Quant à nous, républicains de la veille, nous avons résolu de t'offrir une écharpe et nos femmes en broderont la dédicace.

— Ah, mes chers amis, que je vous remercie ! Que vous me rendez heureux !

Et les visites de continuer, et les complimenteurs d'affluer. C'était dans la maison un branle-bas général. L'étude restait envahie et les malheureux clercs, accablés de questions, ne suffisaient pas à renseigner les voisins importuns et curieux. Les colloques se propageaient au dehors, les nouvelles circulaient de proche en proche et les groupes de flâneurs qui discutaient, massés sur le trottoir, donnaient à ce coin de rue, d'apparence si tranquille, une animation extraordinaire, prélude d'une grande cérémonie.

Jacques Moreau, debout, nonchalamment appuyé contre la cheminée de son cabinet, recevait avec sa gracieuse bonhomie tous ceux qui entraient et prodiguait sans marchander de généreuses poignées de main.

IX

Au déjeuner, il retint à sa table ses plus intimes compagnons de lutte. Le repas, plein d'imprévu, fut le prétexte de communes expansions. On parla beaucoup, on y mangea peu, mais on trinqua ferme aux succès de nos armes, à la délivrance de Paris assiégé, à l'anéantissement de la Prusse. La proclamation de la République, le gouvernement de la défense nationale,la résistance acharnée qu'on organisait en province, et surtout l'ébauche présomptueuse de projets de réformes sociales, accaparaient toutes ces intelligences de politiciens de sous-préfecture. Tous à la fois, dans le chassé-croisé des répliques, avec une audacieuse effronterie, ils proposaient de vigoureuses exécutions, une épuration immédiate,l'antique ostracisme de tous les cléricaux qui infestaient les Charente, et qu'ils chargeaient comme le bouc d'Israël, des malheurs de la Patrie. Et leur langage enflammé avait un tel air de solennité, leurs élucubrations

s'inspiraient d'une telle ardeur vengeresse, qu'ils se croyaient des apôtres allant évangéliser, au nom de la foi nouvelle, les populations ignorantes, en proie aux pires anarchies. Mais tout à coup, leurs voix menaçantes se turent, car Madame Moreau venait de les arracher à leurs conceptions hardies, en leur désignant la pendule qu'ils ne songeaient pas à regarder.

« Deux heures et demie, s'écria le notaire affolé ! Vite, partons, nous serions en retard. »

Et tous, d'un même geste automatique se levèrent de table. Tandis qu'ils remettaient un peu d'ordre dans leur tenue, car ils voulaient paraître dignes de leur hôte, celui-ci se précipitait à son bureau, saisissait la précieuse enveloppe qu'il glissa dans la poche de sa redingote et revint les rejoindre : En route, leur répétait-il impatient. » Et il les entraîna, non sans avoir embrassé, à plusieurs reprises et avec une vive tendresse, son enfant qui le fixait de ses grands yeux étonnés. Sur le seuil de sa maison, il se retourna vers ceux qui l'accompagnaient :

— Enfin, mes amis, voici l'heure de notre revanche ! »

Tout son orgueil de parvenu, tout son bonheur éclataient en cet aveu, et plus résolu

encore, il prit le bras du docteur Dumont, s'engagea sur la chaussée, escorté de ses amis.

Quand on les aperçut, un frisson de curiosité parcourut l'espace : Les voilà, les voilà ! Ce fut une joyeuse rumeur.

Tous les voisins quittèrent leurs occupations et se mirent aux portes pour les regarder. Le groupe, d'un pas d'importance lentement s'avançait, distribuant des sourires, rendant les saluts avec usure à ceux qui les provoquaient. Sur le parcours des murmures flatteurs s'échelonnaient, plus expressifs, plus nourris à mesure qu'ils approchaient de la mairie. Des ouvriers donnèrent l'élan en allant crânement serrer la main de Maître Moreau. Autour d'eux, on cria : Bravo, Vive la République ! Et l'enthousiasme, qui n'attendait qu'un incident pour se produire, se communiqua de proche en proche, précédant de plus chaleureuses acclamations.

Quand le notaire eut monté le perron de l'hôtel-de-ville, il aperçut une foule de curieux, entassés dans l'unique couloir ou échelonnés sur les marches. Depuis longtemps déjà, en badauds obstinés, ils attendaient leur nouveau maire, venus qu'ils étaient afin de lui manifester leur contentement et leurs sympathies. Ce fut, au milieu de cette double

haie de concitoyens enthousiastes qu'il fit son entrée triomphale, toujours suivi de ses amis qui rayonnaient. Au moment où il pénétra dans la salle des délibérations, un formidable : Vive la République ! l'accueillit. D'une voix vibrante, il y répondit et très empoigné par une subite émotion, presque en chancelant il franchit les gradins qui le séparaient de l'estrade. Tous les regards alors se tournèrent vers lui, attentifs et brillants. La salle était comble. A sa convocation et sans distinction d'opinion, oublieux même des querelles d'antan, les conseillers avaient tous répondu et les plus notables de l'endroit les accompagnaient dans un généreux désir de concorde et d'union.

Jacques Moreau prit la parole :

Messieurs, la séance est ouverte. » Puis, sans s'interrompre. « J'ai l'honneur de vous donner lecture du décret ministériel. »

Il lut lentement d'une voix mal assurée la formule sacramentelle qui le proclamait maire de Naurac. On applaudit avec discrétion, mais il était visible qu'on se réservait en vue d'une éloquence plus substantielle.

L'instant devenait solennel. Le notaire, d'un geste effacé, sortit de sa poche les feuillets de son discours. Sa main tremblait mal-

gré lui, ses jambes flageolaient. Par un effort suprême, il se domina. Puis, il jeta autour de lui un lent coup d'œil comme pour prendre le contact de tous ces hommes dont les yeux ne le quittaient plus. Les chuchotements alors se turent et le silence se fit plus religieux encore. Au milieu d'un recueillement d'église, il prononça :

Mes chers Concitoyens ». Et il nuança cette épithète d'une douce intonation, presque affectueuse. Sa voix qui chevrottait reprit peu à peu son timbre normal ; elle s'échauffait par son débit. Les applaudissements, qui scandaient chacune de ses phrases, lui rendirent bien vite toute son assurance et ce fut en de vibrants accents qu'il affirma ses anathèmes contre l'Empire et ses haines des réactions exécrées. L'ardeur qui l'animait se communiqua sans effort à ses auditeurs, très disposés à l'enthousiasme, et à leurs bravos répétés vinrent se mêler de bruyantes réflexions, des éclats familiers de gaieté. Le maire dut suspendre son éloquente déclamation afin de ramener l'attention dispersée de son auditoire.

De nouveau le silence se fit dans la salle et Maître Moreau, d'une parole nette et ferme, termina sa harangue. Il se ménagea un véritable triomphe lorsqu'il invoqua « l'heure

propice des revanches prochaines » L'émotion s'exacerba encore davantage. On trépigna, on battit des mains avec rage et de la profondeur du couloir montèrent les clameurs de la foule qui, ne pouvant entendre le discours, imitait de confiance la joie de ses élus, plus favorisés qu'elle. Quand cette allégresse tumultueuse, ce déluge patriotique, se furent ralentis, le maire reprit la phrase interrompue. De sa voix qu'il faisait attendrie, il rendit hommage à celui qu'il remplaçait, à son dévouement, à son zèle. L'auditoire, qui était devenu d'une extrême nervosité, goûta infiniment cette discrète péroraison et les plus hésitants, ceux qui larmoyaient encore sur le régime déchu et qui gardaient de sourdes rancunes, habilement dissimulées, firent bruyamment leur publique adhésion. Cet acte de courtoisie les désarmait et dans une touchante union toutes les mains roulèrent cette fois des tonnerres d'applaudissements qui ébranlèrent les vitres et se répercutèrent au loin. La foule invisible qui, sans se lasser, attendait au dehors l'issue de la séance, poussa d'instinct de formidables acclamations. Alors vers ses auditeurs, Jacques Moreau étendit le bras comme pour leur imposer silence. Un grand calme régna, plein d'an-

xiété. Très pâle, les larmes aux yeux, mais d'une voix forte :

Mes chers concitoyens ; c'est aujourd'hui le plus beau jour de ma vie, c'est à vous que je le dois et ma reconnaissance....

Il ne put achever. Un immense cri de : Vive la République ! Vive Moreau ! lui coupa la parole, en même temps que les conseillers, mûs par un sentiment d'impérieuse sympathie, envahissaient l'estrade, acclamaient leur nouveau maire. Entouré de ses fidèles, avec un frisson qui secouait tout son être, il reçut les félicitations de ses collègues auxquels il abandonnait, en de vigoureuses étreintes, ses deux mains, incapable de parler, impuissant et bouleversé par cette rapide succession d'émotions d'autant plus violentes et remuantes qu'elles éclataient soudaines et qu'il n'y était aucunement préparé.

Les riches bourgeois, venus pour l'entendre mêlaient aussi leurs acclamations à celles des conseillers. Massés au pied de l'estrade ou dans l'hémicycle, ils tendaient leurs bras vers Maître Moreau, en un geste ému et solennel, afin d'attester leur ardente foi républicaine et leur indissoluble union. La plus grande agitation régnait dans l'assemblée. Les colloques, les conversations s'entrecroi-

saient, le désordre, né de la plus pure exaltation, rendait illusoire toute sérieuse discussion. Le notaire le comprit et leva la séance. En conversant familièrement avec ceux qui l'entouraient, il redescendit radieux les gradins de l'estrade. Ses collègues ouvrirent leurs rangs, tandis que quelques-uns d'entre eux prenaient la tête du cortège afin de faciliter sa marche. Il quitta la salle dans le cercle étroit formé par ses amis qui tenaient en ce jour inoubliable à prendre part à sa gloire. Comme à son arrivée plus discrète, il retrouva la même affluence de population accrue encore, car la rumeur grandissante de ceux qui attendaient, leurs terribles éclats de voix avaient attiré par curiosité tous les retardataires ; des paysans que leurs affaires amenaient à la ville s'étaient arrêtés, anxieux des événements ; des femmes, des enfants avaient déserté la maison et s'étaient effrontément glissés dans les groupes jusqu'aux dernières marches de l'escalier. Toute cette cohue disparate, mais très sympathique, bourdonnait joyeuse : on eut dit une immense ruche en travail. Avec une joviale humeur elle s'écrasait dans l'étroit espace pour mieux voir encore une fois le défilé de ses élus. Quand les conseillers apparurent sur le palier

une folle acclamation retentit où la voix des femmes et des enfants mêlaient leurs notes aiguës. De la main, paternellement, Jacques Moreau voulut les calmer, mais son geste amical ne fit que les surexciter davantage et dans cet enthousiasme sincère les chapeaux, les mouchoirs s'agitaient convulsivement.

En des peines infinies, entre une double haie de curieux, le maire descendit les marches, serrant de droite et de gauche les mains qu'on lui tendait. Heureux, ravi, frémissant d'émotion, il murmurait des : « Merci, mes bons amis » dans la turbulence obstinée de bravos frénétiques.

Au dehors, sur les trottoirs, d'autres badauds s'étaient réunis et l'ovation, consacrant son triomphe, courut dans l'air jusque sous les fenêtres de sa maison. A l'une d'elles, sa femme, debout tenant la petite Marion dans ses bras, pleurait de joie et cet émouvant spectacle illuminait son âme, chassant au loin les moroses pensées.

X

Le lendemain de cette mémorable journée, Jacques Moreau, de grand matin, alors que la maison était tout engourdie de sommeil vint s'asseoir à sa table de travail. D'une main rapide, sous l'inspiration d'idées précises, il écrivit à son préfet une très longue missive, un véritable document où il racontait par le menu tous les incidents de la veille, l'accueil enthousiaste qu'il avait reçu et qu'il considérait comme l'expression d'une publique adhésion au gouvernement nouveau. Avec une scrupuleuse exactitude de sténographe, il fit le récit des moindres détails et il n'eut garde d'oublier le discours qu'il avait prononcé. Intégralement il le transcrivit et il ne négligea pas certes de souligner tous les passages que son auditoire avait applaudis. Il lut et relut son œuvre d'un œil attentif et jaloux, puis satisfait de cette tâche qui lui était particulièrement agréable, car il aimait parler de lui-même, il prit son chapeau et sortit.

Selon sa coutume, suivant en cela une règle de vie qu'il s'était librement imposée, car il était méthodique jusque dans ses plaisirs, il fit sa promenade matinale. Il s'engagea sur la route de Cognac où le chaud soleil déjà rayonnait. Longtemps, sans but, il marcha, les mains derrière le dos, très absorbé en ses pensées et encore sous le charme de la griserie de la veille. Au sommet du plateau, il s'arrêta et se mit à contempler le moutonnement touffu des vignes qui s'étendaient de tous côtés aussi loin qu'il pût voir.

Comme les années précédentes, la vendange s'annonçait merveilleuse ; les sarments fléchissaient sous la pesanteur des grappes gonflées de vin. Ce spectacle le ravit. Il souriait d'une joie profonde, en paysan adorateur du sol qui l'a vu naître et qui provoqua ses affections d'enfant, ses premières sensations. D'instinct il le vénérait ainsi qu'une aïeule aimable et généreuse ; toujours fier de sa richesse enviée, il s'enorgueillissait de sa prodigalité inlassable et chaque fois qu'il s'oubliait à regarder cette terre si féconde, il demeurait ému dans une béate et respectueuse admiration.

Obéissant à un sentiment de curiosité, il franchit le fossé et s'avança à travers les vignes. Au hasard, il saisit une grappe, en

détacha un grain qu'il choisit minutieusement et il le goûta en faisant claquer sa langue sur son palais, très gravement : « Çà, dit-il, c'est du Saint-Émilion et du fameux, ma foi. » En même temps il pensa à sa propriété du Temple (un des villages parsemés dans la campagne voisine) qui en possédait quelques pieds. Tout en dégustant les autres grains, par une association d'idées qui le ramenait brusquement vers des intérêts immédiats, il songeait: « Si je vends mon étude un bon prix, j'achèterai l'enclos de la Donchère qui n'est planté que de ces raisins-là. » Il souriait, bercé par cette douce perspective : « Et avec les deux cents barriques qu'elle rapporte chaque année, je ferai d'excellente eau-de-vie, et bien malin qui comme moi en possédera dans la contrée. » L'idée du phylloxera qui avait ravagé l'Hérault et dont on avait signalé la présence dans la Gironde diminua un peu l'ardeur de son désir, mais il se rassura lui-même en se rappelant les mesures de préservation qu'on avait prises alors et qui avaient garanti la région. Maintenant, il n'en était plus question. Et puis, la Gironde n'était pas la Charente, que diable !

La pensée de se débarrasser de sa charge le reprit d'une façon si exclusive, qu'il s'assit

sur le talus de la route et se mit à réfléchir, à envisager toutes les conséquences qui en résulteraient. D'abord il estima, d'une vue d'ensemble, la valeur de son étude : quatre-vingt mille francs, se dit-il et ce n'est certes pas exagéré, » car enfin depuis sept ans qu'il l'avait achetée quarante-cinq mille à son prédécesseur, elle avait acquis une notoriété indiscutée. Maintenant bon an ou mal an, elle lui rapportait tous frais payés une dizaine de mille livres de rente. Son prix ainsi fait n'avait donc rien d'extravagant, et il se jura de ne pas en démordre. Restait à trouver l'acquéreur. En ce moment il n'y fallait guère songer, puisque tout était suspendu dans l'unique préoccupation de la lutte contre l'envahisseur, mais une fois la paix signée, car on ne serait pas éternellement en guerre, les affaires reprendraient leur cours normal et il agirait. Cela ne pouvait tarder, car la République saurait arranger toutes choses. C'était sa conviction à lui et bien sûr qu'il ne pouvait en être autrement. Et il se répétait afin de s'encourager dans cette entreprise : « Oui, j'aurai la Donchère. D'ailleurs son maître a besoin d'argent, et mes beaux écus le séduiront. » Alors l'image tentatrice de cette terre privilégiée passa devant ses yeux. Il se voyait

déjà se promenant le long des sillons, soupesant les grappes ou regardant le vin couler à flots dans les cuves profondes. Et cette vision le charmait. Son ambition de la posséder et d'en jouir était chose bien légitime, car la Donchère par sa situation exceptionnelle eût défié tous les plants du pays. Adossée à un vallon, abritée par les remous du terrain, protégée contre la gelée et la grêle par un immense corps de bâtiment qui lui faisait comme un rempart, c'était la vigne la plus renommée et la plus propice à la maturité, à la délicatesse du raisin. Jacques Moreau, qui savait, en vrai fils de la glèbe, apprécier d'un coup d'œil la valeur productive du sol, ne s'y trompait pas et toute sa convoitise s'en inspirait. Sous l'obsession de l'idée, il se leva et de la chaussée de la route, il chercha à s'orienter afin de découvrir sur la ligne d'horizon, l'emplacement de sa terre future. « Ça doit être là-bas, se dit-il, en étendant le bras vers le point extrême de Naurac. » Il sourit avec malice : « Bah, je l'aurai bien un jour ou l'autre ! Dès maintenant, je la surveillerai, car il ne faut pas qu'elle m'échappe. »

Très content de lui-même, bercé par son rêve, il revint à la ville.

XI

Quelques jours après, Maître Moreau recevait en même temps qu'un pli cacheté de la Préfecture une lettre accompagnée d'un journal « Le Réveil de la Charente ». Avec une grande anxiété, il lut la réponse du Préfet au document officieux qu'il lui avait adressé. A chaque phrase, sa physionomie inquiète d'abord, s'éclaira bientôt, radieuse. Celui-ci, en effet, lui prodiguait les compliments les plus flatteurs, qualifiait son discours d' « éloquente harangue, toute vibrante d'un souffle ardent de républicanisme ». A ces pompeux éloges était jointe la liste par commune de tous les hommes dévoués au gouvernement et que Jacques Moreau devait visiter sans retard. Mais dédaigneux pour l'instant de ces obligations administratives, avec un trouble non moins vif, il déplia le journal et fébrilement parcourut les colonnes. Son regard s'hypnotisa sur le verso où il venait d'apercevoir son discours imprimé en carac-

tères flamboyants. Alors sa joie déborda, une joie immense qui lui dilatait l'âme, le gonflait d'un indicible orgueil. Pour un peu, il eut battu des mains, s'applaudissant lui-même. Dans sa fureur d'expansion, il appela son maître-clerc. Celui-ci accourut. Le notaire lui tendit le journal. Alors le principal, sur un ton déclamatoire chanta les ronflantes périodes et parfois s'interrompait afin de manifester son admiration. Le notaire trouva fort judicieux ces hommages rétrospectifs ; c'était comme un regain des ovations qui bourdonnaient toujours à ses oreilles.

Une fois seul et calmé, d'un geste indifférent, presque distrait, car il était encore sous le charme, il décacheta la lettre inconnue. L'en-tête le frappa ; la mention « personnelle » le saisit. Il remarqua d'abord l'inscription qu'il aperçut ainsi qu'une enseigne dans un angle de la feuille : Le Réveil de la Charente ; au dessous : Cabinet du rédacteur en chef. Ce titre produisit sur lui un effet magique, il devint alors très attentif. Avec une lenteur prudente, il lut :

Mon cher Monsieur Moreau,

Ce « mon cher » caressa d'une façon fort agréable sa sensible vanité et il continua. plus curieux encore :

« De concert avec Monsieur le Préfet, nous
« venons de fonder dans le département « le
« Réveil de la Charente » et nous ne saurions
« mieux faire que de reproduire votre magni-
« fique et si substantiel discours,

L'épithète « magnifique » le combla.

« qui est la fidèle expression de nos senti-
« ments. Afin de nous procurer des abonnés,
« nous comptons sur votre concours dévoué.
« Notre intention est de faire parcourir le
« département, commune par commune, par
« un de nos collaborateurs, qui sera muni de
« lettres de recommandation. Pour les can-
« tons de Naurac, il va sans dire que, le mo-
« ment venu, nous nous adresserons à vous.
« Tous ceux qui nous liront viendront à la Ré-
« publique, cela n'est pas douteux. Mais en-
« core faut-il qu'on nous lise. Jamais journal
« politique n'a été offert à nos campagnes à
« ce prix ; faites de la propagande, nous en
« avons besoin.

A vous, bien cordialement.

Demarcillac.

Et il répétait ce nom machinalement : un ami du Préfet sans doute, se dit-il. Et seul dans son cabinet, il se prodiguait en promes-

ses, comme si on eût pu l'entendre. « Certainement, j'en ferai de la propagande.

Que pourrait-on leur refuser à ces hommes ! Quelle politesse et quelle courtoisie ! » Sous cette pluie de fleurs, d'autant plus douce à recevoir qu'il ne s'y attendait guère, il se remémorait avec une orgueilleuse complaisance les passages saillants des deux lettres, allant de celle du Préfet à celle du journaliste et quand sa mémoire ne lui redisait pas fidèlement les phrases qui l'avaient charmé, il reprenait sur son bureau les feuilles abandonnées et d'un regard attendri les contemplait en silence.

Tous ces événements qui se succédaient, ces surprises qui le saisissaient à l'improviste le rendaient haletant. Il oubliait son travail quotidien, l'étude et les dossiers. L'idée du moment, la pensée qui passe et qu'éveille une fugitive impression, guidaient son intelligence, dirigeaient son activité. En cet ordre nouveau où il aspirait à jouer son rôle, malgré sa pondération native, sa lenteur à se décider, il avait des accès de zèle intempestifs et il mettait une ardeur juvénile dans l'action qu'il accomplissait. Souvent son imagination l'inspirait, chassant au loin ses craintives hésitations et sa vanité, secouant brusque-

ment la torpeur de son esprit bourgeois, spéculait d'avance sur le résultat conquis. C'est ainsi que dans la griserie de l'encens officiel, il se hâta de satisfaire à la mission délicate dont on l'avait chargé et qu'on réclamait de ses convictions politiques. Il fit grand avec une décision et une promptitude étonnantes. Là où peut-être, par pure habileté, il eut fallu une réserve prudente, une sage discrétion, il employa d'audacieux procédés, mais qui ne manquaient pas de crânerie. Avec ses amis les plus dévoués, trop heureux de marcher à ses côtés, dans le sillon de sa gloire naissante, il entreprit le soir même à travers les communes voisines, encore attachées aux réactions déchues, sa campagne de prosélytisme et de propagande. Le long des chemins vicinaux qu'ils parcoururent, les paysans, impressionnés par les deuils de la guerre, regardaient et non sans une certaine inquiétude la carriole, flambant neuf, où de beaux messieurs, vêtus comme en un jour de fête, causaient et gesticulaient avec animation.

Au mois d'octobre, les vendanges faites, il y eut à la mairie une solennelle réunion à laquelle avaient été conviés tous les conseillers municipaux, les notables de la ville et quelques privilégiés des campagnes. Après

une vigoureuse allocution que prononça le plus ancien conseiller, le premier adjoint, aux applaudissements de l'assemblée, s'avança sur l'estrade et ceignit Maître Moreau d'une large écharpe où les trois couleurs se fondaient en des nuances soyeuses. Des lettres d'or, artistement brodées, disaient l'hommage : « Au citoyen Jacques Moreau, les républicains de Naurac, 18 octobre 1870. »

Le soir de ce même jour, afin de célébrer dignement ce cadeau civique, le maire réunissait autour d'un somptueux festin ses collègues du Conseil et les dissentiments d'antan, les mesquines rivalités de clocher s'oublièrent dans les tendres expansions des flûtes de champagne.

XII

Un certain jour du mois de mai 1872, alors que Jacques Moreau était dans tout l'éclat de sa gloire municipale, il reçut le billet suivant :

« Mon cher Confrère et Ami,

« Si vous êtes toujours décidé à céder votre « charge, je crois pouvoir vous procurer un « excellent successeur ; c'est un principal « clerc des environs, très sérieux et surtout « très solvable. Il nous attendra ce soir à « mon étude vers deux heures. Venez de « suite, l'affaire est urgente. »

Mais bien sûr que je suis toujours décidé ! En voilà des idées par exemple ! se répétait le notaire avec mécontentement en relisant la lettre. Comme si j'avais l'habitude de changer de résolution ! Ah, cher confrère ! Cher confrère ! » Et d'un geste vague il semblait le morigéner à distance pour sa phrase maladroite. Dans sa hâte de savoir, de satisfaire

son impatiente curiosité, car il y avait déjà de longs mois qu'il souhaitait semblable proposition, il donna aussitôt l'ordre d'atteler son tilbury, puis il courut à la chambre de sa femme, encore au lit, car l'heure était matinale :

— Louise, je pars, je m'absente pour toute la journée et je rentrerai fort tard. »

— Eh, diable, où vas-tu donc ?

— Chez un confrère, Maître Normandin, à Aigre. » Et plus bas, car il se défiait de l'indiscrétion des murs, toujours prudent :

— J'espère vendre mon étude.

— Ah, tant mieux ! Nous serons donc un peu tranquilles maintenant. Avec toutes ces allées et venues d'étrangers à la maison, on n'est jamais chez soi. »

Le notaire ne répliqua pas ; il avait pris l'habitude de rester sourd aux boutades de sa compagne qui devenait chaque jour plus irascible, mais l'enfant qui écoutait, à ce mot de départ tendit ses bras vers son père. D'un ton câlin, car elle savait bien le prendre : Attends-moi, dis, papa ; je serai vite prête, tu m'emmèneras avec toi ».

— Pas aujourd'hui, ma chérie, lui répondit-il en se penchant pour l'embrasser ; une autre fois je te le promets.

— Bien sûr !

— Tu sais que je ne te trompe jamais. Allons, sois sage. »

Avant de s'éloigner, Jacques Moreau fit à sa femme une dernière recommandation : « Et surtout, pas un mot, n'est-ce pas.

— Ne crains rien, vieux.

— Si on vient te demander où je suis, tu diras tout ce que tu voudras, sauf la vraie raison. » Et, il s'esquiva. Tout joyeux, il sauta dans sa voiture. D'un vigoureux coup de fouet il enleva son cheval qui partit au grand trot.

En arrivant à Aigre, il se rendit hâtivement chez son confrère. La conversation s'engagea :

— Vous êtes bien résolu à vendre ?

— Mais certainement pourvu toutefois que j'atteigne un bon prix.

— Et quel est-il ?

— Quatre-vingt-cinq mille francs.

— Fichtre ! C'est un chiffre, mais votre étude le vaut. Reste à savoir si mon client consentira à payer cette somme.

— Mon Dieu, oui, en s'y prenant adroitement.

Entre nous, ajouta Maître Moreau, comptant.

— C'est entendu, avec le contrat de cession pour moi, n'est-ce pas ?

— Mais, certainement.

— Et que ferez-vous de cette somme ? J'ai ici de bons placements sur première hypothèque.

— Merci, mais j'en ai déjà trouvé l'emploi. » Et Jacques Moreau sourit malicieusement.

— Voilà certes ce qui s'appelle ne pas traîner en affaires ! Et qu'elle est cette opération ?

— Curieux, vous ne devinez pas ?

— Ma foi, non.

— Eh bien, je me propose d'acheter une propriété de plein rapport que je convoite depuis longtemps.

— Eh diable où est-elle donc située ?

— Aux environs de Naurac.

— Elle se nomme ?

— La Donchère.

— Ah oui, j'en ai déjà entendu parler. Un de mes clients a eu la même pensée que vous.

Maître Moreau fut comme frappé de stupeur à cette confidence inattendue, mais il se remit vite de son émoi, résolu à tout pour l'acquérir.

Maître Normandin continuait sans s'apercevoir du trouble qu'il avait produit :

— Ce sont des vignes fort belles qui appartiennent je crois au vicomte de Bellac, un noble gentilhomme qui se ruine en grand seigneur du reste.

— Précisément et je vous avoue que je compte un peu sur le mauvais état de ses finances pour me procurer sa propriété dans de bonnes conditions.

— Alors, hâtez-vous, car je la sais convoitée par d'autres que par vous.

— J'y songerai.

A deux heures, Jacques Moreau revint à l'étude. Il y trouva le principal clerc qui l'attendait, Maître Lantier. Après de cérémonieuses présentations et de réciproques congratulations, le colloque s'engagea à fond sur le point délicat,

— Et quelles sont vos prétentions, demanda Maître Lantier.

— Très raisonnables, croyez-le. Je désire que vous me succédiez parce que vous m'êtes présenté par mon excellent confrère, et je suis disposé aux concessions. Vous savez, reprit Jacques Moreau d'un ton doucereux, que mon étude est une des bonnes charges de l'arrondissement.

— La meilleure, vous pouvez dire, déclara Maître Normandin.

Elle a du moins cette réputation, répliqua Maître Lantier.

Le notaire continua le panégyrique.

— La clientèle est sûre, car elle se compose uniquement de propriétaires fonciers, pour la plupart mes amis, (il appuya sur ce mot) de paysans aisés, de commerçants établis dans la contrée qui n'ont jamais discuté un paiement. Depuis que je suis notaire, je n'ai eu aucune difficulté pour toucher le montant de mes honoraires, ou me faire rembourser les frais d'actes.

— Et combien rapporte-t-elle votre étude ? interrogea Maître Lantier, le regard soucieux.

— Bon an, mal an, dix mille livres, tous mes clercs payés. La guerre, je dois l'avouer, lui a porté un certain préjudice pendant dix-huit mois, mais maintenant, elle a repris le cours normal d'autrefois. Ma déclaration est rigoureusement exacte ; mes livres en font foi, vous pourrez les contrôler.

— Alors, monsieur, quel serait votre prix ?

— Quatre-vingt-cinq mille francs. » Maître Lantier, d'instinct poussa une douloureuse exclamation. Cette somme le bouleversait

d'étonnement : Vous êtes exigeant, répliqua-t-il sèchement.

Jacques Moreau, presque affectueux : Mais non, mon bon ami. Voyons, raisonnons un peu. C'est plus du denier dix. Où trouverez-vous donc un rendement aussi fructueux.

— Mais qui m'assure que je réaliserai chaque année le même revenu.

— La force des choses, l'existence même de l'étude qui ne peut déchoir entre vos mains. Voilà douze ans qu'il en est ainsi et sa réputation très justifiée, que vous avez reconnue tout à l'heure, me permet de vous affirmer que ma charge doit suivre une progression ascendante. Cela résulte des événements. Le pays est heureux, la paix est assurée, le gouvernement inspire confiance, les transactions vont reprendre de tous les côtés. Vous le savez aussi bien que moi. »

Et il ajoutait comme si le marché était déjà conclu :

« Je vous conseille de garder mon principal ; c'est un garçon très rompu aux affaires et sympathique à tous mes clients. »

Maître Lantier, avec un certain découragement :

« C'est trop, c'est trop ! Je ne puis atteindre ce chiffre. »

Alors Maître Normandin intervint dans le débat, et s'adressant à Jacques Moreau : Voyons, cher confrère, une petite concession. L'étude vous sera payée comptant : c'est une considération.

— Je le sais, je le sais, répétait le notaire, tandis que la séductrice image de la Donchère passait devant ses yeux.

Et brusquement, ainsi qu'un sacrifice exigé :

— Eh bien soit, quatre-vingt mille. » Et comme Maître Lantier hésitait encore, il se prodiguait en promesses :

— Je m'engage à vous présenter à toute ma clientèle, à vous accompagner partout où vous le jugerez convenable. J'ai de l'influence, je la mets à votre service. Maître Normandin n'en sera pas jaloux.

— Non certes. C'est votre droit et la garantie de votre successeur. »

Ebranlé, captivé par ces allêchantes perspectives, Maître Lantier s'avança vers le notaire.

— J'accepte vos offres, lui dit-il. » Et les deux hommes très contents l'un de l'autre, se serrèrent mutuellement la main. »

Et l'on passa dans la salle à manger où les verres s'entrechoquèrent pour célébrer le marché conclu.

Quand Jacques Moreau se retrouva sur la route de Naurac, il donna libre cours à ses favorites pensées. Il exultait d'une douce joie de se savoir enfin débarrassé des soucis de sa charge et cela presque sans effort, sans les préjudiciables concessions qu'il appréhendait. Maintenant il lui restait à accomplir la seconde partie de son rêve et de beaucoup la plus caressante, la plus enviée : l'achat de la Donchère, sa terre de prédilection. En cela cependant, il ressentait encore de vagues inquiétudes que le miroitement des 80.000 fr. ne suffisait pas à dissiper. Sa situation politique n'était pas faite précisément pour le tranquilliser et lui faciliter sa tâche, car il connaissait de vieille date les convictions apparentes du vicomte, ses attaches familiales, ses opinions religieuses et avec raison il craignait que celui-ci, alors même qu'il aurait le plus pressant besoin d'argent, ne gardât sa propriété, uniquement dans le but de lui être désagréable. C'était là l'inévitable conséquence de la lutte des partis, au fond la seule difficulté redoutable. Que faire alors ? Jacques Moreau restait indécis et flottant. Risquer une attaque de front, lui Républicain contre un Bonapartiste puissant, en y mettant même toute la diplomatie désirable, c'était

courir à un refus formel et un échec signifiait l'effondrement sans espoir de tous ses projets. Et pourtant, il fallait agir au plus tôt, car l'heure lui semblait grave et les compétiteurs nombreux peut-être. Maître Normandin, sur ce chapitre, en savait beaucoup plus long qu'il ne voulait en dire. Et il s'énervait ainsi en ces cruelles appréhensions, indifférent au chemin qui se déroulait sous ses yeux entre les champs de vignes. C'est alors que dans la surexcitation de sa convoitise, oublieux de ses défiances natives, il se résolut subitement à prendre un intermédiaire quel qu'il fût, mais cependant assez en cour près du vicomte pour le préparer, l'amener à la solution qu'il désirait si ardemment et défendre en même temps ses propres intérêts, car il ne voulait pas jouer le rôle de dupe. Après avoir épuisé tout le stock de ses connaissances, il arrêta son choix sur un huissier de la ville, nature souple et cauteleuse, dont il avait eu l'occasion de remarquer l'habileté professionnelle dans l'exercice de ses fonctions et aussi la bonasserie cajoleuse de paysan rusé. Le sentiment de son expérience, en ces sortes d'affaires, le séduisit et il se décida à lui confier la délicate mission qu'il n'osait affronter. Il se rappelait aussi qu'à plusieurs reprises.

à l'occasion de prêts importants, cet homme avait été le mandataire du vicomte et ce souvenir le confirma encore davantage en sa résolution. « C'est entendu, se dit-il, afin de se réconforter lui-même ; aussitôt à Naurac, je le ferai prévenir et avec une bonne petite commission, je le tiendrai.

Mais à peine remis de cette émotion et du trouble qu'elle lui causait qu'une autre pensée, non moins obsédante, vint l'assombrir. Et si la Donchère était grevée d'hypothèques et de servitudes ? Que deviendrait-il, après toutes ces avances, car la situation obérée du propriétaire rendait l'hypothèse vraisemblable ? Le prix d'achat en serait certainement surélevé. Le suivrait-il quand même ? S'acharnerait-il en dépit des obstacles ! Autant de douloureuses questions qui tenaillaient son esprit en tous sens et l'oppressaient. Mais, il secoua ces vaines terreurs : « Pourquoi donc me tourmenter ainsi, murmura-t-il dans un juron, il sera toujours assez tôt de regretter la belle. Quelle clique que cette noblesse ! Bah, mes écus feront le miracle. Chapeau bas, mon petit vicomte. » Et plein de contentement, confiant dans son étoile, il dodelinait de la tête, tout en modérant l'allure rapide de son cheval qui, d'un train fou, dévorait l'espace.

Dans la cour de la maison, au bruit des roues frôlant le trottoir, Madame Moreau ouvrit la fenêtre de sa chambre. A la vue de son mari, elle eut un cri de surprise : Déjà ! D'un geste imperceptible de la main, Jacques lui fit signe de se taire, car il redoutait une phrase maladroite devant les domestiques qui s'empressaient, mais à ses yeux interrogateurs et presque suppliants, il répondit par un sourire d'entente qui la rassura sur l'issue de sa course et bientôt il vint la rejoindre. Porte close, loin des indiscrets et des curieux, elle hasarda un « Eh bien » tout tremblotant. Il la regarda avec la satisfaction d'un homme heureux :

— Adieu les soucis, le marché est conclu, ma chère Louise. Je ne suis plus notaire.

D'enthousiasme, sa femme lui sauta au cou:

— Fameux débarras ! Et combien ?

— Quatre-vingt mille francs.

Ce chiffre l'éblouit, elle le répéta lentement, en scandant les syllabes.

— Et que feras-tu de tout cet or, vieux.

— Tranquillise-toi, va, il ne dormira pas longtemps. Bientôt il sera placé.

— Oh, je n'en doute pas. Et où donc ?

— Çà, petite, c'est mon secret.

— Et que m'importe ! répartit-elle, froissée

de ces précautions à son égard. Maintenant du moins, plus d'intrus à la maison, car avec les jours de foire, tu ne me ménageais guère.

— Eh, ma chère Louise, répliqua Jacques sans s'émouvoir, aujourd'hui je recueille le bénéfice de mes politesses. Les dìners, vois-tu, c'était la clientèle, et la clientèle ça vaut quatre-vingt mille francs.

— Oh, je sais bien, vieux, que tu auras toujours d'excellentes raisons ; les excuses te sont faciles, mais la fatigue est pour les autres.

— Enfin, tu es contente ?

— Joyeuse même.

— Allons, tant mieux. » Et il l'embrassa d'un banal baiser sonore, puis il redescendit vers l'étude.

Seul, en son cabinet de travail qu'éclairait à peine la lueur finissante du crépuscule, il s'assit à sa table, la tête entre ses mains et longtemps il médita sur les résultats si rapides de cette journée, désormais date historique dans sa vie. Méthodiquement, il considéra d'abord d'une vue d'ensemble les conséquences qu'entraînait sa décision. Il prit un calendrier et compta les délais légaux jusqu'à l'enquête de la chancellerie avant la cession effective de sa charge. Puis quand sa curio-

sité fut satisfaite et qu'il eut fixé lui-même l'époque de sa libération définitive, il revint comme un amoureux épris à sa chère fantaisie, à cette unique idée qui maîtrisait toutes les autres et qui voilait pour l'instant jusqu'à son écharpe victorieuse. Et il murmurait entre ses dents ainsi qu'une invocation : la Donchère, la Donchère ! » Mais des terreurs nouvelles implacablement l'assaillirent. Toutes ses craintes anciennes comme à plaisir lui montèrent au cerveau, ennuagèrent son rêve aimé, noyant son front d'une sueur glacée qui le rendait haletant. Il voulait agir et il ne voulait pas ; sa résolution même lui échappait, à mesure que son désir grandissait. Il sentait que l'heure était grave, que tout en dépendait et pourtant il restait inactif dans son extrême embarras, dans la défiance de sa nature. Malgré lui, comme une menace, au-dessus de sa tête, il entendait toujours le « hâtez-vous » de Maître Normandin qui résonnait à ses oreilles, plein de mystère et de surprise. Alors, d'un sursaut nerveux, il se leva et, malgré l'invincible répugnance qu'il éprouvait à introduire un tiers dans ses affaires personnelles, l'effroi de ne pas saisir ce qu'il convoitait si ardemment l'emporta sur ses répulsions instinctives et, de sa voix im-

patiente, il appela son domestique. L'ordre était impérieux ; celui-ci accourut,

— Connais-tu la demeure de Doyen, huissier?

— Oui, monsieur.

— De suite, va chez lui et ramène-le-moi. Tu lui diras, s'il te demande des explications, que j'ai besoin de lui au sujet de la mairie. Cours vite et reviens de même.

. Et pendant cette cruelle attente, d'un pas agité, Jacques Moreau anxieux arpenta, les mains dans ses poches et le regard errant, la largeur de la pièce. Lui d'ordinaire si calme et si froid quand il s'agissait de ses intérêts, qu'il savait toujours discuter avec une habileté consommée, il était en proie à un véritable affolement et comme il en comprenait le ridicule, il s'exhortait lui-même, mais en vain, à une attitude plus digne. L'appréhension de cet entretien imminent lui mettait au cœur une angoisse indicible qu'il n'avait jamais éprouvée jusqu'alors et d'autant plus tenace que son esprit n'avait jamais sérieusement entrevu d'obstacle possible entre lui et la Donchère. Incapable de se maîtriser, brûlant d'impatience, il allait s'asseoir, puis brusquement se levait et reprenait sa marche, s'arrêtant parfois pour passer sa main brûlante sur son front.

Aux deux coups qui résonnèrent à la porte, il tressaillit. C'était le domestique seul, il respira : « Monsieur Doyen viendra dans une demi-heure », dit-il. Le notaire se crut sauvé. Il avait en effet le temps nécessaire de se ressaisir, de rappeler ses esprits, de rassembler ses idées vagabondes pour la suprême attaque. Un peu calmé, plus sûr de lui-même, s'inspirant de ses meilleurs intérêts, il prépara sa conversation, en pesa rigoureusement les termes, fixa après réflexion le chiffre de la commission et la valeur approximative de la Donchère, mais fatigué par toutes ces émotions successives, les membres engourdis il vint nonchalamment s'appuyer contre la cheminée. Là il s'aperçut que la nuit envahissait la pièce ; alors il alluma sa lampe et, obéissant à un sentiment de peur instinctive, il se regarda dans la glace, car il redoutait que ses impressions ne se révélassent en ses traits et n'avouassent ses secrètes terreurs. Mais son sang-froid insensiblement lui revenait, il se sentait moins oppressé et il se rassura lui-même en contemplant son image ; puis d'un geste las, il s'assit dans son fauteuil, silencieux et attentif : son attente fut courte. On frappa.

« Entrez, dit-il, avec un léger frisson.

L'huissier s'avança vers lui, respectueux, la phrase obséquieuse :

— Vous m'avez fait demander, Monsieur le Maire ?

— Oui, mon ami. Je désirerais avoir, au sujet d'une acquisition qui concerne un de mes clients, quelques renseignements que vous seul pouvez me fournir.

— A vos ordres, Monsieur le Maire.

— Vous avez été à plusieurs reprises, n'est-ce pas, le conseiller du vicomte de Bellac.

— Oh, pour de simples arrangements d'argent.

— Fst-ce que sa situation de fortune, qui jadis fut très belle, ne serait pas un peu compromise par ses fantaisies dispendieuses.

— On me l'a dit, mais vous savez sans doute aussi qu'il possède encore, dans le pays même, des immeubles de première valeur et croyez bien qu'il peut se permettre quelques gaspillages.

Monsieur Moreau, un peu décontenancé par la vivacité de ces répliques, fit un vigoureux effort :

— Pourriez-vous me dire si le vicomte consentirait à se dessaisir de la Donchère

— Il ne m'en a jamais manifesté le désir, mais je le sais peu partisan des fortunes en

vignes et, afin de conclure un bon marché, il la vendrait peut-être, simple supposition de ma part cependant.

Le notaire reprit courage à cette déclaration si nette :

— Voici, mon ami, pourquoi je vous pose cette question. C'est que je connais un riche bourgeois qui désirerait s'occuper de viticulture et qui a jeté son dévolu sur cette propriété. Vous chargeriez-vous d'être son mandataire près du vicomte de Bellac ? Je suis autorisé à vous dire qu'il reconnaîtrait vos précieux offices en vous remettant une commission assez élevée et dont je suis le dépositaire, dans le cas où le marché ne soulèverait aucune difficulté.

— Et quel en serait le montant ?

— Deux mille francs. » Jacques Moreau observa l'huissier qui resta impassible ; il semblait réfléchir. Pas une contraction, pas un mouvement ne trahirent sa pensée. Le notaire reprit :

— Des dissentiments politiques empêchent mon client de se rendre chez le vicomte ; il craindrait que sa personne ne devînt un obstacle à la conclusion du marché et c'est pour obvier à ce grave inconvénient, ajouta-t-il en souriant le plus gracieusement du monde,

qu'il m'a prié de m'adresser à vous. Jusqu'à la signature du contrat, il veut garder l'incognito.

— C'est une précaution exagérée, je crois, car chez Monsieur de Bellac les chevaux et les meutes passent avant la politique, mais enfin il est toujours bon de se tenir sur la réserve.

Et le notaire, sur un ton tranquille qui cachait son angoisse inavouée : « Acceptez-vous cette mission ?

— Mais certainement, Monsieur le Maire ; cependant, je n'ose garantir la réussite, car notre gentilhomme est capricieux, têtu, fantasque. Il faudra beaucoup de diplomatie, mais enfin, j'espère ».

Et Jacques Moreau, avec un calme absolu :

— Quelle serait, à votre avis, la valeur de la Donchère ?

— Soixante-cinq mille francs, peut-être ?

Il se récria : Vous exagérez, mon ami. Si fertile que soit le terrain, cette estimation me paraît surfaite. Je trouve que soixante mille en paieront équitablement la valeur.

— Tel n'est pas mon sentiment et je crains fort que le vicomte ne pense comme moi. Il a, vous en conviendrez, le droit de se montrer exigeant.

— Mais, répartit le notaire, la voix très adoucie et reprenant pour son compte les arguments de son confrère, la somme lui sera versée comptant. Cette considération vaut bien une concession.

— En effet, le vicomte exècre les paiements à échéance.

— Allons, tant mieux. » Le maire, encore plein d'inquiétude :

— Savez-vous si la Donchère a été déjà convoitée ?

— Il y a quelque temps, Maître Normandin m'en avait parlé, mais ce n'était qu'un vague projet et je ne l'ai pas transmis.

Jacques Moreau fronça les sourcils. Il eut au cœur comme une suffocation qu'il domina en se dressant brusquement sur son siège.

— Maintenant, Monsieur le Maire, une question, reprit l'huissier. Le notaire fixa son interlocuteur, l'âme frissonnante.

— Je trouve absolument insuffisante la commission que vous me proposez au nom de votre client.

— Et que voulez-vous donc, Monsieur ?

— Cinq pour cent, mes honoraires habituels en ces sortes d'affaires.

— C'est un abus ! C'est un abus ! Je ne peux y souscrire. Réfléchissez, Monsieur, réfléchissez.

— Alors, j'aurai le regret de ne pouvoir être votre mandataire.

Et Maître Doyen se leva pour prendre congé. Jacques Moreau d'un geste, lui fit signe de se rasseoir et subitement, devenu très conciliant, la voix caressante :

— Hé, mon bon ami, vous m'embarrassez fort, je crains, en vous cédant, d'outrepasser les ordres de mon client.

— Mais, Monsieur le Maire, vous pouvez lui en référer. Il n'y a pas péril en la demeure.

— Pardon, mille fois pardon. Il faut nous hâter. Oh, je suis au courant. Voyons, vraiment, vous ne diminuez pas votre chiffre, excessif, excessif.

— Impossible ; c'est mon tarif. Je ne m'en départis jamais. » Ce jamais semblait une menace.

— Alors, eh bien, je... je... j'accepte, répliqua rageusement le notaire. Et quand verrez-vous le vicomte ?

— Mais, demain soir. Je le sais aux environs, dans son château des Bouchaud. A mon retour, je vous informerai de sa décision.

L'huissier se leva : Au plaisir, Monsieur le Maire, toujours à votre service.

— Merci, mon bon ami. Et ils se donnèrent une onctueuse poignée de main.

Dehors, l'huissier qui ricanait en sourdine, murmurait du bout des lèvres à l'idée du client imaginaire : Gros malin !

Et le notaire, en regagnant sa chambre, larmoyait d'attendrissement sur ses trois mille francs sacrifiés : Gredin, grondait-il, tu les auras, mais quand je la tiendrai. »

La nuit fut pour Jacques Moreau une longue et très énervante insomnie. Toutes ses cruelles appréhensions l'assaillirent avec une violente obstination, exagérées encore par la lutte qu'il venait de soutenir et dont la dernière concession lui paraissait une véritable défaite. En vain chercha-t-il dans la somptueuse image de la Donchère la pensée qui charme et repose, l'oubli passager de ses amertumes, la surexcitation latente des heures passées et si mouvementées entretenait malgré ses efforts une fièvre ardente qui le conduisit jusqu'à l'aube.

Toute la journée, il vécut en proie à de mortels soucis. Terrassé par la préoccupation, il se sentait incapable de s'abstraire en aucun travail ; il errait à travers les allées de son jardin, trompant par une locomotion acharnée son oisiveté inconsciente et torturante. Sa femme qui le voyait ainsi inactif et absorbé, loin de son étude où ses

affaires le retenaient chaque matin, interrompit ce va-et-vient mystérieux. D'une voix compatissante, elle le questionna : « Qu'as-tu donc, vieux ? Es-tu souffrant ? Aurais-tu regret d'avoir vendu ta charge ?

Il l'écouta d'abord sans répondre et mécontent, avec une vivacité nerveuse : Mais non, mais non, je n'ai pas dormi, je suis fatigué, voilà tout. »

Après son déjeuner, sous un prétexte futile, il sortit et gagna la rase campagne où il marcha furieusement pendant plusieurs heures comme un piéton pressé qui s'achemine à la hâte vers un rendez-vous, puis, machinalement, il revint à la route que devait suivre l'huissier. Plus anxieux à mesure que le dénouement approchait, il avait l'âme en détresse et son émotion se doublait encore des impatiences de l'attente. Épuisé par sa course folle, il s'assit sur le tertre même où dix-huit mois auparavant, il était venu rêver à ses projets d'avenir, aux éblouissantes richesses de la Donchère. Tout à coup, le bruit d'un grelot lointain vint frapper son oreille ; il écouta frémissant, la respiration suspendue. A chaque seconde, le tintement se faisait plus distinct et le trot allongé d'un cheval battait maintenant la chaussée dans le

sourd roulement d'une voiture. Debout, la tête penchée, il attendit. La carriole, au détour de la route apparut, brusquement, il la fixa d'un coup d'œil perçant et d'instinct la reconnut. C'était bien là certainement le mauvais tilbury de l'huissier qui résonnait d'un bruit de ferraille. Dans sa poitrine alors le cœur battit à se rompre et malgré ses efforts pour garder son calme, ses jambes flageolèrent, de grosses larmes lourdes et brillantes inondèrent ses joues. Il sentait que l'instant si désiré et tant redouté était venu et que cet homme, d'une phrase légère peut-être, allait détruire tout son rêve, car il ne pouvait croire encore au succès de sa chère entreprise. En l'apercevant à quelques pas de lui, l'huissier ralentit l'allure, s'arrêta puis descendit.

Jacques Moreau le regardait immobile et muet de terreur. Maître Doyen, chapeau bas et le sourire aux lèvres :

— Eh bien, Monsieur le Maire, l'affaire est entendue, le vicomte accepte vos propositions.

D'une voix rauque, les gestes émus, le notaire le remerciait :

— Ah, mon ami ! mon cher ami ! que vous me rendez heureux !

Et il lui serrait les mains avec la reconnais-

sance d'un homme que l'on vient d'arracher à la mort.

Mais l'huissier, jouant la surprise : Alors, le client, c'était vous ?

— Vous l'aviez donc deviné ?

— Je m'en doutais un peu. Allons, Monsieur le Maire, en voiture, ajouta-t-il.

— Volontiers, mon bon ami. D'un pas allègre il monta, l'âme inondée de joie, le visage rasséréné. Gaiement il se mit à plaisanter tandis que le cheval, les guides lâchées, galopait vers la ville qui s'estompait au loin, dans l'encens du crépuscule.

XIII

Débarrassé de son étude, propriétaire de la Donchère et de plusieurs maisons à Naurac, Monsieur Moreau très gravement songea dès lors à modifier sa vie, à la mettre en complète harmonie avec sa nouvelle situation. Dans un décor digne de lui et de riche apparence, il voulut faire noble figure et remplir ses fonctions municipales, étendre le cercle de son influence et la renommée de son administration. Libre, sans aucune espèce d'entrave, aimé de ses concitoyens, aimant leurs hommages, il vint s'installer au centre de la ville sur la place Thiers, dans une immense maison qui avait autrefois servi à l'exploitation d'un commerce de vins. Sous sa direction et d'après ses plans, elle fut immédiatement restaurée, recrépie, meublée d'une façon confortable, et comme il tenait par-dessus tout aux obligations extérieures de son rang social, il pensa d'abord à ses visiteurs et leur ménagea un salon spacieux, puis un cabinet de travail

plus discret pour des réceptions intimes. Et comme les fantaisies du maire ne chassaient en rien les idées du viticulteur, il fit construire à l'extrémité de son jardin, à l'ombre même de vigoureux tilleuls, un chaix large et profond, où il entassa sur des madriers et avec d'infinies précautions quelques douzaines de barriques d'excellente eau-de-vie, qu'il tenait de son père et qu'il surveillait ainsi qu'une précieuse relique.

Dès lors, méthodiquement, car chez lui rien ne naissait de l'imprévu, il partagea ses journées entre les séances à la mairie et ses flâneries à la Donchère, à travers les sillons des vignes. Tout lui souriait : sa popularité, dont il était l'unique artisan et que nul ne lui jalousait, lui montrait encore dans le lointain de bleus horizons, de captivantes perspectives ; il en caressait la pensée et vivait ardemment son rêve de gloire, amoureux de ses terres et gonflé d'orgueil. Chaque mois dans une solennité qui le faisait valoir, il procédait, à la maison commune, aux réunions des comités de propagande qu'il avait organisés, et qui formaient autour de lui autant de centres de ralliement. Très pénétré de son rôle, il en dirigeait les délibérations et dans les vœux exprimés qui constituaient le seul bénéfice

de ces assemblées éphémères, on retrouvait la trace de son républicanisme doctrinaire de bourgeois satisfait. Souvent ces réunions politiques devenaient le prétexte d'agapes fraternelles, qui toujours se tenaient à sa table en présence du préfet, et il n'avait garde d'oublier au dessert son inévitable harangue, que les bravos d'une assistance émue transformaient en triomphe oratoire, ce dont il tirait une constante vanité. Il traitait ses hôtes, avec une profusion excessive. En cela, il subissait ses instincts qui le poussaient aux plantureux repas, et il aimait que ses invités vantassent la splendeur de ses festins, il s'en glorifiait ainsi que d'une victoire sur les cléricaux.

Bien qu'il eut fait sa démission de notaire, les braves paysans, habitués à ses manières affables, n'avaient pas oublié le chemin de sa maison. Fidèles à leurs anciennes habitudes, profondément attachés à cet homme sorti de leur milieu et dont la bonhomie native les charmait, en dépit des événements, ils revenaient vers lui, réfractaires à l'idée de confier à un autre leurs projets, leurs embarras ou leurs secrets. Ainsi, chaque vingt-septième jour du mois, à l'époque de la foire, ils envahissaient à l'heure du déjeuner le grand vesti-

bule qui s'ouvrait sur la place et là, assis sur des bancs de bois le long des murs, patiemment en causant entre eux, ils attendaient l'instant de l'audience, le bon vouloir du maître. Au début de sa retraite, Jacques Moreau, sans conviction du reste, avait bien essayé de réagir contre ces empiétements, déclarant à qui voulait l'entendre que son successeur était un autre lui-même, mais au fond, dans cette fidélité de ses clients, il voyait un moyen de garantir sa popularité et il se défendait mollement des solliciteurs. Sans fâcherie, sans un geste d'impatience, avec une attention souriante il écoutait les confidences et les plaintes de tous ces gens, natures primitives, toujours défiantes et ses paroles étaient pieusement recueillies, ses conseils observés, sa poignée de main réconfortante. La réputation d'homme obligeant qu'il avait acquise se colportait ainsi de village en village ; dans la contrée, c'était le juge nécessaire et infaillible, le confesseur laïque, mais sa force morale venait surtout de son origine, car le paysan n'aime pas l'étranger. Son titre d'enfant de la glèbe était comme un rayonnement qui attirait vers lui du fond des campagnes tous les cœurs hésitants, toutes les âmes craintives.

Au foyer, Madame Moreau occupait une place effacée. Comprenant l'inanité de ses protestations et l'insuffisance de son expérience, elle s'était insensiblement façonnée à cette existence d'isolement, à ce rôle amoindri que son mari lui imposait. Depuis la naissance de sa fille qu'elle avait allaitée pendant dix-huit mois, un peu par désœuvrement, elle se confinait avec la vivacité de son caractère dans ses multiples obligations de mère. C'était devenu pour elle le mobile de tous ses actes, la constante pensée de son esprit, le charmant labeur de ses jours et de ses nuits. Sans chercher à comparer ou à analyser, elle puisait en ces délicates fonctions une puissante diversion à ses déceptions d'autrefois et la douceur des caresses de son enfant étendait comme un voile d'oubli sur ses angoisses d'épouse humiliée. Par un caprice d'appréciation dont le sens lui échappait, sa maternité même lui avait donné aux yeux de son mari une autorité sur laquelle elle ne comptait guère et dont elle avait su profiter afin de prendre une certaine initiative, une certaine hardiesse d'allures. A l'instigation de son ancienne voisine qui exerçait sur ses décisions un véritable ascendant, elle commença par congédier la vieille Zoé qui, s'autori-

sant de la confiance du maître lui faisait sentir un joug pénible, plein de louches inquisitions. Ce modeste succès consacra son premier affranchissement ; elle eut dès lors le choix des ménagères que Jacques Moreau, moins soupçonneux, lui abandonna sans conteste, mais il resta quand même vis-à-vis d'elle un monarque, jaloux de toutes ses prérogatives, parfois d'un égoïsme féroce, d'une intransigeance absolue, tout en se donnant la fallacieuse apparence d'un époux conciliant et tendre, et cela sans utilité et sans raison. Le temps et les émotions chez lui n'avaient point assoupli l'âme, il gardait de ses aïeux la rudesse native, l'amour obstiné du moi et demeurait incapable de saisir l'extrême sensibilité de sa compagne. Les années qui se succédaient et qui marquaient si nettement entre eux la ligne de démarcation, lui rappelaient des écarts douloureux et son esprit étroit en prenait ombrage. Et puis, si sa fortune publique grandissait en prestige, sa décrépitude physique sonnait hélas le glas de ses cinquante ans révolus. Il vieillissait lamentablement. L'excès de bien-être, les approches d'une maladie qu'il devait en partie à de trop copieux repas, minaient à son insu sa robuste constitution, la vigueur de son

tempérament sanguin et il portait les stigmates d'une vieillesse hâtive. Maintenant la calvitie, comme une lèpre acharnée, étendait ses ravages et plaquait sur son crâne bossué une superbe calotte d'ivoire que les chapeaux les plus complaisants ne suffisaient pas à dissimuler. Son pas s'était alourdi sous la molle pesanteur des tissus, son dos s'arrondissait ainsi qu'un saule penché par la tempête ; ses yeux qui brillaient et son rire qui étincelait en ses dents nacrées redisaient seuls la vivacité de son esprit et sa gaieté sonore.

A côté de lui sa femme formait un contraste étrange. Dans tout l'éclat de sa jeunesse, elle venait d'atteindre ses vingt sept ans et la maternité avait donné à sa carnation superbe un reflet d'intense vie. Jacques Moreau le constatait avec douleur et sa jalousie s'en inquiétait, non qu'elle se manifestât en des scènes violentes, (il ne lui convenait pas de l'avouer ainsi), mais elle se concentrait au dedans de lui-même et les effets n'en restaient pas moins rigoureux pour la jeune mère. C'est alors que, dans le but de corriger la naturelle séduction de sa femme, il s'occupait minutieusement des plus menus détails de ses toilettes dont il réglait lui-même la coupe et la forme, lui imposant toujours le choix

d'étoffes sombres afin de la vieillir, ou de ternir l'éclat vif de son regard. Elle essaya bien au début de protester contre cet abus de pouvoir, voulant se réserver au moins le droit de se vêtir à sa guise, mais il fut intraitable et sous des phrases trompeuses où sa voix mentait habilement, il cherchait à atténuer, par des considérations de dignité personnelle, la dureté de ces procédés. Louise pleura, se soumit encore et obéit, terrifiée.

Jacques Moreau ne s'en tint pas là, il la poursuivit aussi jusque dans ses lectures et comme elle eut pu s'emparer de livres, capables de surexciter son imagination, il ferma sa bibliothèque et lui mit entre les mains de tristes et décevantes histoires qui laissaient sur son âme de douloureuses impressions.

Comme toutes les jeunes filles élevées au couvent, dans la claustration mystique et déprimante, elle avait des habitudes de piété, d'apparentes convictions qui ne pouvaient exister en dehors de certaines pratiques, car sa foi procédait surtout de son éducation. Le soir où pour la première fois elle fut à confesse, il y eut à la maison une scène violente, un indicible effarement. Jacques Moreau, après un court instant d'ahurissement, entra dans une colère, saintement laïque. Ce jour-là,

son calme habituel lui échappa et toute sa haine lui revint en de terrifiantes invectives, sa voix grondait comme le tonnerre : Sa femme à confesse ! Sa femme à confesse ! Cette idée fantastique le bouleversait, le déroutait. De son pied il frappait le sol avec rage et il eut certainement écharpé le curé s'il se fut trouvé à cet instant en sa présence.

Devant lui, la malheureuse, pleine de confusion, balbutiait des mots inintelligibles et tremblait d'émotion. Ignorante du crime qu'elle avait bien pu commettre, elle implorait son pardon ainsi qu'une enfant qu'on réprimande.

Calmé par cet acte de contrition parfaite, son mari daigna oublier cette injure à son nom, cette offense à ses convictions et avec un bel entrain, il se chargea dès lors de sa conversion. Sous une avalanche d'amères railleries et de continuels sarcasmes, devant ses amis, partout où sa fantaisie le poussait, il la déconcerta de telle façon qu'elle oublia bien vite et l'église et le confessionnal. Mais Jacques Moreau qui ne s'estimait pas assez vengé, une fois parvenu au pouvoir, s'était mis en mesure de faire payer à l'infortuné curé son prosélytisme maladroit. Sous les yeux d'une nombreuse galerie qui s'en réjouis-

sait fort, il lui déclara une guerre sans trêve et par mille et une misères lui rendit la vie intolérable. D'abord à son égard, il prit de fulminants arrêtés qui « interdisaient toute exhibition d'emblême religieux sur la voie publique comme portant atteinte aux libres opinions de ses concitoyens » ; il le harcela méchamment jusque dans sa bonne, qui, pour n'avoir pas l'âge canonique reçut son exeat par ordre épiscopal et d'après sa réclamation.

Le conseil de fabrique qui s'amusait énormément de ces escarmouches, s'engagea dans le débat à l'instigation du maire et le pauvre curé, de tous côtés malmené, se vit bientôt refuser les moindres dépenses, l'achat des élémentaires ornements et même les réparations les plus urgentes de son église dont les platras dégringolaient de la voûte, causant de saintes frayeurs aux rares dévotes qui se risquaient aux offices. Non content de le déclarer hors la loi, le maire installa près de lui un ministre protestant et le conseil municipal sans hésiter lui vota les fonds nécessaires afin de construire un temple. Ce fut alors, entre ces deux représentants d'un culte différent, une concurrence acharnée qu'inspirait le plus pur enthousiasme de la propagande. Et le dimanche, par les hameaux environnants,

on assistait à ce curieux spectacle d'un prêtre chantant les vêpres dans une grange dont on faisait à la hâte une chapelle rudimentaire, et d'un pasteur commentant gravement l'Evangile dans un hangar voisin.

Lorsque Monsieur Moreau vendit son étude, sa femme crut naïvement à la fin des réceptions. Elle s'imagina, en son âme simple, qu'elle allait jouir de cette douce quiétude qui devait être pour elle le prélude d'une vie nouvelle, d'un « home » intime et réparateur. Courte fut son illusion, car les réunions recommencèrent plus fréquentes encore, sans compter le lassant va-et-vient, les continuelles visites des quémandeurs et des solliciteurs, citadins et paysans que leurs intérêts amenaient à la maison. Un jour, énervée par ces envahissements, elle se permit, mais combien doucement, une légère observation et, s'enhardissant elle-même, elle reprocha à son mari d'avoir acheté la Donchère sans la prévenir. Jacques, qui ne s'attendait guère à ce blâme, la regarda d'un air surpris et plein de compassion :

— De quoi donc te mêles-tu, ma chère Louise, tu es encore trop jeune pour raisonner ces choses-là. En ce moment, vois-tu, ta fille doit te suffire. » La riposte était dure.

Profondément humiliée, l'âme meurtrie et

dans son affection d'épouse et dans son amour-propre de femme, Madame Moreau courut se réfugier en sa chambre et pleura longtemps sans que personne vint la consoler. Ce fut sa dernière tentative contre l'oppression, elle se résigna, accepta l'esclavage, ne cherchant plus l'oubli de sa détresse que dans les sourires de son enfant dont la vive intelligence, le curieux langage, les gracieuses manières charmaient ses heures de solitude et voilaient sa misère. Au sein de ce foyer étrange, bizarre association d'éléments hétérogènes, la petite Marion régnait dans l'égoïsme précoce de ses six printemps. Son père avait pour elle cette admiration particulière, cette tendresse passionnée que l'on rencontre toujours chez les hommes que la paternité vient surprendre sur les confins de la vieillesse. Avec une joyeuse obstination il la gâtait, la comblait de jouets, subissait ses nombreux caprices, ses turbulentes fantaisies dans une bonne grâce heureuse et réjouie. Parfois cet amour obsédant adoucissait l'âpreté de sa nature autoritaire et les gentillesses de l'enfant mettaient en son âme un plus juste sentiment des susceptibilités de la femme. Alors, il avait vers Louise des retours subits et d'un baiser sincère il atténuait en passant le rôle humiliant qu'elle occupait dans sa propre maison.

XIV

Ainsi vivait-il en bon bourgeois qui se repose, satisfait et plein d'orgueil, lorsqu'un terrible fléau l'arracha brutalement à sa douce quiétude et répandit l'effroi parmi ses administrés : le phylloxéra venait d'apparaître aux environs de Naurac, à deux kilomètres à l'ouest de la ville.

Depuis quelques années, il rôdait autour des Charentes, mais le cercle de son parcours s'étendait au loin et on avait fini par s'habituer à ce danger, sans y prendre garde.

Prévenu par un paysan un beau matin de juillet, le maire se rendit sur les lieux en toute hâte. Hélas, le doute n'était plus permis. C'était bien le fléau avec tous les signes apparents de sa dévastation et certes il avait su choisir son terrain d'essai : une vigne luxuriante dont les grappes déjà formées laissaient prévoir une abondante récolte. Sous le travail invisible des insectes, la feuille s'était flétrie et jaunie, puis contournée sur

les bords, elle se ridait ainsi qu'une peau sèche. Dans une large profondeur le phylloxéra avait attaqué les ceps vigoureux et l'invasion mystérieuse menaçait les côteaux. Monsieur Moreau questionnait le paysan :

— Et depuis quand votre vigne est-elle atteinte ?

— Ah, bonnes gens ! V'là censément huit jours que j'la vis dépéri.

— Pourquoi n'êtes-vous pas venu m'avertir?

— J'pouvais pas croire que c'était çà.

Le maire mécontent haussa les épaules, puis se pencha vers le sillon, saisit un cep au hasard et l'examina attentivement. Sur les racines, il aperçut, ò douleur, les sinistres renflements flasques et noirâtres, symptômes précurseurs d'une pourriture prochaine : « Nous sommes perdus, murmura-t-il avec colère. Et le regard assombri, il serra les mains du paysan dont l'hébètement et la désolation muette lui faisaient mal. Il cherchait à le réconforter :

— Ce soir, mon bon ami, je viendrai avec le Préfet, nous aviserons, nous allons vous secourir.

— Oh, Monsieur le Maire, s'écriait le malheureux les yeux pleins de larmes, sauvez-la ! C'est tout not' bien.

— Du courage. A bientôt.

Et Jacques Moreau s'éloigna. Comme un fou il revint à la ville. D'urgence à la mairie, il réunit le Conseil et sans plus tarder donna l'alarme.

Ainsi qu'à l'annonce d'un désastre, le tambour à chaque carrefour publia la lugubre nouvelle. Aux sourds roulements les habitants, curieux de savoir ce qu'on pouvait bien battre à cette heure inaccoutumée, ouvrirent portes et fenêtres, l'oreille impatiente et tendue :

« Monsieur le Maire, clamait une voix, prévient ses concitoyens que le phylloxéra est dans la vigne de Jean-Baptiste Clerget, au Boisauroux. Le conseil en délibère ». Ce fut tout. D'une maison à l'autre, on se regarda consterné ; il y eut un silence de stupeur bientôt suivi d'exclamations de détresse. Les plus nerveux abandonnèrent leur travail, envahirent la rue et se dirigèrent vers la mairie afin de savoir ce qui se passait et ce qu'on devait faire, mais des gendarmes occupaient les couloirs et défendaient l'accès de la salle des séances ; il fallut donc attendre. Au dehors, sur les trottoirs, la foule, d'abord hésitante, accourait en désordre tout apeurée et s'entassait pêle-mêle devant l'hôtel de ville

où les colloques s'entrecroisaient. On se questionnait à l'envi dans une mortelle angoisse. Enfin des conseillers sortirent, des feuilles de papier à la main. On les afficha dans les placards extérieurs. Avec des yeux avides, les hommes se précipitèrent et les lurent à haute voix.

« Le maire invite ses chers concitoyens au calme et à la patience, il leur déclare qu'on va prendre de suite les mesures que comporte la situation, que le Préfet, mandé par dépêche, arrivera d'un moment à l'autre ».

La foule, un peu rassurée, se dissipa lentement, les visages semblaient inquiets ; une douloureuse oppression se lisait dans tous les regards. Çà et là, des groupes se formèrent ; les femmes et les enfants suivirent et tout ce monde se porta en masse sur le Boisauroux, un des coteaux qui légèrement ondule à l'horizon, afin de juger de la marche du fléau et de l'étendue de ses ravages. De cette cohue flottante une violente rumeur s'élevait et remplissait la campagne d'ordinaire si paisible d'un menaçant tumulte qui sans cesse grandissait. Des hameaux voisins les paysans effrayés descendirent hâtivement, ignorant la cause de cette étrange sortie qui soulevait au loin des nuages de poussière. Ahuris de la

nouvelle ils se mêlèrent à la colonne, pleins d'inquiétude, aussi curieux que les autres. Dans ce choc ininterrompu de conversations et d'idées, les esprits, au lieu de se calmer se surexcitaient davantage et chacun à son tour, pour combattre l'ennemi, proposait les moyens les plus saugrenus, préconisait avec ardeur son système de défense, donnant la foi ou laissant les doutes cruels.

Pendant qu'ainsi la foule, entraînée par son impérieuse curiosité, courait à un lamentable spectacle, Jacques Moreau, accompagné du docteur Dumont, prenait la direction de la Donchère. Sur la route, à chaque pas on l'arrêtait, on le questionnait, car la sinistre découverte s'était répandue comme une traînée de poudre. A toutes les craintes qu'on lui exprimait, il ne savait que répondre, plus ému lui-même que ses administrés.

— Du courage, mes bons amis, rien n'est encore désespéré. nous allons aviser, le préfet va venir. » Et il parlait de cet homme ainsi que d'un messie libérateur, dont l'intervention devait tout sauver, puis des mots incohérents erraient sur ses lèvres en confuses syllabes. Son esprit, désorienté par l'émotion, l'emportait ailleurs vers cette vigne tant convoitée, possédée depuis deux mois à peine, et

qu'il fallait déjà songer à arracher au fléau, qu'un tourbillon de l'air pouvait jeter sur elle pour y semer la mort. Tout en s'appuyant sur le bras de son ami, il marchait obsédé ; des soupirs de douleur secouaient sa poitrine et ses yeux se remplissaient de larmes comme ceux du paysan devant sa ruine imminente. Le docteur qui mesurait sa peine à son adoration de la Donchère, lui prodiguait de trompeurs espoirs, mais il ne lui répondait qu'une même phrase déchirante : C'est horrible ! C'est horrible. » Et comme son compagnon insistait, il lui murmura en le regardant douloureusement :

— Des vignes si belles, si fécondes ! détruites, détruites !

Que faire ? Il n'est pas là peut-être, mais demain il y viendra. Le Midi, la Gironde, la Charente ! Tout y passera. C'est la misère pour tous. » Et son désespoir s'exhalait en plaintes amères.

Certes, à cette heure torturante, il ne songeait guère aux soixante mille francs sacrifiés, à son avoir en partie anéanti. Son amour ardent de la glèbe obscurcissait les sentiments d'intérêt personnel ; seul, dans sa noblesse primitive, il rayonnait en son âme affligée.

Quand il parvint à la Donchère, il s'arrêta et d'un lent coup d'œil il embrassa le moutonnement des vignes si touffues, qu'on eût dit un immense tapis de verdure se déroulant vers l'infini. Longtemps ses yeux humides se promenèrent sur les coteaux, drapés de tout l'éclat de leurs richesses. A ce tableau dont il aimait les ondoyantes perspectives, un regret profond l'envahit et très ému, redoutant l'invisible avenir, il s'avança à travers les sillons. D'une main tremblante, il saisit un cep qu'il n'osait regarder. Le docteur, près de lui, l'examina.

Intact, dit-il. Jacques Moreau respira. Il fit quelques pas en avant, en arracha un autre qui fut soumis au même examen : Encore intact, ajouta son ami. Le calme lui revenait. Il reprit :

— Si au moins, je pouvais atteindre l'époque des vendanges. Mais les avoir vues si pleines de sève et rester impuissant devant le désastre ! C'est vraiment trop dur.

Plusieurs fois, il poursuivit son investigation, fouilla des yeux chaque feuille et chaque grappe, déchaussant les ceps et s'agenouillant pour les mieux voir. D'un pas mélancolique il longeait les sillons, refaisant vingt fois de suite le même trajet, car il ne pouvait se dé-

tacher de ce sol qu'il foulait et qu'il aimait d'une passion farouche. Triste, anéanti, il revint à la ville et s'enferma dans son cabinet. Là, après avoir condamné sa porte aux indiscrets, il consulta avec rage toutes ses notices, les brochures qu'on lui avait adressées sur le phylloxéra et qui dormaient dans les cartons. Il collationna, compara, réfléchit et arrêta dès lors les moyens qu'il croyait les plus propres à éloigner de la Donchère l'invasion dévastatrice. Le Préfet vint le ravir à ses recherches savantes. A sa vue, Jacques Moreau d'un bond se leva. En un geste de brusquerie familière il lui prit les mains et lui criait ses désespoirs :

— Ah, Monsieur le Préfet ! Quel immense malheur, un si beau pays !

Celui-ci, solennellement le réconfortait de ses phrases officielles et, lui désignant les hommes graves, professeurs et ingénieurs qui l'accompagnaient :

— Ne vous désolez pas, Monsieur le Maire, nous vaincrons, la science est avec nous !

Et sur cette présomptueuse affirmation, on se rendit au champ Clerget où les habitants, par groupes isolés, renouvelaient constamment leurs pèlerinages désœuvrés. A la vue de tous ces personnages à l'allure compassée,

la foule ouvrit ses rangs et s'effaça discrètement. Anxieuse, elle regarda, bercée par de vagues espoirs, elle attendit. La commission d'étude examina, interrogea, discuta avec la gravité prétentieuse des gens en place. Le Préfet lui-même, debout sur un tertre éprouva le besoin de haranguer les paysans et les assura de « l'appui du gouvernement, de l'entière sollicitude des pouvoirs publics » puis, suivis à distance par la foule qui échangeait ses impressions, messieurs les fonctionnaires revinrent à la mairie où l'on délibéra pendant deux longues heures.

Le soir même, les habitants de Naurac, à chaque angle de rue, purent lire collée sur les murs la « circulaire préfectorale », qui leur prescrivait en ses menues applications les moyens propres à protéger leurs vignes contre les atteintes du phylloxéra, mesures obligatoires qui devaient être mises immédiatement en vigueur sous la surveillance des autorités.

Le lendemain, à l'aube, Jacques Moreau était à la Donchère. Le premier il donna l'exemple. Aidé de son domestique, le pinceau à la main, il enduisit chaque cep de pétrole et de savon mêlé de sulfate de cuivre. Ployé en deux, indifférent à la fatigue, ruisselant de sueur, il s'acharna en cette rude besogne.

prenant à peine à de rares intervalles un court instant de repos. On eût dit qu'il voulait gagner de vitesse l'invisible ennemi et le crépuscule le surprit encore penché vers le sol. Son labeur terminé, repris de confiance, il se sentit comme allégé d'une épuisante oppression. L'espoir lui revint avec un plus juste sentiment des choses et il entrevit l'avenir sous de moins sombres couleurs. Son âme, qui souffrait en ses attaches les plus intimes, eut des accès de royale générosité. Songeant à tous ceux que le fléau pouvait conduire à d'inéluctables misères, s'ils n'étaient intelligemment secourus, il sut leur procurer, au prix de réels sacrifices, les éléments de combat. La lutte, autour de lui devint opiniâtre, les paysans y déployèrent l'acharnement du désespoir. Mais en dépit de leur résistance et de leurs précautions, le phylloxéra continuait ses sinistres ravages en des sauts inégaux, avec des caprices déconcertants. De l'Ouest, chassé sans doute par la brise, il se jeta brutalement sur le Nord et son invasion s'étendit comme une tache d'huile. S'attachant furieusement à ses pas, toutes les forces de destruction se retournèrent contre lui, mais il se jouait des efforts obstinés, déroutait les plus perspicaces. On le

sapait d'un côté, il apparaissait de l'autre, suçant mystérieusement les séves qui fécondent, desséchant les feuilles et les grappes déjà mûres.

Le paysan, stimulé par les puissants intérêts de sa vie matérielle, ne se décourageait pas en cette guerre implacable contre l'invisible. Avec tout l'entêtement de sa nature il opposait une résistance opiniâtre, ne cessant de lutter que lorsque sa défaite était consommée.

Jacques Moreau, devant ces ruines accumulées, se rappelant ses origines anciennes, se multipliait au milieu d'eux, les surexcitait de sa parole émue dont les accents toujours écoutés ranimaient les cœurs affaiblis. Plus que tout autre il pressentait l'horrible détresse qui allait fondre sur ce pays où jusqu'alors le vin ruisselait à flots, amenant avec lui la richesse et le bien-être, et cette cruelle certitude d'une inévitable souffrance lui mettait à l'âme une pitié profonde pour tous ses frères menacés.

Quand il ne flânait pas à travers les vignes, il s'obstinait des heures entières dans la méditation des nombreuses études que chaque courrier lui apportait, autant de réclames scientifiques, vantant les panacées les plus diverses ; il les prenait toutes au sérieux et

les lisait gravement, car il s'en faisait un rigoureux cas de conscience. Avec un soin judicieux, il les classait, en raisonnait les effets probables, les inconvénients et se préparait à diriger de haute main, en vue d'un suprême effort, l'activité de ses concitoyens qui commençaient à fléchir, devant l'inutilité de leurs fatigues. C'est ainsi qu'il apprit que la chaleur intense favorisait la croissance et la propagation de l'insecte. Aussi s'empressa-t-il de répandre dans les hameaux consternés cette rassurante nouvelle qu'à l'automne le danger serait conjuré. Et ces affirmations qu'il apportait aux combattants leur laissaient entrevoir la fin de leur misère en cette saison prochaine qu'ils appelaient de toute la force de leurs membres épuisés.

Une lueur d'espoir le rendit lui-même à la vie. Sa vigne bien protégée atteignit la vendange en pleine vigueur. Ce fut pour lui l'heure bénie de la délivrance ; impatiemment il hâta la récolte, escomptant à l'aube chaque matin la maturité suffisante des grappes. Une fois les raisins pressurés et le vin dans son chaix, il eut un moment d'exaltation triomphante et sa nature, qui avait perdu par les soucis de la lutte et les torturantes appréhensions sa jovialité native, se retrempa en

des accès de folle gaieté. La douce contemplation de ses barriques alignées, la grisante odeur du vin répandu lui fouettaient le cerveau, le poussaient à de bruyantes expansions et, comme aux jours déjà lointains de ses gloires municipales, il embrassait son enfant et sa femme avec une joyeuse brusquerie, un renouveau de jeunesse.

Malgré cette victoire remportée à la Donchère, l'invasion montait toujours comme une marée lente et sournoise, nivelant en sa marche impitoyable les coteaux et la plaine, déroutant les courages les plus affermis, les yeux les mieux exercés. Jalousement attachée à ses pas, la misère gagnait de proche en proche, envahissait les maisons, mettant un indicible effroi sur les visages. Dans cette ruine imminente, qui faisait de la Charente une vaste steppe abandonnée, toute autre idée que la préoccupation présente s'effaçait des esprits. Jacques Moreau en avait oublié les réunions politiques, ses animosités personnelles, ses comités de propagande. A la mairie, on ne se voyait que pour échanger de lamentables confidences et atténuer la détresse matérielle des imprévoyants que le fléau surprenait sans ressources. Hélas, ils étaient nombreux et implorants. Pleins de foi dans l'inépuisable

fécondité de la vigne qui chaque année remplissait leurs cuves avec une excessive prodigalité, leur assurant par de rémunérateurs trafics une large aisance, en enfants gâtés de la nature, ils n'avaient guère songé aux terribles réveils d'un avenir, jaloux de leurs joies et de leurs prérogatives. Leur découragement était si absolu, leurs esprits si frappés de stupeur qu'ils demeuraient inertes, incapables de se résoudre à de viriles résolutions, de s'accommoder aux rigueurs des choses, d'utiliser le sol, étrangers qu'ils restaient à toute culture. Quelques-uns, les plus hardis lassés d'une lutte vaine, quittaient le pays, émigraient vers d'autres terres plus généreuses où ils croyaient trouver du moins, en échange de leurs efforts et de leur labeur, les éléments d'existence pour eux, leurs enfants et leurs femmes.

Une vague espérance vint cependant arrêter ces exodes désolés et relever les cœurs abâtardis. A la fin de l'automne, il y eut comme une suspension dans la marche du fléau. La prédiction du Maire se réalisait et les paysans, repris de confiance, voulurent y voir la fin de leurs souffrances. L'instinct de conservation, la pensée d'isoler les vignes saines leur donnèrent un renouveau d'ardeur;

ils s'excitaient les uns les autres au combat, saturant l'atmosphère de sulfure afin d'en chasser jusqu'aux plus infimes vibrions. Mais, hélas, ce fut une dernière et brève chimère. L'infiniment petit, sous les pas mêmes des lutteurs, comme le mineur dans la sape, se déplaçait en toute sûreté, voyageait à travers les ceps, d'une racine à l'autre, profitant des fissures du sol ou des interstices des pierres. Aux approches du printemps, en masses profondes, sur les ailes des vents, il envahit l'espace et s'abattit sur une vaste étendue, anéantissant dans son infernal travail les efforts accumulés. La Donchère, une des premières, fut marquée de son empreinte dévastatrice et Jacques Moreau eut la douleur de le constater brutalement, alors que son imagination rassérénée par l'espérance se berçait des plus douces certitudes et contemplait les bleus horizons revenus.

Selon son habitude, au lever du jour, il flânait au milieu des sillons, malgré la bise glaciale et ses morsures piquantes, lorsqu'il remarqua un cep malingre dont l'écorce se détachait toute rabrougrie. Haletant, la respiration suspendue, il l'examina et saisi par un horrible pressentiment, d'une main violente, car il était impatient de savoir, il

l'arracha. Alors, ô misère, il remarqua sur les radicelles des taches noirâtres. Lentement il les compta ; puis une, puis deux, puis trois, puis quatre ! ! Le sarment lui échappa des doigts. Epouvanté il poussa un cri d'alarme. Son domestique qui bêchait la vigne non loin accourut à son secours. Il s'arrêta à quelques pas, comme pétrifié. Il vit Monsieur Moreau immobile, debout, hébété, l'œil fixe et terrible. De grosses larmes perlées roulaient sur ses joues. Inquiet, il s'approcha et apercevant le cep à ses pieds, en fils de paysan qu'il était, il comprit la cruelle émotion qui torturait son maître et d'une voix compatissante il lui murmura :

— Allons, Monsieur, remettez-vous. Venez à la maison, il ne faut pas rester ici.

Ah, mon pauvre Alexis, mon pauvre Alexis !

Et chancelant, Jacques Moreau s'appuya sur le bras de son serviteur pour ne pas tomber, car ses jambes se dérobaient. Silencieux, l'âme envahie d'une immense tristesse, il revint à Naurac. A la vue de sa femme et de sa fille, son chagrin éclata, plus lugubre encore. Son espoir d'un bonheur caressé, à jamais évanoui, se mêlait à ses sentiments de paternité et ses regrets y puisaient une

acuité plus vive. Dans ses bras, il prit son enfant et la couvrit de baisers, cherchant une consolation en la douceur de ses tendresses :

— Ah, ma chère petite, ma chère petite, répétait-il, moi qui voulais te la donner si belle quand tu serais grande, plus rien, plus rien ». Et des sanglots hachaient ses phrases d'un douloureux hoquet.

La petite Marion, tout apeurée de l'éclat de cette souffrance si poignante, calmait sa peine. Elle embrassait ses yeux avec une foi naïve : Pleure pas, petit père. Je t'aime bien, je te consolerai ».

Près de lui, assise, la tête entre ses mains, le mouchoir appuyé sur le front, Madame Moreau cachait ses larmes et la désolation se faisait profonde autour d'eux.

XV

Les jours qui suivirent furent pour Jacques Moreau affreusement mornes et laissèrent sur son âme un mortel découragement. Chaque fois que sa pensée se tournait vers la Donchère dévastée, et sans cesse par la disposition même de son esprit elle y revenait, il pleurait comme un enfant qu'un gros chagrin suffoque, absolument incapable de réagir contre cet excès de faiblesse. La blessure qu'il avait au cœur était si sincère et le trouble qu'elle avait causée si grand que son organisme en subit une grave dépression. Il devint sujet à de fréquents malaises, à des afflux sanguins, à des pesanteurs de tête qui provoquèrent un état de prostration absolue et si inquiétante que son entourage, sa femme et ses amis s'en alarmèrent. Le docteur Dumont, qui chaque jour le visitait et qui connaissait l'origine de ces désordres physiques, lui versait le seul baume, capable de le soulager et de secouer sa torpeur maladive : l'espoir.

— Allons, Moreau, du courage, lui disait-il. Laissez passer le fléau. Nous sommes vaincus, c'est vrai, mais les beaux jours reviendront. Le soleil de la Charente ne saurait mentir. Nous replanterons et nous serons de nouveau les maîtres.

— Vous croyez vraiment ?

— Fermement même. Est-ce que je me désole, moi ?

— Vous avez raison, je suis lâche, mais ma peine m'écrase. »

Et le docteur, s'adressant à l'enfant qui écoutait silencieuse.

— Petite, embrasse ton père ; sois bien gentille, tu le guériras. »

A cette invitation, Marion venait se jeter au cou du malade et de sa main câline elle le flattait avec amour, caressant son front, tout creusé de rides. Il se laissait faire, attendri dans un ravissement de tout l'être.

Le calme du foyer, les bons soins dont il fut l'objet promptement le rétablirent, mais Jacques Moreau, trop ébranlé par cette brutale épreuve, n'osa pas affronter la vue de la Donchère. Une nouvelle émotion violente l'eût terrassé sans appel ; il se contenta de donner des ordres, fit arracher les ceps, bouleverser le sol qu'on empoisonna de vapeurs

de sulfure. Chaque matin cependant, avec une douloureuse curiosité, il s'informait des vignes, de l'état du pays, de la marche envahissante du phylloxéra, et quand il apprenait un désastre consommé, ses yeux flambaient de colère, de rage impuissante, et il proférait de sa bouche contractée, les plus terribles blasphèmes.

Inoccupé, se confinant dans sa maison, n'ayant plus l'activité corporelle nécessaire à à l'hygiène de sa constitution robuste, il devint rêveur, taciturne, indifférent aux questions qui le passionnaient, aux luttes qui se préparaient. La politique s'était ennuagée de brumes et se voilait de plus en plus ; le mot « République », qui jadis le faisait frémir d'un superbe enthousiasme, ne suffisait pas maintenant à réveiller son intelligence engourdie, dans les deuils de la terre ravagée. Son esprit affligé ne voyait rien au delà de la ligne d'horizon qui marquait le ciel au-dessus des coteaux voisins. A cette heure néfaste, si décevante pour lui, il ne songeait guère au pouvoir de Monsieur Thiers, aux sourdes menées de l'opposition ; les élections partielles ne le touchaient plus, ses haines avaient vieilli, suivant hélas le déclin des années. Sa nature assagie, grisée par les gloires d'antan, s'était

émoussée et semblait se désintéresser des événements, de l'évolution des idées, des crises gouvernementales. Sans s'émouvoir autrement, il reçut la nouvelle de l'élection de Mac-Mahon. Ses amis consternés, pressentant de profondes modifications dans l'orientation des partis, vinrent lui confier leurs craintes et leurs appréhensions. Il les accueillit avec une belle insouciance, le parfait scepticisme d'un blasé. Que pouvaient bien lui importer les décisions et les votes de l'Assemblée Nationale puisque les vignes étaient mortes ?

Quand le 27 mai 1873, il apprit sa révocation, dédaigneusement, il haussa les épaules et de ses lèvres méprisantes, aux cléricaux revenus, il jeta un « tas d'imbéciles » plein de défi, mais il pleura d'orgueil de voir tout le conseil municipal s'associer à sa retraite, et son prédécesseur lui-même, oublieux des injures, refuser les fonctions que le nouveau préfet voulait lui conférer.

Rentré dans la vie privée, entouré de l'estime générale, gardant quand même son autorité intacte, un instant il retrouva sa vigueur de jeunesse et toutes ses haines, à l'annonce des démarches faites près du comte de Chambord. Pendant plusieurs semaines, en des conciliabules menaçants, il réunit ses amis

restés fidèles et décréta, hors la loi, traîtres à la Patrie, tous ceux qui ne s'enrôlaient pas sous leur drapeau. A cette occasion, il adressa même aux journaux républicains d'Angoulême, d'énergiques protestations, que Paul-Louis Courier lui inspira. Puis tout se fondit dans sa tristesse amère, et son chagrin revint à la surface, plus âpre et plus obsédant encore. Rien ne put l'en distraire, et il répudia dès lors comme inutiles et frivoles, les idées étrangères à son unique pensée : la ruine du pays.

Au commencement de l'hiver des syndicats s'organisèrent pour replanter les vignes arrachées ou détruites. Il en prit la direction et sut communiquer aux délégués des communes voisines l'ardeur qui l'animait dans cette rénovation du sol. Des mois entiers il discuta avec eux sur l'opportunité des plants américains et des ceps français. A la consolante pensée de régénérer la vigne, l'espérance le ressaisit tout entier et pour éclairer sa foi, qui renaissait de ses cendres, il se replongea dans la lecture de ses notices scientifiques, il entama une incessante correspondance avec les viticulteurs du Midi dont les efforts de restauration avaient été couronnés de succès, après la dévastation totale. Préoccupé aussi de l'é-

norme préjudice que lui portait le désastre de la Donchère, il se résolut, afin de satisfaire aux exigences de sa vie et de son rang social, car il ne voulait pas déchoir, à vendre une partie des eaux-de-vie qu'il tenait de ses parents et d'un prix inestimable. Dans ce but, avec toute la bonhomie enveloppante de sa nature, il rédigea cette circulaire qu'il adressa d'abord à tous les notaires du pays, ensuite aux bourgeois les plus cossus de la contrée.

Monsieur,

« J'ai recueilli dans la succession de ma
« mère, décédée en 1852, et il m'a été donné
« par mon père, en 1850, cent vingt hecto-
« litres d'eau-de-vie, dont la plus jeune a
« actuellement 24 ans et la plus vieille 30 ans.
« Cette eau-de-vie, toujours restée chez mon
« père, a été transportée chez moi il y a quel-
« ques mois seulement et je me disposais à la
« vendre au commerce, lorsque, sur les obser-
« vations de quelques-uns de mes amis, je me
« suis décidé à la détailler. En prenant cette
« détermination, je crois être utile à mon pays
« dont je ferai ainsi connaître les produits
« naturels, si estimés et tant recherchés, et
« aussi être agréable aux amateurs de cognac

« qui, en s'adressant à moi, seront assurés
« d'avoir de bons produits, purs et réellement
« vieux.

« J'ai dû penser, naturellement, à faire
« profiter de cette eau-de-vie ceux dont j'ai
« été le confrère, et viens, Monsieur, vous
« annoncer que je la détaillerai par caisses de
« six et de douze bouteilles, et la livrerai natu-
« relle, sans aucune préparation, telle qu'elle
« a été faite par mon père et qu'elle a vieilli
« dans les futailles où elle a été mise en sor-
« tant de l'alambic, et où elle se trouve encore.
« N'étant point commerçant, je ne suis point
« outillé ; il me faudra, à chaque demande,
« faire tirer et mettre en bouteilles, faire
« faire les caisses que je n'ai point, toutes
« choses qui demanderont nécessairement
« quelques jours ; aussi, Monsieur, dans le
« cas où vous désireriez avoir de cette eau-
« de-vie, viens-je vous prier de me trans-
« mettre votre demande quelques jours d'a-
« vance, afin qu'il y ait le moins de retard
« possible dans l'envoi.

« Sachant, Monsieur, le peu de foi que
« d'ordinaire l'on ajoute aux circulaires, je
« serai enchanté, mon eau-de-vie étant bien
« connue à Naurac, qu'avant de me faire
« votre commande, vous vous renseigniez sur

« tout ce que j'avance, si vous le jugez conve-
« nable, auprès des personnes notables de la
« localité, le notaire, le receveur d'enregis-
« trement, le percepteur, le médecin, les
« employés des contributions indirectes, etc.
« etc.

« Si, parmi vos amis et clients, vous con-
« naissez des amateurs de cognac naturel et
« vieux, vous voudrez bien, Monsieur, avoir
« l'oligeance de leur communiquer cette cir-
» culaire.

« Vous reconnaîtrez la valeur de mon eau-
« de-vie à ce signe qui ne trompe pas. Après
« avoir bu tout ce qui est dans votre verre,
« vous le réchaufferez, si c'est l'hiver, en le
« roulant vivement entre les deux mains.
« Quelques minutes après, vous le sentirez.
« Il se dégage un parfum qui est celui de la
« fleur de vigne et que le verre conserve
« jusqu'au lendemain.

« Désireux, de vous satisfaire, j'ai abaissé
« autant que j'ai pu le prix de mon cognac,
« fixé à huit francs pour l'eau-de-vie de trente
« ans, à six francs pour celle de vingt-quatre
« par bouteille de soixante-quinze centilitres
« bien entendu.

« La livraison devant être chaque fois peu
« importante, j'expédierai, contre rembour-

« sement, soit à domicile, soit à la gare ou sta-
« tion de chemin de fer qui me sera indiquée.

« Veuillez agréer, Monsieur, je vous prie, « l'assurance de mon bien sincère dévoue- « ment.

« Jacques Moreau,

« *Ancien notaire, ancien 1er conseiller*
« *municipal, ancien maire.* »

XVI

La petite Marion grandissait. Sa naissante invidualité se révélait chaque jour dans les manifestations diverses de sa vie physique et morale. De ses parents, profondément, elle gardait l'empreinte. Elle avait en effet et leurs qualités et leurs défauts. Elle était spontanée, volontaire, d'une vivacité déconcertante, d'une intelligence imaginative très précoce. Son caractère, très résolu, avait une certaine tendance originale vers l'affranchissement de toute autorité. Ce qu'elle voulait, elle le voulait opiniâtrément et rien ne pouvait l'en distraire, ni les refus réitérés, ni la menace d'une punition. Souvent afin d'atteindre plus sûrement son but ou l'objet de sa convoitise, elle inventait des ruses subtiles, d'adroites machinations qui déroutaient les mieux instruits de ses caprices. Si sa tentative échouait, soit que sa pensée eut été devinée ou pour tout autre motif, elle se renfermait en un mutisme hautain comme une petite femme offensée et

frappait le sol de son pied mignon en jeune autocrate qui veut être obéie. Mais, si par hasard elle apercevait une larme dans les yeux de sa mère, tous ses méchants désirs se fondaient en un sentiment d'éclatante tendresse et elle mettait à réparer sa faute une égale obstination, implorant son pardon, subitement devenue très prodigue de promesses. Ainsi son cœur était d'or. La pensée qu'elle avait provoqué un chagrin la rendait soumise et tremblante, elle s'en affligeait, l'âme émue de repentir. Ardemment, il fallait qu'elle aimât, non pas d'une affection banale et oisive qui sait se contenter d'un baiser passager ou d'un serrement de main, mais dans une préoccupation de tout l'être, avec une constance, une fébrile activité qui allait jusqu'à l'oubli d'elle-même et où parfois se laissait voir une certaine nuance de jalousie. D'une gaieté bruyante, d'une sociabilité native très exubérante, chaque jour elle rassemblait autour d'elle ses nombreuses petites compagnes, leur prêtant ses jouets ou ses poupées et leur distribuant sans compter une bonne part des friandises dont ses parents lui bourraient les poches par une inconcevable gâterie. Tout à fait étrangère aux différences sociales et d'une nature très familière, Marion

prodiguait aussi bien ses confidences et ses baisers à la fille de l'ouvrier, modestement vêtue, qu'à celle du bougeois que l'on faisait belle pour venir s'amuser avec elle et qui lui semblait trop sérieuse dans ses habits soignés. Sa mère, sans défense contre ses fantaisies, la laissait libre de ses liaisons avec les enfants du voisinage qui accouraient au moindre signe qu'elles épiaient, les yeux pleins de convoitises et la lèvre gourmande. Parfois même, quand son mari s'absentait, elle lui livrait la maison et c'était alors des cris de joie perçants, des gambades échevelées parmi ce petit monde tapageur qui prenait d'assaut la grande salle lambrissée et s'installait autour des tables où l'on mangeait force confitures et où l'on finissait toujours par danser des rondes telles qu'elles ébranlaient le plancher. Et la jeune maîtresse du logis, heureuse et ravie, donnait l'exemple en conduisant le bal.

Cette étrange éducation, où son caprice faisait loi, avait une excuse dans l'adoration de sa mère qui n'avait d'autres désirs que les siens et dont la personnalité s'effaçait à son profit. Sa vie tout entière se résumait en son enfant. Sa fille était l'objet et la raison de sa pensée, l'incessante occupation des heures qui passent et de celles qui s'avancent. A

tous les instants du jour elle la veillait, s'inquiétant de ses moindres malaises, le cœur battant d'émotion, Et chaque soir, c'était pour elle une caressante volupté de l'endormir, de bercer son sommeil par quelque langoureuse ballade, quelque cantique attardé, mélancolique réminiscence du couvent où sa jeunesse s'était étiolée. Souvent, les yeux brillants d'inassouvies tendresses, elle s'oubliait à la contempler dans le gracieux décor de ses beaux cheveux noirs d'une rare finesse qui se déroulaient sur la blancheur des oreillers. Que de choses intimes ne lui disait-elle pas alors du fond de l'âme ? Que de confidences ne lui chuchotait-elle pas du bout des lèvres ? Que de secrets ne lui murmurait-elle pas dans le silence de la chambre, noyée d'ombres. En la voyant ainsi grandie et robuste, elle pensait aux heures déjà lointaines des premières déceptions, elle songeait aux délicieuses caresses que ses petites mains si douces lui avaient inconsciemment prodiguées et qui avaient ranimé son courage défaillant, séché ses larmes brûlantes. Dans le rayonnement de ce tableau, son imagination la transportait alors vers le mystérieux avenir dont elle s'efforçait de soulever un coin du voile et d'en pénétrer, afin d'en pré-

server son enfant, les surprises douloureuses peut-être. Et dans son amour orgueilleux, elle ne voulait y voir que les plus riantes destinées, les plus nobles ambitions, à travers une route facile, baignée de soleil et parfumée de roses.

Depuis la mort des vignes, Jacques Moreau consacrait une partie de son temps, à l'instruction de sa fille et il témoignait en ces délicates fonctions d'une patience inlassable. Sans jamais s'irriter, d'une constante mansuétude, il lui apprenait à lire, à former ses lettres et cet enseignement n'allait point sans de terribles difficultés, car l'enfant était inattentive et tracassière. Quelquefois la main dans la main, tout en lui racontant des histoires merveilleuses, il la promenait à travers la campagne mais la vue des champs dévastés le replongeait dans sa tristesse, évoquait tant de sombres images qu'il rentrait à la maison avec une hâte apeurée ainsi qu'un homme poursuivi. Cependant près de la petite Marion dont la jeune nature curieuse l'intéressait, son caractère s'assouplit, ses obsessions s'ennuagèrent, son égoïsme même devint moins absolu ; il cessa d'être vis-à-vis de Louise l'autocrate grincheux et jaloux du passé, il condescendit jusqu'à lui abandonner au foyer

une plus grande initiative qui ne dépassait pas cependant la surveillance de la table, toujours bien fournie, et du confort intérieur.

Voulant donner à son enfant une éducation soignée et malgré les supplications de sa femme qui ne pouvait se résoudre à une séparation si prompte, au commencement du printemps, Jacques la conduisit à Angoulême dans un pensionnat en renom et que dirigeait maternellement une amie de la famille, Mademoiselle Dimelli. C'était une personne d'environ cinquante ans. Tout en elle respirait la distinction, excitait une aimable attirance. Sa belle figure pâle, aux traits fins et ciselés, son large front que d'épais cheveux blancs ornaient d'un double bandeau soyeux, inspiraient le respect, réflétaient une exquise bonté. De ses yeux noirs et voilés où se mirait la flamme d'une grande intelligence, rayonnaient comme de généreuses pensées, l'absolu besoin du dévouement. Pieuse sans mesquinerie, d'une religion saine et pure de toute ostentation, elle avait su acquérir l'unanime sympathie de tous ceux qui l'approchaient, à quelque parti qu'ils appartinssent et l'estime générale qui l'entourait s'adressait autant à son érudition profonde et modeste qu'à sa science des âmes. Depuis fort long-

temps, à l'ombre séculaire de la cathédrale, sur le bord même des remparts,elle dirigeait, avec une rare autorité, un pensionnat en vogue, de réputation méritée par la valeur indiscutée de son éducation et la sûreté de son enseignement.

Avant de quitter son enfant, Jacques Moreau, fidèle à ce qu'il croyait être ses convictions et sans rien préjuger de son aphorisme outrancier, réclama pour sa fille une instruction purement laïque qu'il formula dans ce principe de haine : « Pas de catéchisme, pas de prêtre. »

Les adieux furent cruels. Madame Moreau sanglotait et tenait la petite Marion étroitement enlacée. Son mari lui-même profondément ému, restait debout, inerte, très ébranlé. La scène devenait atroce. D'un énergique effort, en d'infinies précautions et la phrase compatissante, Monsieur Moreau entraîna sa femme au dehors, non sans avoir jeté un douloureux regard sur l'enfant qu'ils quittaient et qui obstinément les appelait de ses cris déchirants. Mais autour de celle-ci, le silence se fit, personne ne lui répondit. Alors, brusquement, affolée de détresse, Marion se retourna vers Mademoiselle Dimelli et se jeta dans ses bras sous le coup d'une indicible

frayeur. Avec de tendres paroles, sa maîtresse engourdit sa misère et l'asseyant sur ses genoux, elle essuya ses larmes en la berçant comme une fillette que le sommeil accable. Rassurée par la tiède caresse de cette femme, la petite fille reprit insensiblement confiance, ses craintes disparurent, son chagrin se voila et elle la suivit à travers les couloirs, docile, muette, mais consolée. Son désespoir tomba, momentanément du moins, et ce fut une série de questions dont elle assaillit sa nouvelle amie sur tous les objets qui arrêtaient ses yeux. Parfois, un sanglot à demi étouffé soulevait sa poitrine oppressée, une perle brillante apparaissait au bord de sa paupière. Alors Mademoiselle Dimelli, par d'affectueuses attentions, calmait son angoisse et savait atténuer le pénible saisissement de l'heure présente en lui vantant et d'une voix convaincue les charmes exquis de la pension, au milieu de ses compagnes qui l'attendaient. Elle passa ainsi sa première soirée, blottie contre sa maîtresse et la main dans sa main, sans défense, elle se laissa conduire par elle au dortoir dont les fenêtres dominaient du haut du rempart l'immensité de la plaine qui fuyait vers l'horizon. Seule, comme une grande personne, elle se coucha en attendant les

autres. Mais quand la nuit s'avança, mettant l'effroi de ses ombres sur les murs, les larmes lui revinrent en pensant à son petit lit blanc déserté et aux baisers de sa mère, dont elle ne sentait plus près d'elle la chaude et bienfaisante haleine. Cependant l'énervement de la fatigue, la brisure de l'émotion l'assoupirent et d'un sommeil paisible elle s'endormit sous l'œil attentif de Mademoiselle Dimelli qui la regardait attendrie, dans le joli cadre de ses traits reposés et de ses paupières closes.

Le lendemain, toute la journée, elle parla peu, demeura ombrageuse, gardant son air attristé. Sur sa physionomie errait encore un vague ennui qui obscurcissait l'éclat de ses yeux, mais les douces exhortations des sous-maîtresses la ranimèrent, elle reprit sa gaieté et ses allures familières. Ses regrets s'évanouirent, de plus en plus fugaces, puis la discipline la saisit avec ses nouvelles habitudes et les surprises de l'imprévu firent le reste. Rapidement, dans le choc de sensations inconnues, elle se façonna à toutes les modifications de son existence, à la sévère claustration de l'internat. Les murs élevés, qui dans la cour lui masquaient la campagne et limitaient son indépendance, lui devenaient indifférents au milieu du joyeux tumulte qui l'en-

tourait aux heures de récréation et dont elle prenait sa large part. Rien ne l'étonnait, rien ne la déconcertait, pas même la rigoureuse monotonie des occupations quotidiennes et les multiples exigences du règlement qui brisaient un peu violemment avec ses capricieuses fantaisies. L'activité méthodique de cette vie convenait à sa nature ardente et dans les petits travaux qu'on lui imposait et qui l'amusaient par leur variété, elle apportait un soin jaloux, un beau zèle de débutante. Comme elle était arrivée à une époque avancée de l'année scolaire, Mademoiselle Dimelli, afin de réparer le préjudice que ce retard eût pu lui causer, s'occupait,elle seule de son instruction et en la faisant vivre dans le calme de son intimité, elle cherchait à mieux comprendre cette âme d'enfant qu'elle affectionnait particulièrement et qui lui rappelait d'anciennes amitiés de famille. Chaque jour apportait son occupation différente de celle de la veille. Le matin, c'était la lecture ou la récitation, l'écriture ou la grammaire ; le soir l'histoire, la géographie ou le calcul. Dans les intervalles des leçons et pour ne pas surcharger la mémoire de son élève ou fatiguer sa vive intelligence, elle la conduisait au cours de dessin où elle se mêlait aux

autres fillettes de son âge, ce qui stimulait son amour-propre et adoucissait par le contact la rudesse un peu violente, l'égoïsme inconscient de son caractère. Chaque semaine aussi elle prenait des répétitions de piano et l'heure qu'elles duraient lui semblait bien courte. D'instinct, sans qu'elle l'eût raisonné d'aucune façon, la petite Marion trouva dans cette étude sa vraie préférence, un véritable attrait. Subitement la musique l'empoigna en la surprenant par le trouble de ses changeantes sonorités, par l'ébranlement nerveux et doux qu'elle lui procurait. Ce fut pour elle un charme si puissant que l'émotion subsistait longtemps après la cause qui l'avait fait naître.

Un jour, inopinément, on la fit chanter et sa voix fraîche, d'une pureté de cristal, évolua en des registres élevés avec un naturel si absolu que la sous-maîtresse qui l'écoutait en fut toute saisie ; elle ne pouvait y croire. L'enfant joyeuse, dans la griserie de sa surprise, continuait ses roulades fantaisistes et les sons modulés qui s'exhalaient de sa bouche la ravissaient en même temps qu'ils la surexcitaient. Ce fut pour elle et son entourage admiratif une curieuse révélation et ses préférences musicales prirent alors une large

place dans l'échelle de ses plaisirs. Toute son activité sensible se porta vers cet idéal nouveau qui surgissait et qu'elle ignorait la veille. Et certes elle eût volontiers abandonné la science compliquée de l'orthographe pour l'art tentant des vocalises ou la blancheur du clavier. Mais Mademoiselle Dimelli vint heureusement réduire cet élan irréfléchi d'autant plus obsédant que la petite fille y apportait la ténacité orgueilleuse de son caractère. Malgré les ressources de sa tendresse, elle eut beaucoup de peine à la raisonner et à la calmer. Afin de la ramener à ses travaux quotidiens, elle dut lui promettre une récompense exceptionnelle. Chaque fois que l'enfant remettrait un devoir irréprochable, une sous-maîtresse devait lui jouer une valse dont l'harmonieux rhythme la charmait. Marion, stimulée par le désir, se laissa convaincre ; elle fit même des prodiges de patience afin de pouvoir goûter ce plaisir qui primait à ses yeux tous les autres amusements de son âge.

Quant à l'enseignement religieux, Mademoiselle Dimelli suivit les ordres donnés par Jacques Moreau, non sans en ressentir une vive contrariété, car elle comprenait la nécessité d'un contrepoids dans l'éducation de cette petite fille dont la nature primesautière

l'inquiétait parfois en ses accès d'outrance. Pendant les leçons de catéchisme, elle la laissait libre de son temps ou lui traçait une occupation. Mais l'enfant, livrée à elle-même, allait d'instinct à ses préférences qui la tenaillaient, s'enfermait au salon, se mettait au piano et là, avec une attention de grande personne, elle ne perdait certes pas une minute, étudiant les exercices les plus arides, les gammes les plus compliquées, heureuse aux larmes et trépignant d'enthousiasme quand elle atteignait l'accord final sans trop d'accrocs dans le jeu nerveux de ses doigts.

Le jeudi de chaque quinzaine, Marion recevait la visite de sa mère que son père n'accompagnait qu'à de rares intervalles. Une semaine à l'avance elle y songeait et l'attendait avec une impatience fébrile qui ne faisait que grandir en proportion des jours écoulés. La veille, comme le matin de son arrivée, elle vivait dans un état de fièvre émue et frissonnante. Au réveil, par la fenêtre du dortoir, pleine d'inquiétude, elle regardait le temps, et la vue du soleil qui resplendissait la comblait de joie de même qu'une grise atmosphère l'eût profondément désolée. A chaque coup de sonnette elle tressaillait et,quand la porte de la cour s'ouvrait pour livrer passage à

Madame Moreau, avec une folle impétuosité elle courait se jeter à son cou, le cœur rempli de débordantes tendresses.

Dans ces généreux transports d'amour filial la pauvre femme oubliait les amertumes de la séparation et ces entrevues, dont elle escomptait dans son isolement l'infinie douceur, devenaient des jours de félicité. C'était un charme exquis dont elle goûtait dévotement les heures rapides ; son âme meurtrie y puisait une force salutaire et bienfaisante qui peuplait sa pensée de choses caressantes, de souvenirs attendris. Fière de son enfant dont la superbe carnation éclatait de vie, elle ne voyait rien au delà, s'absorbait en elle et marchait au gré de sa fantaisie. La petite Marion alors prenait son bras et l'entraînait à travers les rues, l'accablant de questions sur le pays, sur ses compagnes de jeu, sur ce qu'elles faisaient. Sa mère, docile, ravie de lui entendre remuer ce passé qu'elle aimait, attentive à toutes les exigences de sa pensée, lui racontait les moindres incidents de sa vie solitaire, les commérages des voisines, les persistants chagrins de son père et tout en échangeant leurs confidences ou leurs impressions, elles couraient les magasins comme deux écolières lâchées. Dans le bonheur

qu'elle ressentait de posséder sa fille, Madame Moreau ne savait rien lui refuser, elle quittait une boutique pour entrer dans une autre, obéissant à ses caprices et dépensant joyeusement ce que son mari lui avait parcimonieusement mesuré. Et le soir la petite, grisée par cette journée d'intimité douce, les poches remplies, sa case au réfectoire bourrée de friandises, rentrait à la pension et se précipitait dans la chambre de Mademoiselle Dimelli pour lui dire toute sa joie. Sa mère, la suivait machinalement, frissonnant au contact de ces murs qui lui rappelaient l'heure des adieux. Et c'était à chaque visite un profond déchirement que les ardents baisers de son enfant et les encourageantes paroles de sa maîtresse ne suffisaient point à calmer. Longtemps après avoir franchi le seuil de la maison, elle sanglotait encore dans la désolation de son cœur.

La nature espiègle de Marion, son caractère expansif, la familiarité de ses embrassades lui avaient conquis l'amitié réjouie de ses compagnes qui l'avaient accueillie avec un bruyant étonnement. Indistinctement, sans jalousie pour les préférences que la maîtresse lui témoignait, elles l'avaient acceptée dans tous les jeux et les plus bavardes s'étaient

empressées de lui dévoiler les mystères de la pension et les ruses ingénieuses de leurs inoffensives méchancetés. Au milieu de cette gaieté qui l'entourait et où elle retrouvait comme un reflet des tapageuses farandoles de Naurac, elle avait vite repris sa hardiesse et son enjouement. En de généreuses ardeurs et une bonne grâce charmante, à la réception des bourriches que sa mère lui adressait, elle faisait de larges distributions de gâteaux qui émerveillaient toute la cour et lui créaient dans les classes de multiples amitiés, très intéressées du reste. Dans ce petit monde gourmand et plein de bruit, l'enfant cependant avait une préférée, à laquelle elle réservait les meilleures parts et toutes ses tendresses. Un jour, à la suite d'une promenade, dans le mystérieux charme d'une causerie, avec une spontanéité, un instinct familiers, elle en avait fait son amie, sa confidente intime et l'autre avait subi comme elle cette secrète attirance : On eût dit deux enfants d'une même famille qui se retrouvaient après une séparation. Cette compagne, remarquée entre toutes les autres, s'appelait Odylle Angeduc. C'était une petite fille délicate et frêle, aux gestes gracieux, aux grands yeux de pervenche, dont le sourire mélancolique éclairait la physionomie

d'une expression de craintive tristesse. Des cheveux châtains, frisés sur les tempes, descendaient en longues nattes sur ses chétives épaules. Elle semblait d'une extrême sensibilité, son lent regard révélait la tranquille passivité d'une sentimentale. Depuis plusieurs années déjà elle était pensionnaire, loin de ses parents qui habitaient l'Italie, et cet éloignement, cette solitude morale, dans laquelle elle avait vécu jusqu'alors, la rendait un peu sauvage. Sa nature laborieuse et soumise s'était façonnée sans révolte à l'isolement dans le va-et-vient journalier des occupations et des classes, son cœur s'était replié sur lui-même, contraint et défiant. Insensiblement, elle avait refoulé, dans la peur de l'inconnu, les élans de sa maladive tendresse que sa compagne venait de réveiller soudain par le simple contact de sa présence. Alors toute sa réserve, toutes ses frayeurs s'étaient fondues dans un baiser irréfléchi qui les poussait dans les bras l'une de l'autre comme deux sœurs qui s'ignoraient et qu'une brusque révélation venait de saisir en ses mystérieuses affinités. Ce fut dès lors pour elles, dans l'ivresse du moment, un délicieux besoin de se voir, de s'entendre, de s'embrasser et chaque jour, aux heures de récréation, elles s'attendaient

à la sortie des classes. Marion, afin de se donner le plaisir de la surprendre, souvent la devançait au coup de cloche et se précipitait à sa rencontre, bousculant tout sur son passage. Plus grande qu'Odylle, dans la familiarité de la causerie, elle passait alors affectueusement son bras autour de sa taille et penchait la tète vers elle comme pour lui murmurer quelque confidence. Blotties l'une contre l'autre, elles se promenaient sous les grands marronniers dont les branches étendues, au moindre bruissement des feuilles, laissaient filtrer sur le sable de la cour les filets d'or du soleil qui ruisselait dans l'espace. Et là, à travers le va-et-vient continu des flâneries, avec une impatiente volubilité de paroles, un charmant enjouement, elles se contaient toutes leurs idées, leurs moindres impressions, leurs rèves et leurs cauchemars de la nuit. Souvent, la petite Marion lisait à son amie les lettres débordantes de tendresse que sa mère lui écrivait. Odylle les écoutait attentivement, enviant son bonheur, elle qui ne recevait que rarement des nouvelles de ses parents. Suivant les inspirations de son tempérament, Marion déployait, en cette amitié naissante, l'impétuosité un peu violente de sa nature. Sa sensibilité la rendait très curieuse

de tout ce qui se passait autour d'elle et qui intéressait son amie. A son égard elle se montrait d'une exigeante affection et prenait vite ombrage de la moindre inattention de sa part, de l'apparence même d'une négligence. Elle l'aimait et elle en était jalouse. Dans le rayon de son activité quotidienne, elle exerçait une espèce de surveillance inquiète chaque fois qu'elle la voyait s'entretenir avec une petite compagne ou se mêler à un jeu où elle ne figurait pas. Souvent, sous le coup d'une sourde colère qui l'animait elle allait la reprendre et la ramenait près d'elle, triomphante et offensée. A chaque reproche, Odylle n'avait même pas une défense timide, elle se soumettait aux exigences de cette affection tyrannique, tout en cherchant à s'excuser, à expliquer les raisons qui l'avaient fait agir. Elle parlait, les yeux suppliants, avec une grande douceur dans la voix et une condescendance pleine d'aveux. Marion l'écoutait, la réprimandait d'un ton volontairement dur, puis finissait par l'embrasser et quelquefois même pleurait avec elle.

Beaucoup plus laborieuse que son amie, aimant le travail par habitude, par raison de tempérament, Odylle mettait un soin égal dans toutes ses occupations et cherchait à

faire partager à Marion ses sentiments. Son affection, toujours en éveil et où se glissait une très naturelle vanité, la rendait sensible aux plus petites humiliations que pouvait subir sa compagne, ainsi qu'aux réprimandes des sous-maîtresses à son égard. Par tous les moyens que lui suggérait le dévouement de sa tendresse, elle s'ingéniait à les lui éviter. Aussi s'irritait-elle parfois de voir que Marion restait frondeuse en dépit des reproches qu'on lui adressait ; son irritation allait jusqu'à la tristesse quand son amie haussait les épaules ou semblait tourner en dérision les timides observations qu'elle lui chuchotait d'une voix caressante. Souvent aussi, obéissant à certaines exigences d'amour-propre, et afin de ménager à son amie un succès dont elle était heureuse comme si elle l'eût elle-même remporté, elle lui faisait ses devoirs en cachette avec une complaisance pleine d'abnégation. Marion, très charmée de cette peine qu'on lui épargnait, recopiait d'audace le travail achevé et se réjouissait d'avance des compliments ou des récompenses qu'elle allait si facilement recueillir. Cependant, vaincue par toutes ces prévenances, par cet empressement obstiné qui la guettait, toujours prêt à se dévouer, elle cessa d'être aussi insouciante et fit de

violents efforts sur elle-même pour se corriger de sa mollesse au travail, afin de répondre aux supplications émues de son amie qui la sermonnait comme une petite femme sérieuse. Un jour, prise d'une noble ardeur, elle montra en toutes choses un zèle excessif, elle devint grave, attentive aux multiples prescriptions du règlement. Ses devoirs furent excellents, ses leçons couramment sues; en dehors des récréations, elle se fit une obligation de son silence et de sa bonne tenue. Ravie de cette transformation soudaine, et sans bien se rendre compte de la salutaire influence qu'elle exerçait sur sa compagne, Odylle, dans la douce surprise de cette conversion inespérée et qu'elle croyait définitive, l'exhorta de son mieux, lui prodigua les plus délicieuses flatteries et toutes les tendresses de son âme joyeuse. Avec une touchante sincérité, Marion lui promit tout ce qu'elle désira, et, son imagination aidant, elle forma, sans qu'elle l'en priàt, les plus beaux projets de travail fécond et réparateur. La semaine s'écoula ainsi, puis tout se fondit comme par enchantement. Son ardeur impétueuse tomba avec la généreuse fantaisie de son esprit. Odylle, déconcertée, s'en affligea comme d'un grand chagrin et la bouda plusieurs

jours durant, puis, trop malheureuse loin d'elle, elle revint la première, implorante et pleine d'humilité. De ses grands yeux limpides et noyés de larmes, elle regardait son amie, tremblant à la seule pensée d'un mauvais accueil. Marion sembla ne pas se souvenir et, dans une folle effusion, se jeta à son cou. Tout fut oublié, et les sermons à jamais proscrits. « Tu me pardonnes, disait Odylle. — Oui, ma chérie, mais, tu sais, laisse-moi tranquille. » Et cette injonction un peu brusque était bien l'expression fidèle de sa fatigue et de son agacement. Sa lassitude, si prompte à venir, n'avait d'autre cause que son besoin de changement, son amour de la variété. Sa patience s'épuisait vite malgré ses bonnes intentions lorsqu'elle s'exerçait sur des objets qui ne convenaient pas à son tempérament. Il y avait dans son application au travail d'étranges soubresauts, comme les impulsions instinctives de son caractère, parfois très mobile en ses appréciations, en ses désirs même. Les livres l'ennuyaient, elle n'éprouvait aucun charme à feuilleter ces pages imprimées, d'apparence si monotones et qu'il fallait apprendre, ce qui lui paraissait horriblement fastidieux. L'effort lui devenait insurmontable et elle s'agaçait facilement. Toute son imagi-

nation, son vague amour de tout ce qui flatte les sens, la poussait invinciblement vers le dessin dont elle s'assimilait les plus difficiles éléments avec une facilité déconcertante pour ceux qui l'enseignaient ; mais surtout la musique l'attirait vers elle, l'enveloppant dans les charmes, dans le bruit de ses ondes qui la portaient comme dans un rêve. Elle y revenait sans cesse. Là se concentrait tout son zèle et son activité devenait en cela une obstination acharnée.

Dans le contact de ses petites compagnes, sa personnalité devint moins absolue, ses exigences s'atténuèrent, son caractère s'assouplit dans la tiède affection d'Odylle, et dans la diversité des occupations quotidiennes. Chaque jour apportait aussi à l'amitié des deux enfants un lien nouveau, leur intimité devenait plus raisonnable, moins frivole à mesure que se développait dans cette vie régulière et calme leur intelligence ; les habitudes contractées ensemble avaient un charme particulier, leurs fournissaient une raison de s'aimer davantage, et les promenades faites en commun sur les routes ensoleillées laissaient toujours après elles une mélancolie douce, car leurs jeunes âmes éprises l'une de l'autre vivaient sans cesse dans la chaste ivresse des confidences.

Aux vacances quand il fallut se séparer, ce fut un vrai déluge de larmes. Elles s'embrassaient, se quittaient et revenaient en courant l'une vers l'autre pour s'embrasser encore. Odylle partit en Italie, Marion revint à Naurac, où ses anciennes compagnes l'accueillirent avec des cris de joie, mais elle ne sut pas leur rendre les mêmes élans d'enthousiasme, sa pensée était ailleurs et suivait obstinément la jeune voyageuse dont elle était séparée. Plusieurs jours elle vécut sous le coup de son chagrin, triste et oppressée au point d'inquiéter sa mère. Puis, dans le renouveau du foyer, ses regrets se voilèrent, elle reprit peu à peu ses allures d'autrefois, et ses yeux se familiarisèrent avec tous les objets qu'elle semblait avoir oubliés. On lui fit fète. Son père, dont les persistantes obsessions avaient encore assombri le caractère, l'accabla de mille tendresses et retrouva en ses baisers un fugitif regain de gaieté. Il lui avait ménagé la surprise d'une coquette petite chambre dont l'unique fenêtre s'ouvrait sur le jardin, à l'ombre fraîche des tilleuls. Marion tressaillit de joie de se voir enfin chez elle comme une grande personne, et dans l'éclat de sa vivacité elle eut des remerciements qui ravirent les siens. Sa présence devint alors le prétexte de réunions d'amis

et de réjouissances de toutes sortes. Les préoccupations s'effacèrent devant elle ; son père qui la gâtait et s'amusait de ses caprices, la laissait commander un peu partout au gré de sa fantaisie, elle faisait la loi en reine adulée dont le moindre désir était un ordre impérieux. Sa mère, plus faible encore et obéissant à un profond sentiment de vanité, la promenait de maison en maison, ravie de ses grands airs et du ton dégagé de ses réponses. Dans l'imprudente exaltation de sa tendresse, elle l'accablait de flatteries et l'enfant d'une façon irréfléchie s'en autorisait pour obtenir tous les objets qu'elle convoitait. Mais la pension, en la changeant de milieu, l'avait affinée, sa jeune intelligence avait des exigences inconnues jusqu'alors, et les compagnes qu'elle venait de quitter lui firent trouver ses petites voisines grossières et sottes, leur verbiage et leurs histoires l'ennuyèrent, leurs privautés lui déplurent, elle les délaissa promptement, et rechercha dès lors l'amitié d'autres enfants mieux élevées, plus discrètes, mieux vêtues. Elle aimait à retrouver avec elles comme l'abandon et la craintive douceur d'Odylle Angeduc ; elle les entretenait sans cesse de tout ce qu'elle avait fait, de tous les sujets qui la passionnaient à la pension. Ses

amies l'écoutaient attentives, émerveillées d'apprendre ces choses neuves et singulières qui les surprenaient dans la naïveté de leur âge. Puis, après ces premières effusions, les jeux recommencèrent sous l'œil attendri de Jacques Moreau, dont la tristesse s'oubliait parmi cette jeunesse turbulente. En dépit de la joie qui rayonnait autour d'elle, Marion parfois s'affligeait lorsque sa pensée se reportait vers l'absente. Avec toute la spontanéité de son âme, elle lui écrivait d'interminables épîtres, où elle lui détaillait les moindres événements de sa vie de plaisir, allant d'images en images, d'émotion en émotion. Odylle lui répondait fidèlement poste pour poste, et c'était entre ces deux natures communicatives un journal incessant, un échange continu d'idées où leur cœur se fondait en de suaves tendresses, et où leur imagination, à défaut de science, tenait lieu de style et d'orthographe.

Quand elles se revirent à la rentrée des classes, elles exultèrent de joie et ce fut entre elles mille questions heurtées sur tout ce qu'elles avaient dit, sur leurs naïves impressions. Dans la joyeuse spontanéité de cette confession sincère leur intimité recommença, jointe au charme exquis qu'apporte le parfum

du passé, de toutes ces émotions vécues ensemble et dont parfois le moindre mot prononcé évoque le délicieux souvenir.

Sans aucune contrainte, sans aucun regret, Marion reprit les habitudes de la pension, oubliant vite les serviles tendresses des siens, déjà blasée sur les gâteries du foyer et fatiguée des adulations qu'on lui prodiguait. Et puis la monotonie des grands espaces qu'elle venait de quitter ne convenait guère à sa nature ardente, amoureuse du changement et qui, en dépit de l'heureuse existence qu'on lui faisait, s'accommodait mal d'une placide tranquillité où tout revenait chaque jour suivant un ordre banal et où chaque heure apportait l'occupation de la veille, l'amusement ou la promenade qu'elle connaissait. L'agitation de la pension, le contact de ses compagnes, les luttes incessantes, les rivalités même, l'émulation qui naissent de ce perpétuel coudoiement, convenaient beaucoup mieux à son intelligence précoce, à son imagination vive. Les soins jaloux dont on ne cessait de l'entourer chez elle et qui la poursuivaient partout où elle allait, cette étroite surveillance de tous ses pas, finissaient par l'agacer et elle éprouvait, à l'égard de ses parents, comme une espèce de sourde hostilité

qui n'était au fond que la rationnelle conséquence de leur étrange éducation. Loin des siens, elle sentait la fin d'un assujettissement et son indépendance native se façonnait heureusement à la liberté relative que lui accordait Mademoiselle Dimelli, dont elle subissait avec un affectueux respect le maternel ascendant et dont le moindre reproche, par cela même qu'elle savait comprendre les instincts de sa nature, lui eût causé le plus mortel chagrin. En rentrant au pensionnat elle se croyait affranchie, son âme rayonnait de bonnes résolutions, mais semblait vouloir s'attacher davantage à la musique dont les séductions si puissantes n'avaient rien perdu pour elle de leur influence, au milieu de ses plaisirs et de ses promenades. Dans ses heures d'ennui quand elle pensait à Odylle, de sa voix souple, à défaut d'instrument, elle fredonnait les airs qu'elle avait entendus, trépignant de colère quand on ne faisait pas silence autour d'elle.

En la ramenant à la pension, son père, de crainte qu'on ne l'oubliât, avait expressément déclaré qu'il voulait la soustraire à tout enseignement religieux. En vain Mademoiselle Dimelli chercha-t-elle à le faire revenir sur sa détermination, en lui démontrant la par-

faite innocuité de cet enseignement qu'elle donnait elle-même d'une façon large et élevée et qui ne pouvait que contribuer à moraliser l'enfant, sans fausser son jugement. Il s entêta en son opiniâtreté de paysan. Intimidée par son attitude, elle n'osa insister. Néanmoins, malgré ses recommandations draconiennes, Marion assistait aux offices le dimanche avec la pension, mais elle n'allait jamais au catéchisme. On la laissait toujours libre de s'occuper à sa guise pendant le cours religieux. Odylle s'en inquiéta, car elle était pieuse, d'une piété craintive comme sa nature, profondément croyante dans sa foi naïve. Dès son plus tendre âge, elle avait aimé les chants d'église, les cérémonies du culte qui flattaient ses instincts de mystique sensitive. Amoureuse du merveilleux, elle croyait à toutes les légendes dorées qu'elle avait lues dans les livres, le fantastique surnaturel des miracles l'éblouissait, son imagination contemplative y trouvait un charme délicieux et sa conscience qui s'éveillait, dans le trouble de ses premières impressions, se créait de multiples obligations en conformité d'idées avec ses sentiments qu'une douce piété illuminait du rayonnement de sa foi. Dans un profond recueillement elle assistait aux leçons d'enseigne-

ment religieux et souffrait et s'étonnait tout à la fois de n'y jamais voir l'amie qu'elle chérissait. Un jour à ce sujet elle la questionna. Marion l'écouta toute surprise, les interrogations de son amie lui révélaient des choses inconnues, des mots étranges dont elle ne soupçonnait même pas l'existence, elle restait muette, le regard hébété. Elevée en effet en dehors de tout principe chrétien, n'ayant jamais appris à murmurer la plus courte prière, les révélations d'Odylle la saisissaient à l'improviste dans l'absolue ignorance de son âme et l'étonnement de son esprit. Sans plus attendre, toute désorientée, avec l'impétuosité qu'elle mettait en toutes choses, elle courut chez Mademoiselle Dimelli. Elle était impatiente de savoir, de comprendre ce mystère dont son amie venait de lui soulever un coin du voile. A ses pressantes questions, dans le choc des phrases heurtées, sa grande amie ne savait que dire. Debout près d'elle, le geste affectueux, le bras enroulé autour du cou, elle lui parla tendrement de Dieu, des douces espérances du Christianisme, de la Vierge et sut inventer de subtils mensonges pour masquer les motifs de sa conduite, mais l'enfant que l'idée empoignait ne se contentait pas de ces réponses fuyantes, elle insistait

davantage. Alors, avec tous les ménagements que son cœur lui dicta, incapable de prolonger cette lutte que la détresse de sa protégée rendait plus amère, elle lui avoua la vraie raison. Ce fut de la part de Marion des questions plus exigeantes encore, car dans la simplicité de son désir elle ne comprenait pas qu'on lui interdît ce qu'on accordait aux autres et elle le voulait d'autant plus opiniâtrément que son amie le lui avait inspiré. Pour tromper sa déception et atténuer la crise qu'elle redoutait, Mademoiselle Dimelli faisait miroiter à ses yeux des espoirs factices. Elle lui disait que son père reviendrait plus tard sur sa décision, que ce n'était là qu'une privation passagère, conséquence de son jeune âge. Et ainsi saisissait-elle toutes les explications qui pouvaient adoucir le coup qu'elle venait de porter, mais l'enfant avait été trop douloureusement ébranlée, les plus riantes promesses la laissaient incrédule. Brusquement elle cessa de protester et, sans dire adieu, elle s'enfuit, mécontente de sa grande amie qui n'avait pas su la contenter et la consoler. Toute désolée, elle revint vers Odylle qui l'attendait dans un angle de la cour. En pleurant elle lui fit sa cruelle confidence. « Mais alors, lui répondit-elle ingénûment, tu ne

pourras pas faire ta première communion. » Et elle lui énumérait toutes les obligations qui en découlaient et aussi toutes les jouissances dont elle serait privée, depuis les intimes bonheurs de l'âme jusqu'à la belle robe blanche qu'elle ne revêtirait pas. Marion l'écouta silencieuse dans le flot impuissant de ses larmes amères, puis tout à coup son front se plissa sous le souffle d'une pensée mauvaise, elle cessa de pleurer, son regard eut une étrange fixité, elle devint rêveuse et triste, tandis que son amie tout entière à son idée, lui déroulait les séductions de ce grand jour qu'elle entrevoyait déjà dans le cadre gracieux de ses mystiques décors.

Cette brutale contrariété modifia le caractère de Marion. Pendant les jours qui suivirent, elle demeura sombre et taciturne, sa gaieté disparut. Une vague mélancolie errait sur sa figure, elle semblait s'ennuyer partout où elle travaillait, son regard se promenait indécis autour d'elle. A rechercher Odylle, elle ne mettait plus le même empressement lorsque sonnaient les heures de récréation. Parfois même, obéissant à un sentiment mal défini et où s'agitait peut-être, mais confusément, une idée de rancune, elle fuyait à l'approche de Mademoiselle Dimelli qui cherchait

en vain à l'attirer vers elle et qui se préoccupait à juste titre de ce changement subit dans cette nature communicative. Elle pressentait toute un malaise d'âme et elle eût voulu, par le charme de sa tendresse, en avoir la confession afin de le guérir. Mais en dépit de ses avances, l'enfant restait concentrée et morose. Cet état de prostration et d'indifférence était trop contraire à son caractère pour se prolonger outre mesure. L'activité latente, contrariée dans son essor, reprit bientôt le dessus et fit place à un violent accès de mécontentement. Sous le coup d'une idée rapide et qui veut être satisfaite, Marion écrivit à son père une lettre insolente et coléreuse. Jacques Moreau, en la recevant, la prit pour un acte de mauvaise humeur, haussa les épaules et ne répondit pas. Ce silence l'exaspéra. Elle était tellement surexcitée qu'elle voulait partir. En sa révolte, elle voulait une réponse, elle voulait savoir. L'indécision la torturait. Mademoiselle Dimelli, pour calmer cette irritation malsaine, l'enveloppa des plus chaudes tendresses de son âme; l'enfant lui résistait encore, défiante et froissée, puis elle finit cependant par céder, vaincue par cette affection qui savait se faire si douce quand elle avait quelque chagrin et puis les

caresses d'Odylle, qui pleurait d'inquiétude en la voyant changée, firent le reste. Elle sembla ne plus se souvenir et reprit sa gaieté des jours précédents, mais quand sa mère vint la voir, toute sa colère lui revint avec ses regrets et elle se déchargea sur elle de tout le poids de son oppression contenue, sans lui laisser le temps de se reconnaître. La pauvre femme douloureusement surprise restait hébétée, inerte, tremblante des reproches de sa fille, toute déconcertée de se sentir responsable d'un fait dont elle était la première victime. Elle écoutait sans répondre, ne trouvant pas la phrase qui devait l'innocenter. Dans sa soumission, en esclave asservie aux ordres du maître, elle se contentait de lui dire : « Mais c'est ton père, ce n'est pas moi, je t'assure. Je le voulais, il m'a refusé. » Mais Marion ne trouvait pas cette justification suffisante, elle revenait à la charge avec une âpreté étrange, refusant toute explication, le geste fou, les yeux méchants. Et dans un tutoiement familier qui était un ordre, car elle devenait impérieuse quand elle était contrariée : « Tu peux bien lui dire que je veux, toi. » Et la malheureuse femme à cette injonction, qui était pour elle une cruelle ironie, ne savait que pleurer et sollicitait une

tendresse de son enfant dont la colère la glaçait d'effroi. Tout apeurée, elle se hasardait à faire d'imprudentes promesses : « Je parlerai à ton père puisque tu le veux. » Et d'un ton suppliant, elle ajoutait : « Allons, ma chérie, viens m'embrasser. » Brisée par cette scène, la petite Marion se jetait dans les bras de sa mère qui la ressaisissait tout entière dans une ardente effusion.

Après ces accès de larmes et de déceptions, la vie de la pension reprit son allure régulière et calme. Mademoiselle Dimelli, sous le coup de l'impression que lui laissait l'excessive nervosité de l'enfant, évita dès lors de rappeler ce qui pouvait faire naître dans son esprit de semblables émotions et le retour de ces luttes épuisantes par l'ardeur qu'elle y employait, mais si son élève savait se taire et concentrer au dedans d'elle-même sa pensée, elle n'oubliait pas les privations qu'on lui imposait et dont elle ne pouvait comprendre les raisons spécieuses. Toute son âme angoissée se révoltait ; aussi avec un sentiment de sourde hostilité elle recevait son père chaque fois qu'elle le voyait et ne lui écrivait qu'à de rares intervalles, cherchant déjà sa vengeance en cet éloignement prémédité. Mais cela ne lui suffisait pas, elle poursui-

vait sa rancune contre lui en s'affranchissant de tout ce qui pouvait lui plaire, en apportant une négligence voulue, comme une lassitude d'écœurement, dans ses devoirs et ses occupations. Un jour, brutalement, avec une colère pleine de jurons, il vint tout exprès pour la réprimander et la menaça de l'envoyer au loin, dans une pension sévère, si elle ne modifiait pas sa conduite. Marion l'écouta, les yeux étonnés, mais sans la moindre frayeur. En un geste dédaigneux, elle esquissa sa parfaite indifférence. Il se retira furieux, en maugréant ; sur le seuil de la porte elle le regarda disparaître, les mains derrière le dos, curieusement, mais son front se plissa, elle haussa les épaules, incrédule et tranquille. Par pure faiblesse, en raison de l'affection qu'elle lui témoignait, Mademoiselle Dimelli ne savait pas la morigéner ou si parfois elle se hasardait à le faire, elle avait l'imprudence de finir ses reproches en de maladroites caresses qui détruisaient tout l'effet de ses remontrances. Elle seule cependant gardait sur l'enfant une influence salutaire d'apaisement moral et sa parole, que Marion aimait à entendre, retardait les élans irréfléchis de cette nature primesautière qui déjà voulait s'affranchir, secouait le joug, poussée par son

indépendance même qu'entretenait encore son étrange éducation où ne rayonnait aucune crainte de l'au delà.

Ainsi cet état d'âme dura trois ans, sans que l'enfant eut pu obtenir, malgré de pressantes sollicitations, aucune des satisfactions mystiques de son âge et qui sont si bien faites pour séduire et charmer la naturelle sentimentalité, les naïves croyances des petites filles. A chaque tentative, car elle revenait souvent à la charge sous les incitations d'Odylle, pour vaincre les résistances de son père, elle déployait tout le décor de ses savantes tendresses, dans un retour subit d'affection qui rendait Jacques Moreau hésitant et perplexe. De vagues promesses erraient alors sur ses lèvres, il semblait ébranlé mais ne s'affirmait jamais tant son entêtement était grand ; il remettait sans cesse au lendemain fugitif la décision qu'elle souhaitait et loin de ses caresses, il se reprenait. Butée devant cette obstination, gardant une douleur plus aiguë à chaque refus essuyé, Marion se renfermait alors en un mutisme sombre, elle se repliait sur elle-même avec une colère farouche et sa nature s'en irrita comme d'une peine injustement infligée. Son caractère en ressentit le contre-coup et par une singulière dualité se

modifiait instantanément suivant les circonstances et le milieu dans lequel elle vivait. Avec ses compagnes, elle était gaie, charmante, obligeante, généreuse ; avec ses parents, elle redevenait dure, exigeante, inattentive et morose. Son intelligence et sa sensibilité qui s'affinaient encore davantage dans l'émotion fatale de ces luttes intimes, faites d'espoirs entrevus et de déceptions, cherchaient un palliatif immédiat dans ces études favorites, dans la musique en particulier qui de plus en plus la préoccupait, répondant seule par ses multiples sensations aux puissants instincts, au sentiment inné d'esthétique qui rayonnait confusément en son âme. Cet amour irréfléchi, qui la tenaillait, lui rendait tout autre travail insupportable et la remplissait d'une hautaine indifférence pour ce qu'on enseignait autour d'elle à ses petites compagnes. Cette insouciance à s'instruire, cette répulsion pour tout enseignement, faisait le désespoir de Mademoiselle Dimelli qui s'irritait parfois et la grondait d'une voix courroucée, mais ses reproches à la première larme versée se fondaient en d'engourdissantes caresses. Pleine de remords, elle cherchait à se faire pardonner sa courte sévérité, plus que jamais désarmée devant cette en-

fant dont l'impressionnabilité excessive l'inquiétait au point de la rendre songeuse. Alors elle la laissait agir à sa guise, la morigénant avec une infinie douceur, confiante dans la salutaire influence de son affection pour corriger la rudesse de cette nature volontaire et sauvage, se faisant une loi de cacher à Jacques Moreau toutes les fautes et les dégoûts de sa petite fille. A chacune de ses vacances, l'enfant, sans enthousiasme revenait au pays regrettant la pension, la tendre amitié d'Odylle et les baisers de sa maîtresse. Ce séjour obligé, au milieu des siens, dans le cadre triste des champs dévastés, lui semblait de mortelles heures d'exil, de lentes journées d'affreuse solitude entre son père grincheux, torturé par ses soucis et sa mère insouciante, uniquement occupée des toilettes qu'elle devait lui faire, car elle avait l'orgueil de sa chair. Étrangère à la vie morale de sa fille, aux tendances natives de son intelligence, trop instinctive elle-même pour y songer un seul instant, sans expérience en dépit des années et de sa maternité même, elle ignorait l'art subtil et délicat de façonner une âme, de diriger et d'assouplir tous les éléments de force et de beauté que son enfant possédait à un si haut degré. Marion, dans ce milieu dissocié

où la vie végétative était la seule loi connue et honorée, s'énervait et s'agaçait outre mesure. Insensiblement, dans le désarroi de ce foyer où le hasard l'avait fait naître, elle prenait des allures dégagées de maîtresse arrogante dont on s'amusait fort autour d'elle et qui par là-même lui fournissait les meilleures raisons d'agir ainsi. Les affirmations triomphantes de sa mère, quand elle lui parlait de ses richesses futures, lui donnaient, à ses propres yeux, une importance exagérée et malsaine qui la rendait égoïste, mettait en son âme de vagues désirs d'ambition et comme on la tenait éloignée des petites filles de son âge, dont la situation sociale était différente de la sienne, elle eut des répulsions irraisonnées pour tout ce qui choquait ses sentiments d'enfant adulée, vivant au milieu de certaines élégances de décor et de bien-être ; elle entrevit, dans son imagination amoureuse d'images, tout un rayonnement de choses éblouissantes, toute une petite royauté avec ses privilèges charmeurs. Aussi quand, sous la transformation morale de ces nouvelles idées, elle revint à la pension, son premier mouvement fut de rechercher Odylle pour lui raconter les belles choses auxquelles elle avait songé et les dédains orgueilleux

qu'elle avait ressentis. Et puis, en des confidences intarissables, au hasard de ses impressions vagabondes, elle lui disait ses enthousiasmes, ses séduisants projets, ses grandioses et inoffensives chimères, autant de fantaisies où tout était beau, joli, gracieux et tendre. Odylle, dont la sensibilité se trouvait comme caressée par ce flot de paroles, l'écoutait ravie avec une admiration béate et son silence semblait lui dire : « Comme tu seras heureuse ! ». Et cela sans jalousie, avec la tendresse dévouée d'une nature qui se donne sans réserve.

Elles arrivaient toutes les deux à un âge où les désirs se forment avec une lucidité plus grande, où l'intelligence s'élargit, où le cœur s'épanouit plus aisément et commence à comprendre, à raisonner ses préférences. Si l'attirance vers des aspirations d'élégance, entremêlée de musique, captivait l'attention de Marion, Odylle ne se laissait guider que par une seule préoccupation.

Toutes les ferveurs de son âme se concentraient obstinément sur une même pensée : la première communion. Dans la séduction de cette fête entrevue, les rêves les plus doux la hantaient, les élancements de son cœur montaient vers d'amoureuses exaltations ;

elle y était portée naturellement par son tempérament langoureux, d'une piété mystique, d'une foi absolue. L'éducation religieuse qu'elle recevait dans cette maison par la voix convaincue de Mademoiselle Dimelli, les chuchotements du confessionnal, les images évoquées d'un Jésus crucifié où défilaient les sanglants tableaux de la Passion, les délices promises aux élus, flattaient sa croyance du surnaturel, son imagination séduite et conquise, sa sensibilité d'enfant compatissante. Aussi, avec une impatience émue voyait-elle approcher l'heure attendrie des divines offrandes, des chastes unions et dans la lente préparation de cette solennité s'était-elle soumise à toutes les obligations pieuses qui en découlaient; elle les remplissait dans la naïveté touchante d'un cœur passionné, en de scrupuleux examens de conscience. Cette idée la prédominait à un tel point qu'elle ne cessait d'en parler à son amie, à toute heure du jour en une fièvre de confidences et de paroles intarissables. Marion l'écoutait avec une attention réfléchie, dans une réelle affliction, ne comprenant rien à cet enthousiasme débordant qui éclairait les yeux de son amie d'un reflet d'extase et dont elle subissait la volupté caressante. Par un

profond sentiment d'affection, gagnée elle-même à la douceur de ces joies inconnues, d'autant plus attirantes qu'Odylle lui en vantait les charmes, elle se laissait aller à de subites résolutions et lui affirmait, en de délicates tendresses, sa résolution de les goûter avec elle. Son âme en effet, impressionnée de tout ce qu'elle entendait, surexcitée par la griserie enveloppante de ces intimités et l'imprévu de ces révélations, s'étonnait et s'exaltait tout à la fois. Son désir de partager le bonheur de son amie grandissait de toute la force de sa nature, si prompte à vouloir tout ce qui flattait ses sentiments et ses instincts. Alors, dans l'obsession de son idée, elle revint plus suppliante encore qu'autrefois vers sa maîtresse aimée, l'invoquant comme une puissante Madone, seule capable de changer le cours de sa destinée. Troublée jusqu'au plus profond de son être, prise d'initiatives hardies au contact de cette enfant résolue, en dépit des ordres reçus, Mademoiselle Dimelli lui révéla toute la trame des légendes sacrées, la berça du récit parfumé des divins sacrifices, l'instruisit, à la flamme vive de sa foi, de ses devoirs de chrétienne et par un enseignement élevé, d'une conception sereine, elle la prépara aux douces joies des pures chimères, au

mystère radieux de son union avec le Dieu d'amour. Et quand l'heure adorable vint à sonner pour la néophyte, Mademoiselle Dimelli, avant de couronner l'œuvre édifiée dans le silence de son foyer, écrivit à Jacques Moreau de se rendre immédiatement près d'elle. L'âme inondée d'espoir, elle l'attendit.

XVII

— Allons, ma chère enfant, ne pleurez plus. Vos larmes me font mal. Je vous promets de tenter l'impossible pour obtenir ce que vous désirez si justement. Votre père ne saurait vous refuser davantage une des plus douces satisfactions de votre âge. Du courage, ma chère petite. Ayez confiance en moi.

— Comme vous êtes bonne ! Je vous aime.

— Maintenant, embrassez-moi bien fort et retournez jouer avec vos petites compagnes. J'espère vous annoncer bientôt une heureuse nouvelle. »

Une fois l'enfant partie, Mademoiselle Dimelli, la tête nonchalamment appuyée sur le dossier de son fauteuil, laissa tomber ses bras dans un geste de vague découragement. Ses grands yeux attristés se promenaient indécis sur tous les objets et parfois s'arrêtaient sur la pendule d'albâtre dont les fines aiguilles semblaient courir vers une heure grave, impatiemment attendue. A de courts intervalles, de

ses lèvres s'exhalait comme une plainte attendrie : pauvre petite ! Et ces deux mots, lentement murmurés à l'égal d'une prière, disaient sa profonde angoisse, son émotion grandissante, pleine d'indicibles appréhensions. Brusquement, mue par un besoin d'activité nerveuse, elle se leva et se mit à arpenter le salon, pensive et préoccupée, cherchant à rassembler ses idées, s'étudiant à garder son sang-froid en vue d'une lutte à soutenir et dont elle redoutait l'issue. Dans la cour voisine, sous l'œil attentif des sous-maîtresses, toute une folle jeunesse se livrait au jeu en des clameurs tapageuses, mais elle n'y prenait garde tant sa pensée la rendait étrangère aux turbulences du dehors. Elle songeait, l'âme anxieuse, lorsque deux coups discrets résonnèrent à la porte du salon. D'un brusque et violent effort elle voulut reprendre son calme, mais sa voix semblait la trahir. Entrez, dit-elle. » Vers le visiteur, elle s'avança la main tendue. Et presque souriante :

— Comment allez-vous, cher Monsieur. Je suis heureuse de vous voir. Asseyez-vous donc, je vous en prie, et causons.

Lourdement Jacques Moreau s'affaissa sur le fauteuil, las et baigné de sueur. Il répondit.

— Fort bien, Mademoiselle, mais un peu essouflé. Et vous-même ?

— Mon Dieu, je me porte à merveille. Mes cheveux blancs seuls me rappellent que je vieillis.

— Cette température, reprit-il, m'écrase de tout son poids. Sur le rempart, la chaleur me suffoque. Et Marion, ma chère fille ?

— Elle va bien ; elle grandit à vue d'œil. C'est une charmante enfant d'une intelligence très vive. Il n'y a qu'un instant elle me parlait ici même, tout émue à la pensée de vous embrasser. Marie-Louise est une nature d'élite qui ne doit vous procurer qu'un légitime orgueil et de douces joies.

— Vous êtes indulgente pour elle. Travaille-t-elle au moins? En êtes-vous contente?

— Très satisfaite. Parfois, son imagination vagabonde bien un peu, sa sensibilité et son tempérament l'entraînent vers la musique et le chant, dont le charme l'émeut au point de l'attrister, mais, sur la plus simple observation faite avec douceur, elle revient vers des études moins captivantes et plus abstraites. J'étudie beaucoup sa nature où se révèle parfois une violence de caractère qui m'inquiète et m'effraye. Mais je le répète avec assurance, sous d'affectueuses caresses tout s'assouplit.

Sa destinée, que je prévois très belle, ne sera conforme à ce sentiment qu'autant que sa nature ne sera pas contrariée en ses ardeurs instinctives. Je n'ai pas le bonheur d'être mère, mais ma longue expérience pour de semblables jugements me donne les droits de la maternité.

— Mais, Mademoiselle, qui donc songerait un instant à contrarier cette enfant ?

— Mais, vous-même, cher Monsieur. Et je vous le dis très simplement, comme je le pense. L'affection profonde que j'éprouve pour elle me fait une obligation de ma franchise et la lettre que je vous ai écrite n'avait d'autre but que cet entretien.

— De grâce, Mademoiselle, dites-moi la cause de son chagrin.

— Oh, c'est très naturel. Vous lui avez refusé de prendre part à l'une des plus douces fêtes de son âge, et sa jeune âme ardente, qui ne saurait comprendre les conceptions des philosophes, s'en révolte et proteste.

— La première communion ! Oh ! çà, jamais ! Vous savez, Mademoiselle, « pas de catéchisme, pas de prêtre. »

— Et pourquoi pas ? Croiriez-vous déchoir en revenant sur une détermination que des sentiments honorables, puisqu'ils sont con-

vaincus, ont su vous inspirer. Vous êtes père, et il y va de l'intérêt moral de votre enfant. L'heure est plus grave que vous ne supposez pour elle. La femme a souvent besoin de croire afin de rester honnête, et les principes de Voltaire ne sauraient lui convenir.

— C'est votre opinion, Mademoiselle, mais ce n'est pas la mienne. Sur ce chapitre je reste intransigeant. Je n'ai pas fait ma première communion. Marion ne fera pas la sienne.

— Il n'est pas juste que vous fassiez supporter à votre enfant les conséquences d'une peine qui vous fut infligée, sans raison peut-être ?

— En cela, Mademoiselle, ma mère fut mon juge et son affection n'a pas pu s'égarer. Elle m'éloigna à tout jamais de l'église sur les aveux naïfs que je lui fis d'une confession dont j'étais revenu pleurant et troublé.

— Je n'oserais vous dire qu'elle eut tort, Monsieur, mais de ce fait que vous avez coudoyé un mauvais prêtre, ignorant des délicatesses d'une âme pure, il ne faut pas en conclure que tous les confesseurs soient des infâmes.

— Toute la question est dans ce doute et vous m'avouerez que la chose est encore plus délicate quand il s'agit d'une petite fille.

Moi, je me souviens et je veux la préserver.

— Voyons, discutons ensemble. De l'homme ou du principe, qui vous répugne ?

— Les deux à la fois. Du prêtre, je m'en défie. La pensée de voir ma fille à dix-huit ans enfermée en tête à tête avec un inconnu dans le mystère du confessionnal me fait horreur, et parce que la confession me semble immorale, et parce que cette promiscuité est inutile et dangereuse. Libre à d'autres d'en user à leur guise, moi je m'y refuse.

— Marie-Louise, Monsieur, aurait vingt ans, je comprendrais toutes vos hésitations sans être aussi exclusive cependant. Comme vous, je trouve en effet que le fait extérieur du chuchotement d'un prêtre et d'une jeune fille porte atteinte à la pudeur. A première vue, il y a là quelque chose de choquant et d'anormal, mais enfin votre fille n'est qu'une enfant et vous ne pouvez redouter pour elle les dangers de questions troublantes et maladroites.

— Qu'en savez-vous ? Mademoiselle.

— Je m'en porte garant. Laissez-moi choisir un prêtre expérimenté et convaincu.

— Y en a-t-il ?

— Je l'affirme, Monsieur. Le nombre en est

restreint, mais j'en sais quelques-uns du moins.

— Du principe, reprit Jacques Moreau, je m'éloigne, car je n'en vois pas l'utilité. C'est un symbole ridicule qui met en tête des femmes un tas de fadaises dont je ne veux pour ma fille à aucun prix.

— Très douces fadaises, Monsieur, quand bien même elles ne nous donneraient dans la vie que la courte illusion d'un rêve et les trompeuses croyances d'une foi, pleine de réconfort.

— Voltaire, Mademoiselle, n'était pas de votre avis. Il a dit tout le danger de pareilles chimères dans son mot fameux : « Ecrasons l'infâme. »

— Cette affirmation haineuse ne saurait me convenir. A côté de ce défi brutal, je veux retenir cette expression non moins fameuse qui pour moi est une force contre votre opinion : « Il faut une religion pour le peuple » et il eût du ajouter pour la femme, car souvent comme la foule, elle vit de sentimentalité et d'impressions, d'illusions et de foi naïve.

— Tous les philosophes de son siècle pensaient comme lui.

— Vous devez en excepter Rousseau qui reconnaît au sentiment religieux une influence

salutaire et douce et dont il veut pour lui-même et pour la Société. Et permettez-moi, Monsieur, de m'appuyer aussi sur l'affirmation d'un célèbre écrivain de notre temps dont la parole ne vous sera certes pas suspecte, Jules Vallès. « La jeune fille, disait-il, ne saurait avoir de douceur et de tendresse si elle n'a pas passé par le catholicisme. » Mais nous oublions Marie-Louise. La philosophie n'est pas de son âge. Allons, Monsieur, croyez-moi. Il faut accorder à cette enfant la permission qu'elle réclame. C'est une joie à laquelle elle a droit et dont vous la priveriez sans motif.

— Je regrette de vous refuser, Mademoiselle, mais ma résolution est définitive.

— Et qu'en pense Madame Moreau ?

— Elle partage mon sentiment.

— Vous m'étonnez, car elle est femme et mère. A ces deux titres elle comprendrait mon insistance.

Il répliqua agacé.

— Je l'ai consultée et pas plus que moi elle ne veut de prêtre dans l'éducation de sa fille.

— Je veux vous croire, Monsieur, mais je vous en exprime toute ma très grande surprise.

Mademoiselle Dimelli nerveusement se leva :

— Je vais appeler Marie-Louise, car je désire que vous lui annonciez vous-même votre détermination. La pauvre enfant en versera bien des larmes.

— Bah, c'est un caprice qu'une friandise ou un jouet feront oublier.

— Je ne le crois pas, Monsieur. Ce sera sa première désillusion, je souhaite qu'elle soit la dernière. Chère petite !

Quelques minutes s'écoulèrent. Jacques Moreau, seul, le regard soucieux, semblait réfléchir, puis il esquissa un geste de vague mécontentement, ses sourcils se froncèrent, sa lèvre se plissa méchante et haineuse. Plus obstiné encore, il attendit.

L'enfant bientôt apparut, conduite par la main. En apercevant son père, avec une turbulente tendresse elle se jeta dans ses bras et s'assit sur ses genoux, familièrement, en un geste plein de câlineries. Son premier mot fut une prière : « Petit père, dis, tu veux bien ? »

Mais lui, surpris à cette question dont la spontanéité expressive le déconcertait, écoutait sans répondre. Marie-Louise continuait, toute à son idée :

— Dis, tu veux bien que je sois en blanc, tu verras comme je serai jolie avec ma belle

robe. Tu m'achèteras un long voile, n'est-ce pas, comme celui d'Odylle.

Monsieur Moreau brusquement l'arracha de son rêve :

— Cette année, la chose est impossible, mon enfant ; plus tard nous verrons.

Ces mots « impossible » « plus tard » la heurtaient douloureusement, elle refusait de comprendre. Avec un doux acharnement elle insistait davantage. Sa voix suppliait pleine de promesses, de séduisantes affirmations.

— Oh ! dis, veux-tu. Je ne serai plus méchante. Je travaillerai beaucoup ». Et son regard attendri semblait en prendre à témoin Mademoiselle Dimelli qui, debout près d'elle, assistait en silence à cette scène intime où toute une âme d'enfant vibrait en ses délicates exigences.

Jacques Moreau, de phrases entrecoupées, hachait ses réponses, insensible à cette détresse craintive et, pour cacher son entêtement de paysan vulgaire, il discutait, mais avec embarras, en adoucissant sa voix :

— Tu es encore trop jeune, ma chérie. L'année prochaine, peut-être je te le permettrai.

Et afin de donner plus de poids à ses affirmations, il citait des exemples avec un faux air de conviction.

Mais l'enfant s'agaçait :

— Tu me répètes cela depuis deux ans et tu retardes toujours.

Dans un accès de regret elle ajoutait :

— Je suis sûre que maman me dirait : oui, si elle était là,

— Ta mère pense comme moi, petite. Quand tu seras plus grande, nous y songerons.

Et pressé d'en finir sous les yeux de cette femme dont le calme regard glaçait sa pensée, brusquement :

— Allons, ma chérie, sois obéissante. Je te récompenserai.

— Je m'en moque bien de tes récompenses. Tu ne veux jamais faire ce que je te demande.

Et toute saisie en sa désillusion, d'instinct Marion se retourna vers Mademoiselle Dimelli en éclatant en sanglots.

Celle-ci, très émue, maternellement l'accueillit.

— Ma chère petite, ne pleurez pas. Si dur que cela soit, il faut obéir à votre père ».

Elle voulait parler encore, l'engourdir sous la consolation de ses paroles affectueuses, mais la désespérance de sa protégée la rendait aphone, ses lèvres frémissaient d'impatience. Inconsciemment une exaltation fébrile

la gagnait en dépit de ses efforts à se contenir. Pour reprendre son sang-froid, dans une minute rapide, laissant là son visiteur ahuri, sans protester, elle entraîna l'enfant au dehors. A une sous-maîtresse qu'elle rencontra, elle la confia toute désolée avec un lent regard de compassion. Hâtive, plus sûre d'elle-même, elle revint vers Monsieur Moreau.

A sa vue, toute sa nature de femme se révolta et sa physionomie en conçut une expression hautaine comme d'une mortelle offense.

Lui, presque timidement, s'était levé, se disposant à partir, car il redoutait l'éclat d'un nouveau colloque. Mais elle, sans lui laisser le temps de se reconnaître, l'interpella. Sa voix avait une âpreté voulue, un accent irrité.

— Vous venez de constater, Monsieur, le résultat de votre obstination. Son chagrin est réel et sa douleur bien sincère. Vous la faites inutilement souffrir et vous assumez une grave responsabilité dont j'affirme pour l'avenir les douloureuses surprises. Votre décision me blesse et m'effraie, car elle choque et mes sentiments de chrétienne, et les nobles instincts de cette enfant que j'aime. Comme votre fille, Monsieur, je regrette l'absence de sa mère. Une femme m'eût mieux comprise.

Sous ce trait acéré qui le frappait en plein visage, Jacques Moreau ne fléchit pas. Son esprit rudimentaire n'en saisit pas la suppliante prière. Sa réponse fut banale, sans crânerie.

— Je vous assure, Mademoiselle, que mon refus est l'expression d'une parfaite entente entre ma femme et moi.

Pour toute réplique, Mademoiselle Dimelli esquissa un geste de froide dénégation, tandis que son interlocuteur, d'un air contraint et compassé, lui présentait ses hommages avec une touchante modestie.

Seule maintenant, et tout envahie d'une émotion grandissante à mesure que sa pensée analysait les incidents de la scène qui venait de se dérouler si rapidement, elle songeait à l'athéisme ignorant du père, aux larmes si vraies de l'enfant, et ses lèvres murmuraient en un sentiment profond de tendresse : pauvre petite ! pauvre chère petite !

XVIII

Un radieux soleil inondait la ville d'une resplendissante lumière et, de ses rayons embrasés, incendiait au loin la plaine où mollement s'allongeaient, dans l'herbe odorante des prairies, les eaux endormies de la Charente. On eût dit une éblouissante hostie suspendue dans l'espace, au milieu d'un immense voile d'azur, et d'où jaillissaient en tous sens des myriades de fines aiguilles d'or. Sur le bord du rempart, l'antique cathédrale dressait sa masse imposante que surplombaient ses hautes tours ajourées. Sous l'épaisse patine des siècles accumulés, de sa croix romane elle semblait évoquer le souvenir de ses lointains triomphes ; pleine d'orgueil, fière de sa vieillesse, elle montrait avec amour la dentelle de sa façade, sculptée de légendes que gardaient, l'épée menaçante, deux chevaliers de pierre. En ce jour de fête, au son joyeux de ses bourdons, elle conviait les fidèles aux augustes sacrifices et jetait à l'espace infini

ses voix métalliques et sacrées, auxquelles répondaient les timides carillons des autres églises qui, comme leur aînée, célébraient l'heure bénie des mystiques festins.

Devant le portail, sur l'étroite place, toute une foule de bourgeois endimanchés et murmurants attendait anxieuse. ..

Enfin ils apparurent. Dans l'ombre fraîche des arbres lentement ils s'avançaient en longues théories ; les communiants d'abord, portant au bras gauche le brassard de soie blanche frangé d'argent, puis les communiantes, vêtues de leurs robes de mousseline transparente et si légères qu'elles flottaient au souffle de la moindre brise. Sur deux rangs parallèles ils marchaient, l'air grave et recueilli, mais la démarche embarrassée ; les garçons, par leurs vêtements de cérémonie qui les rendaient sans grâce ; les filles, par leurs jupes longues, qui gênaient leurs petits pieds, chaussés de souliers mignons. Sous la direction d'un prêtre ils chantaient et leurs cantiques d'allégresse s'envolaient vers le ciel en notes argentines, dominant la solennelle voix des cloches lancées à toute volée. Bientôt ils franchirent le seuil de l'église dont la nef semblait fuir dans la douce pénombre des voûtes. Les vitraux de la coupole

en effet, les étroites fenêtres latérales l'éclairaient à peine d'un jour pâlissant et leurs violentes colorations laissaient sur les dalles des traînées de lueurs étranges. Partout régnait une obscurité crépusculaire, pleine de mélancolie et de mystères voilés. De larges bandes d'andrinople frangeaient les murs blancs et sur ce décor d'emprunt, à des intervalles réguliers se détachaient des écussons où flamboyaient en lettres d'or des inscriptions latines, des monogrammes sacrés, l'entrelacement des calices, l'auréole des croix. Derrière l'autel surélevé, d'une blancheur immaculée, un grand velum de pourpre se développait en éventail dans toute la hauteur de l'abside, à l'ombre de ses plis opaques les flammes des cierges mettaient autant d'étoiles qui miroitaient. Entre les candélabres, des plantes arborescentes se penchaient légèrement ou s'étageaient confondant leurs feuillages ; des fleurs écarlates, qui exhalaient d'âpres senteurs,entouraient le tabernacle au-dessus duquel, dans les nuages bleus de l'encens et le rayonnement des lumières, resplendissait l'ostensoir.

Près des marches de l'autel, en avant d'une grille recouverte d'une nappe blanche et dentelée, les communiants vinrent se placer :

les petites filles à droite, les garçons à gauche, puis un grand silence se fit et l'office divin commença. Doucement alors, comme une prière émue de suaves mélodies montèrent vers les voûtes : elles disaient les gloires du Maître, les bontés de Jésus, ses paradisiaques promesses aux élus de son cœur, les ineffables tendresses de son amour infini. Dans la nef recueillie, les voix tremblantes des mères, qui revivaient l'heure confuse des ivresses anciennes, se mêlaient aux psalmodies langoureuses des enfants dont la foi naïve s'affirmait en la chaste innocence de leurs âmes. Et l'orgue, sous des doigts délicats, lentement berçait leurs aveux ou leurs souvenirs avec le murmure alangui de ses harmonies.

Debout, près de Mademoiselle Dimelli, au milieu de ses aînées, Marie-Louise, les yeux encore rougis de larmes, regardait l'autel étincelant dans le subtil poudroiement du jour. Avec une attention passionnée, elle considérait ses compagnes et ne perdait aucun de leurs mouvements. Son regard élargi enveloppait toute la cérémonie, allait de l'officiant, dont les ornements reflétaient la clarté vacillante des cierges ,aux fleurs du tabernacle et fixait parfois l'hostie de l'ostensoir, mais par une obstination inconsciente, elle s'aban-

donnait à contempler son amie dont la robe blanche la fascinait. Parfois aussi, elle saisissait la main de Mademoiselle Dimelli et lui jetait à la dérobée un coup d'œil rapide comme pour la prendre à témoin du bonheur des autres.

Depuis la veille, elle vivait dans un état de surexcitation inquiétante, elle était agitée de tressaillements et de frissons continuels, passant d'une crise de larmes à des accès de nerveuse colère. De toute la nuit, elle n'avait pu dormir, ses yeux restaient obstinément ouverts dans l'obscurité silencieuse du dortoir où son imagination affolée croyait voir tournoyer des fantômes. Impatiemment, elle avait attendu le lever de l'aurore et cependant elle gardait l'appréhension de cette journée qu'elle désirait et redoutait tout à la fois. Avec une impatience maladroite, elle avait aidé Odylle à revêtir ses habits de fête et s'était extasiée sur tous les objets qui composaient sa gracieuse toilette, depuis son voile de mousseline transparente jusqu'à son joli petit livre de messe, plaqué d'ivoire. L'âme ravagée d'un immense chagrin, elle avait cherché à oublier en ses ardents baisers les cuisants regrets qui l'assaillaient, sans pouvoir surmonter sa profonde douleur et silencieusement de ses yeux brouillés, mêlée au flot des fidèles, elle l'avait

suivie à l'église. Tout d'abord, dans l'énervement de sa déception, elle s'était raidie à son banc, l'œil farouche, la gorge sèche, sans courage et sans voix, mais, peu à peu, elle avait subi le trouble de tout ce qui l'entourait et sa nature impressionnable, qui avait comme l'intime prescience des douces ivresses dont on la privait et qu'elle eût divinement goûtées, s'exacerbait davantage à mesure que la cérémonie s'avançait, au milieu de ces voluptés intensives qui bourdonnaient autour d'elle, exaltaient ses sens ignorés, parmi cette mise en scène savante et glorieuse, bien faite pour empoigner l'âme amoureuse d'une imaginative. A sa place, elle s'agitait, elle semblait impatiente. Tout l'énervait maintenant : la grisante odeur de l'encens, les lueurs flottantes des vitraux, les parfums traînant dans l'atmosphère, les froissements des robes, l'âpre senteur des fleurs, le rayonnement des cierges. Alors, remise de l'engourdissement douloureux du début, de la rêveuse paresse qui la rendait muette à son entrée dans la cathédrale, brusquement elle se mit à chanter et sa voix souple, d'un pur éclat de métal célébra, elle aussi, l'amour du bien-aimé, au festin duquel elle n'irait pas s'asseoir en le chaste enthousiasme de son cœur épris. Avec

une ferveur passionnée elle chantait et son âme attendrie glorifiait les saints mystères, les nuptiales effusions. Dans son inconsciente exaltation, c'était comme le suprême hommage de sa détresse qu'elle criait au Dieu crucifié dont l'hostie d'opale miroitait au-dessus d'elle et la pénétrait d'inassouvis désirs. Et la mélodie s'acharnait autour d'elle, berçant sa pensée en un murmure éploré :

Le voici l'agneau si doux,
Le vrai pain des Anges,
Du ciel il descend sur nous
Adorons-le tous.

L'émotion qui la bouleversait était à cette heure si absolue que tout son être frémissait au chant des cantiques comme au souffle caressant d'une brise qui l'eût effleurée de son haleine. Vers l'autel, sans s'en rendre compte, elle se sentait attirée par de mystérieuses affinités. Il lui semblait qu'une voix d'une douceur infinie l'appelait à elle des profondeurs enchantées du tabernacle. Convulsivement, son corps s'agitait d'un violent frisson. La surexcitation nerveuse, que la fatigue morale avait provoquée, le saisissement de cette troublante cérémonie, l'acuité des sensations qu'elle éprouvait, ébranlaient

son cerveau en épuisant ses forces ; aussi, quand, au moment de la communion, elle vit Odylle se lever, la physionomie rayonnante d'une divine joie, elle eut l'âpre sentiment d'un immense bonheur qui lui échappait. Son regard en acquit alors une étrange intensité, il s'hallucina dans une expression d'atroce regret. A travers les groupes, le va-et-vient des communiants, obstinément elle suivit son amie. Elle la vit revenir, les paupières demi-closes en un ravissement qui rejaillit jusqu'à elle. Alors elle sentit au cœur une douleur si aiguë qu'elle en blêmit. Tout éperdue d'angoisse, en proie à une indicible terreur, elle poussa un cri déchirant. Mademoiselle Dimelli se précipita vers elle et l'entraîna au dehors. L'enfant la suivit sans défense. A l'air libre, elle défaillit dans ses bras et des larmes lourdes et silencieuses coulaient sur son visage, subitement devenu d'une livide pâleur.

XIX

Depuis le départ de la petite Marion, la maison semblait triste et déserte. L'enfant, qui l'animait du rayonnement de sa vie et de ses turbulentes fantaisies, s'en était allée, emportant avec elle toute la gaieté du foyer. Jacques Moreau, qui ne trouvait plus dans sa fille le contrepoids nécessaire à ses graves préoccupations, s'abandonnait à son découragement, aux doutes cruels de l'heure présente. Son caractère dans le trouble des émotions, dans le choc brutal des déceptions, s'était aigri outre mesure et devenait chaque jour d'une irritation extrême. Il s'agaçait d'un rien, d'une mouche qui bourdonne, et son activité maintenant sans objet le poussait à de continuels reproches à l'égard de sa femme dont les moindres observations, toujours timidement formulées cependant, le rendaient agressif et maussade. Quand elle se hasardait en des sollicitudes trop attendries, il la congédiait d'un mot brusque, lui reprochant de renouve-

ler sa peine et la malheureuse s'éloignait, les yeux pleins de larmes. Trop désorienté pour réagir, subissant le poids d'une vieillesse hâtive qui le rendait incapable de se créer un dérivatif quelconque et voulant, par fierté de paysan, demeurer étranger aux choses de la politique maintenant qu'on l'avait congédié, il errait à travers les jours comme un vagabond maudit, dans une paresse sénile, une décevante oisiveté. Il passait néanmoins la majeure partie de son temps chez son ami le Docteur Dumont dont il aimait l'esprit d'à-propos, la fine raillerie et surtout l'espérance obstinée en des avenirs plus cléments. Là, il allait chercher une consolation qui lui manquait, la croyance qu'il n'avait pas ; là, il allait engourdir toutes les affres de son âme, les terribles inquiétudes qui le hantaient et qui chez lui répondaient au mobile secret de ses pensées. Il pressentait la diminution de ses revenus, le coulage fatal de sa fortune, la stérilité de ses immeubles et l'idée de redescendre, de ne plus être le Jacques Moreau adulé qu'il avait été, le plongeait dans une torture extrême, une lugubre mélancolie qui l'oppressait et troublait ses nuits d'obsédants cauchemars. Dans la ruine du pays, sa richesse acquise se fondait chaque jour ; ses

métayers découragés, convaincus de l'inanité de leurs efforts, abandonnaient le sol affermé. Et il voyait déjà la misère s'installer à son foyer avec tout son cortège de déchéances et de privations. Adieu le décor dont il aimait à s'entourer, la douce popularité qui flattait sa vanité de parvenu, les hommages qui lui faisaient comme une glorieuse auréole ! Déjà il pressentait que tout l'édifice, construit au prix de tant de peines, pouvait d'un instant à l'autre s'effondrer brusquement et il en éprouvait une douleur amère. Dans l'état désordonné de son âme, il songeait néanmoins au remède efficace, capable de l'arrêter sur cette pente fatale où il glissait malgré lui. Un moment l'espoir d'une vente fructueuse de ses eaux-de-vie l'avait réconforté et en bon esprit pratique, qui n'abandonne rien à l'imprévu, il en avait établi le rendement rigoureux et immédiat, mais hélas, l'attente fut vaine, la désillusion atroce. Ses appétissantes circulaires ne surent pas convaincre les indifférents. Ses confrères et ses concitoyens, préoccupés comme lui de bénéfices à réaliser, restèrent sourds à ses séduisants appels. Il en conçut un mortel dépit. Désabusé, acculé à une situation précaire, ayant maladroitement tout confié à la terre ingrate, il se résolut, le déses-

poir au cœur, à l'acte le plus douloureux de sa vie et qui en tout autre époque, l'eût fait reculer d'horreur : emprunter. Comme la seule pensée qu'on eût pu deviner sa détresse le bouleversait d'affolement, il chercha, avec toute la ruse cauteleuse de sa nature, un prêteur discret et assez éloigné du pays pour observer le silence. Et un jour, jour néfaste d'Avril, par un clair soleil matinal, à l'aube naissante, à travers la campagne endormie, il s'en fut dans une commune voisine chez un gros bourgeois cossu, un de ses anciens clients, dont il connaissait la situation prospère. Et là, en un débit larmoyant, après lui avoir vanté la valeur de ses biens, il l'amena doucement à son idée, la voix attendrie jusqu'au sanglot. L'autre se laissa faire avec une tranquillité béate, en compère qui vient de trouver un bon placement et Jacques Moreau, les doigts frémissants, échangea contre un tas d'or sa maigre signature, mais sur un simple billet. Il se défendit âprement de constituer hypothèque, car il ne voulait certes pas s'exposer à mettre son nom sur les feuilles d'un registre, révélateur de sa ruine.

Quelques heures plus tard, après de savants mensonges prodigués sur sa route pour expliquer sa présence en ces lieux écartés, il revint

à Naurac, la bouche onctueuse et souriante, le cœur ragaillardi. A la nuit close, enfermé à double tour dans son cabinet de travail, il compta et recompta les blanches cartouches, les six mille francs dont l'or brillait à ses yeux ravis. Le lendemain, sous l'impression de ces consolantes réalités, il se promena plus que de coutume, l'esprit rasséréné d'une joie tout intérieure. Volontiers il se laissait arrêter dans sa flânerie. Aux bourgeois qui se lamentaient et qui le prenaient à témoin de leur détresse, il avouait, de son air bonhomme et compatissant, que lui aussi eût été bien malheureux s'il n'avait songé, aux temps des vignes, à réaliser quelques économies. Et son mensonge audacieux le réconfortait contre lui-même.

Mais, après cet épanouissement de l'or reçu, les inquiétudes le ressaisirent. L'appréhension de l'avenir, qui se dressait devant lui en ses mystérieuses énigmes, le torturait sans répit, chassant au loin jusqu'aux moindres préoccupations de sa paternité. Si l'heure présente était assurée, que serait l'heure qui suit? Aussi à chaque louis disparu et qu'il mesurait à sa femme pour les besoins du ménage avec une avare parcimonie, il blasphémait contre les gens, Dieu et la Nature.

Sur ces entrefaites les Républicains revinrent au pouvoir. On lui proposa de reprendre les fonctions de maire, mais ses embarras d'argent le poussèrent à refuser; il se contenta de garder au Conseil municipal une place prépondérante qui flattait sans frais sa vanité, toujours en éveil des moindres hommages.

Cette sourde lutte entre son intérêt et son amour de la popularité le poussait à l'hypocondrie. Son caractère aigri avant l'âge s'exacerbait jusqu'à la violence et s'irritait sur tous les sujets les plus futiles, sur les incidents les plus inoffensifs. Dans l'émotion de ses craintes, il revint encore à des isolements plus complets, s'enfonça plus avant en des méditations somnolentes que provoquait le poids précoce d'une décrépitude physique que les chagrins rendaient plus lamentable encore. Quand il sortait de ces funèbres rêveries, son activité maladive qui le reprenait brusquement le faisait agressif. Il avait alors des méchancetés d'enfant vicieux et se plaisait à rudoyer la pauvre créature, sa femme, sur laquelle il passait, sans le moindre remords, tous les accès de ses impersonnelles colères. Mais Louise, tout d'abord soumise par faiblesse de volonté et par l'habitude de l'obéissance

passive, s'était lassée de cet étroit esclavage. Plus consciente de ses droits d'épouse avec les années, elle s'était redressée contre cette oppression, qui chaque jour devenait plus égoïste et plus absolue. Son cœur ulcéré, meurtri en ses délicatesses les plus dévouées, avait enfanté comme une vague rébellion. L'absence de sa fille, qui n'était plus là pour recevoir ses larmes, lui avait donné une certaine audace d'allures, une certaine initiative de conduite. Lasse de demander aux travaux manuels un dérivatif, l'occupation quotidienne des heures lentes, maudissant la solitude de son foyer où elle errait inactive, elle crut tromper la monotonie des jours au dehors en des commérages sans fin, avec de complaisantes voisines, inoccupées comme elle. Elle fuyait du moins la rudesse grossière d'un maître intraitable. Ainsi cherchait-elle à oublier, à ne plus vivre en recluse apeurée. Par un contre-coup étrange, dans cette vie frivole, la physionomie de son enfant se voilait elle-même. Elle y pensait chaque jour un peu moins ; au chagrin de la séparation avait succédé une résignation inerte, acceptée comme une fatalité. Cette impression se modifiait cependant quand elle allait à la pension. Sous les caressants baisers de la

petite Marion, elle retrouvait les maternelles ardeurs de sa tendresse et le renouveau des joies aimées, mais à son retour à Naurac, tout se fondait dans les questions des commères et la décevante oisiveté du foyer domestique qui, comme la nature, semblait refléter l'image des champs abandonnés.

XX

Marie-Louise fut longtemps à se remettre de la terrible secousse qu'elle avait ressentie; elle en subit une grave dépression physique qui faillit avoir de déplorables conséquences. Sa santé, si robuste jusqu'alors, s'altéra soudain. Sa physionomie, d'ordinaire empourprée, perdit ses belles couleurs et ses joues se creusèrent, accusant l'ossature des pommettes. Ses yeux noirs se marquèrent d'un bistre profond qui décelait la trace d'une extrême fatigue. A la place du calme sommeil qui, avant ses chagrins, mettait l'absolu repos dans ses traits, ses nuits furent l'occasion d'agitations fébriles et cruelles. Souvent elle se réveillait en sursaut, toute frémissante et le visage inondé de larmes qui la brûlaient. Chaque jour, après le repas, elle éprouvait d'indicibles malaises, d'inquiétantes faiblesses qui déconcertaient son entourage. Ses nerfs distendus, après la surexcitation des semaines précédentes, provoquaient de vio-

lentes crises de sanglots. Il ne fallait rien moins que les opiniâtres sollicitudes de Mademoiselle Dimelli pour apaiser ces accès de tristesse qui se renouvelaient sans cesse. Le médecin appelé prescrivit de fréquentes promenades, de continuelles distractions, une vie tranquille, à l'abri des heurts et des impressions. C'est alors que sa maîtresse, en proie à de mortelles appréhensions, se résolut à l'isoler afin de mieux la guérir. Elle l'éloigna d'abord de ses compagnes dont l'insouciante gaieté ne pouvait qu'irriter son âme blessée. Elle l'installa ensuite dans une chambre, voisine de la sienne, se fit avec amour, ingénûment, sa sœur gardienne, debout au moindre bruit, prête à la secourir. Dans la crainte d'effrayer sa mère, elle lui cacha la souffrance de son enfant, autant afin de lui éviter le choc d'une entrevue que pour protéger sa petite amie contre un départ possible dont elle redoutait l'imminence, persuadée que sa main seule devait cicatriser les plaies ouvertes. Elle croyait à juste titre que sa caressante tendresse suffirait à ramener le calme dans cette nature surexcitée et d'une impressionnabilité si étrange. Pour hâter encore le retour d'une paix bienfaitrice, elle la laissa aux inspirations de ses goûts, surveilla ses moindres

gestes, lui ménagea de douces flâneries, à l'ombre des arbres, dans les jardins de Beaulieu, l'engourdit de ses plus délicates prévenances. Peu à peu, l'enfant, au contact de cette maternité qui se faisait si humble près d'elle, se ranima dans l'échange des sourires, la douceur des baisers. Ses regards douloureux eurent des éclairs de surprise émue, des attendrissements subits. Sa figure se rasséréna comme au souffle d'une haleine attiédie et son âme consolée revint joyeuse aux turbulences d'antan, aux amusements de son âge. Mais elle garda profondément de cette crise aiguë, de cet ébranlement nerveux qu'avait enfantée la première désillusion de sa jeunesse, une inégalité d'humeur, une susceptibilité de caractère telles qu'une contrariété, souvent futile en apparence, lui causait de vives émotions. Elle était à peine remise de cette épreuve que les vacances survinrent et ce lui fut un vrai déchirement de quitter la pension, car elle était encore sous le charme d'une intimité où toutes les ardeurs exigeantes de son âme trouvaient leur emploi. Et puis elle redoutait d'instinct la campagne, dont les grandes solitudes l'effrayaient par leur silencieuse monotonie, par leurs aspects désolés. Aussi revint-elle à Naurac, morose et dé-

fiante. Déjà familiarisée avec certains raffinements de vie intérieure et de relations, elle éprouvait une véritable répulsion pour la maison de ses parents, dont elle avait gardé de son dernier séjour un souvenir d'ennui. La brusquerie coléreuse de son père la laissait inquiète, ce qui ne l'empêchait pas cependant d'être résolue à lui désobéir, afin de se venger à sa manière de ce qu'elle considérait comme une punition imméritée. Dans ce sentiment elle reprit sa place au foyer, sans joie et sans entrain. Aux premiers jours de son arrivée, sa mère se mit en frais de toilette et la promena, ainsi qu'une chose curieuse, de maison en maison, de voisine en voisine ; mais les interrogatoires que l'enfant eut à subir l'agacèrent et elle se refusa opiniâtrément à ces visites importunes. Sa mère, froissée d'un semblable entêtement, voulut l'y contraindre, mais Jacques Moreau prit parti pour sa fille, applaudit à sa volonté, très heureux au fond d'humilier sa femme, dont les continuelles sorties et l'indépendance d'allures le rendaient ombrageux. Flatté de voir Marion servir sa rancune, il la laissa agir à sa guise, lui passa tous les caprices qu'elle put avoir et souvent l'emmenait avec lui dans des lentes flâneries désœuvrées, le long des routes

poudreuses. L'enfant le suivait machinalement, la main dans la main ; et ils marchaient ainsi des heures entières : lui, le dos arrondi, d'un pas pesant et lassé ; elle, les yeux perdus sur le bleu du ciel, l'air rêveur et le cœur noyé de mélancolie.

Cependant Louise, prise de remords, honteuse d'avoir sacrifié la préoccupation de sa fille à ses curiosités frivoles de commère, sembla modifier son genre de vie. Elle se rapprocha de son enfant, l'entoura de soins, s'amusa de ses jeux, l'accabla de gâteries, puis, un beau jour, sans que rien ait pu provoquer sa brusque attitude, avec la constante mobilité de sa nature, l'amour du bruit et du changement la ressaisit en ses exigences désordonnées. Et tandis que Marion s'assoupissait encore dans la légère somnolence du réveil, elle reprenait déjà ses courses au dehors, laissant sa demeure aux soins mercenaires des domestiques.

Un jour, les anciennes compagnes de la jeune pensionnaire, se rappelant des joyeux festins du passé, revinrent à la maison, espérant y trouver l'accueil d'autrefois, mais l'enfant qui, dans l'isolement de son âme, se nourrissait du souvenir toujours vivace des absentes, se prêta peu à leurs invitations, à

leurs politesses intéressées. Son esprit et ses espoirs étaient ailleurs et puis leurs goûts de paysannes différaient des siens, leur éducation rudimentaire sans souplesse et sans discrétion la choquait au point de la rendre maussade. Elle les congédia avec un air sérieux, sous un futile prétexte qu'elle imagina. Alors sa solitude devint plus grande encore. Dans ce milieu, livrée à ses propres inspirations, où les seules lettres de Mademoiselle Dimelli et les confidences d'Odylle venaient la charmer d'un parfum si doux de tendresse, la petite Marion étouffait en sa détresse incomprise, mais par un orgueilleux besoin de dissimulation, elle refoulait au dedans d'elle-même toutes ses pensées. Et il ne lui venait pas à l'esprit de se jeter au cou de ses parents qui semblaient suivre deux routes opposées, l'abandonnant aux hasards de sa destinée, complètement étrangers aux exigences de sa nature. Son caractère, dans l'agitation de son cerveau, s'affirmait davantage, entrevoyait déjà de vagues résolutions ; elle se refusait à vivre de plus en plus dans ce cercle étroit, loin des affections si bonnes au cœur qu'elle goûtait à la pension. Blessée de l'indifférence de sa mère qui s'occupait si peu d'elle, elle sut ne pas lui avouer sa sourde angoisse,

mais cette contrainte qu'elle s'imposait entretenait à son insu une malsaine nervosité. Aussi, pour une légère observation, elle devenait coléreuse, elle sortait offensée, frappant les portes d'une main brutale en un geste de révolte. Les contrariétés qu'elle éprouvait et dont elle s'aggravait la portée en y pensant trop souvent, avaient donné à son esprit une maturité précoce. Par un besoin de sensitive inconsciente, chaque soir, avant de s'endormir et toujours sous des images tristes, elle raisonnait les moindres impressions de sa journée et il lui prenait comme un subit désir d'éloignement de tous ceux qui l'entouraient. Ainsi les semaines monotones lentement se hâtaient à son gré vers le retour dans la maison bénie, où la conviait la prévoyante fidélité d'une affection qui lisait si bien au plus profond de son être comme dans un livre ouvert. Et sa joie fut grande quand elle reprit le chemin d'Angoulême, et toutes ses amertumes se fondirent en un délicieux soulagement, lorsqu'elle aperçut au loin les tours de la cathédrale et le circuit des remparts. L'oppression qui l'assombrissait jusqu'alors s'enfuit loin d'elle. Jamais, elle ne se souvenait avoir éprouvé une émotion aussi vive à l'aspect des lieux qu'elle aimait ; son cœur

battait de contentement dans sa poitrine et ses regards attendris se fixaient obstinément vers le point mystérieux où se dressait la demeure qu'elle était impatiente de retrouver. En franchissant le seuil de la cour, ses yeux avides cherchaient la physionomie de sa maîtresse qu'elle reconnut dans un groupe de jeunes filles; elle se précipita vers elle, l'âme frémissante. Ardemment elle lui sauta au cou et les questions, parmi les baisers, se heurtaient en des phrases inachevées et confuses. Avec une spontanéité qui trahissait sa foi, Marion lui disait tout son bonheur de la revoir, ses ennuis et ses chagrins d'avoir vécu si longtemps loin d'elle et cela si simplement, dans un accent de franchise si caressante que Mademoiselle Dimelli, troublée jusqu'aux larmes, à chaque nouvel aveu ne savait que répéter ces mots attendris: « Ma chère petite, que je vous aime! » Et cette douce chose qu'elle n'avait pas entendue depuis deux mois la berçait comme un murmure harmonieux; il lui semblait qu'elle marchait dans un rêve et son regard élargi, fixé obstinément sur sa maîtresse, rayonnait d'une infinie reconnaissance.

A cette époque, Marion venait d'atteindre ses treize ans. C'était déjà une grande fille,

de complexion robuste, à la figure d'une énergie très expressive. Sa physionomie aux traits accentués qu'illuminaient deux yeux noirs et qu'égayait encore la blancheur nacrée du sourire, l'opulente chevelure qui descendait en lourdes nattes sur ses larges épaules, lui donnaient l'aspect d'une jeune fille en plein développement de sa force physique. Et pourtant elle n'avait pas encore subi la phase de son évolution physiologique. Quelques mois après son retour à la pension, elle en ressentit les premières atteintes. Les secousses successives qu'elle venait de franchir et l'ébranlement qu'elles avaient produit fatalement, avaient hâté l'œuvre de la nature et le travail de rénovation commença sous des formes particulièrement douloureuses. De lancinantes tortures la couchèrent sur un lit, toute pantelante et tout apeurée. Pendant plusieurs jours, elle gémit lamentablement. D'étranges frayeurs la hantèrent. Il lui semblait qu'un frisson glacé de mort passait sur elle. Dans son effroi, elle appelait à son aide, ignorante encore des éternelles et déchirantes sujétions. A son chevet, sa grande amie, la main dans la main, ramenait le calme en son esprit affolé. De sa voix qui se faisait plus compatissante elle la préparait aux iné-

vitables servitudes de son sexe, la raisonnait en réconfortant sa pudeur rougissante. Et femme maintenant, soumise sans révolte aux lois de son corps, dans la métamorphose de son organisme, la jeune Marion, encore tout endolorie revint à ses habitudes de pensionnaire. Son caractère se modifia cependant ; elle perdit de sa jeunesse et de son insouciance. A la place de cette espièglerie, de ce joyeux entrain qui avait été, avant les épreuves, la dominante de sa nature, elle eut une gaieté saccadée, inégale, faite de soubresauts. Du passé, une seule chose lui resta, intacte, absolue : sa passion pour les arts, pour tout ce qui flattait indistinctement sa sensibilité, sa délicatesse d'âme. Avec une ferme volonté, une constante égalité d'humeur elle se livrait aux études musicales, dans une attention obstinée qui ne correspondait certes pas aux lassitudes si fréquentes à son âge et qu'un caprice fait souvent naître. Par une faveur spéciale et qu'elle avait elle-même sollicitée afin d'être plus isolée, Marion allait chaque jour travailler son piano dans l'appartement de sa maîtresse où elle recevait parfois des leçons de chant, ce qui était pour elle la suprême récompense. Avec une indifférence voulue qui ne se démentit pas un seul ins-

tant, elle ne parlait jamais de sa première communion et semblait se désintéresser de toutes les conversations engagées à ce sujet autour d'elle. Elle avait l'air de les écouter sans comprendre et ne s'y mêlait en aucune façon. Lorsqu'une compagne maladroite et bavarde, par légèreté plutôt que par méchanceté, lui rappelait la scène de la cérémonie ou s'étonnait de ne pas la voir faire comme les autres, Marie-Louise fronçait les sourcils, sa figure prenait une expression de particulière dureté et brusquement, sans riposter, elle s'éloignait de l'importune, en un geste plein de fierté blessée. Odylle Angeduc, de plus en plus attachée à ses pas et dont la tendresse s'inspirait encore des souffrances de son amie pour s'affiner davantage, évitait toutes les allusions avec un soin scrupuleux et par mille prévenances ingénues cherchait à voiler le souvenir de sa misère, poussant l'affection jusqu'à surveiller les colloques qui s'échangeaient, afin d'éloigner Marion au moment opportun.

A la rentrée des classes, tout d'abord, en vertu des habitudes contractées, elle avait suivi ses compagnes aux offices, mais, dans l'église, à la vue de l'autel, dépouillé cependant de son décor d'emprunt, elle avait res-

senti un violent saisissement. Elle s'était pourtant dominée au premier choc, mais l'atmosphère qui la baignait de ses parfums d'encens l'oppressait d'un poids écrasant ; elle avait revu avec son imagination les séductrices images et sa douleur affaiblie lui remontait à l'âme. Elle se raidit quand même contre l'émotion qui l'envahissait, elle resta silencieuse, distraite et triste, volontairement inattentive à ce qui passait autour d'elle. A son retour à la pension, comme elle gardait encore son air contraint des mauvais jours, sa maîtresse s'en inquiéta. Marie-Louise éluda d'abord toutes les questions, fit des réponses évasives, mais sous des instances réitérées, trop émue pour se contenir davantage, elle finit par avouer en pleurant la vraie raison de son angoisse. Alors, dans la crainte d'une nouvelle crise, Mademoiselle Dimelli la dispensa dorénavant d'assister à la messe se faisant ainsi, malgré ses sentiments, l'humble servante aux ordres de Jacques Moreau. La petite fille en conçut un véritable soulagement, car le lieu saint maintenant lui faisait peur, elle avait la pénétrante intuition qu'elle n'y entrerait plus sans frémir.

Sous ces voûtes obscures et majestueuses, où tant de tableaux défilaient devant ses yeux,

elle se sentait en proie aux terreurs indicibles d'une enfant, dans le voisinage d'une obscurité mystérieuse et redoutable.

A l'étonnement d'Odylle qui lui reprochait parfois son oisiveté vagabonde, Marion devint studieuse, appliquée en tous ses devoirs. Elle cherchait ainsi, en contrariant sa nature, à charmer sa maîtresse bien plus à coup sûr qu'à préparer son brevet, à la possesion duquel son père attachait un inestimable prix, en bon bourgeois qu'il était, béat admirateur des préjugés de sa caste. Cela caressait agréablement sa vanité de voir un diplôme entre les mains de sa fille.

Dans son orgueil étroit et sot, il le contemplait déjà en son cadre d'or fixé au mur, à l'endroit le plus apparent de son salon. Et, c'était à le contenter que travaillait, mais pour tout autre motif, son enfant dont il avait sacrifié les vagues et douces religiosités à l'égoïsme de ses opinions de savant de village.

En dépit des préférences qu'on lui témoignait ouvertement, la petite Marion comptait parmi ses compagnes d'ardentes sympathies. Loin de jalouser son influence, celles-ci savaient s'en servir utilement, en faisant supprimer par son entremise quelque odieuse retenue. Sûre de son pouvoir près de la directrice, Marie-

Louise acceptait gaiement ses fonctions d'interprète. Avec les meilleures grâces du monde elle plaidait des causes gagnées d'avance, et revenait empressée annoncer à ses sœurs anxieuses les libertés reconquises. Ainsi cette vie de recluse, malgré sa régularité monotone lui plaisait par le rôle de médiatrice qu'elle y jouait, et qui flattait les généreuses aspirations de son âme, par les amitiés qui rayonnaient vers elle. Elle aimait la pension parce que son bourdonnement de ruche convenait à sa nature amoureuse du bruit et du mouvement ; elle l'aimait avec ses exigences, ses surprises, aussi pour toutes les satisfactions qu'elle y goûtait. Certes, elle ne songeait guère à Naurac, pays désenchanté, qui de plus en plus s'embrumait dans les suaves préoccupations de son intelligence, dirigée vers d'autres horizons. La correspondance qu'elle entretenait avec ses parents, lui rappelait seule ceux qu'elle y avait laissés. Chaque semaine, beaucoup plus pour obéir à sa maîtresse que par un besoin du cœur, elle écrivait à sa mère des lettres respectueuses, d'une étonnante réserve, d'une insignifiance voulue en ses inoffensives confidences. Aucune tendresse ne s'en exhalait, à peine quelques phrases banales d'affection dont on sentait

l'effort et la contrainte. Louise les lisait du reste sans curiosité, et suivant son caprice y répondait immédiatement ou tardait à le faire. Chaque mois, à des époques invariables, elle venait voir son enfant, presque toujours seule. Jacques Moreau rarement l'accompagnait, ses soucis et les servitudes de sa vieillesse le retenaient au rivage. La mère et la fille, comme autrefois sortaient ensemble, flânaient désœuvrées à travers les rues, mais il n'y avait plus entre elles ces instinctifs épanchements qui confondaient leurs âmes ; elles marchaient indifférentes l'une à l'autre. La jeune Marion, désireuse de contenter quelques fantaisies de son âge, aurait bien voulu rôder par les magasins, en quête de nombreuses emplettes, mais sa mère soumise à d'impérieuses nécessités, à chaque entrevue les réduisait encore. Et comme l'enfant s'en plaignait amèrement, elle lui répondait sur un ton maussade : « Tu le diras à ton père, il te donnera de l'argent s'il le veut, moi je n'en ai pas ! » La chose semblait invraisemblable à Marion, elle s'en étonnait et protestait avec énergie. N'avait-elle pas entendu dire par ses complaisantes compagnes qu'elle était riche, très riche même. Et, malgré toutes les dénégations qu'on lui opposait, elle le croyait encore

parce qu'une enfant est toujours disposée à admettre ce qui séduit son amour-propre et flatte sa vanité. Ces légères contrariétés entre Madame Moreau et sa fille provoquaient souvent de pénibles explications, de malsaines discussions. Leur promenade devenait alors une gêne réciproque dont elles avaient hâte de sortir. La jeune pensionnaire ne pardonnait pas à sa mère ces continuels refus, que rien ne semblait justifier à ses yeux, et celle-ci se révoltait contre qui la rendait responsable d'une situation difficile, dont elle subissait la première les douloureux effets.

Cette existence, monotone et fiévreuse tout à la fois, dura trois ans avec ses cruelles alternatives de vacances, de séjours ennuyés à Naurac. Mais, à mesure que les mois s'échelonnaient, il se glissait dans la jeune fille une force inconsciente, comme une volonté plus résolue à poursuivre la réalisation de ses rêves, de ses idées et de ses goûts, en dépit des obstacles et des règlements. Sa nature ardente et primesautière, que n'avait assouplie aucune éducation religieuse, avait parfois des rudesses choquantes, des mouvements impétueux, irrésistibles. Souvent elle se résolvait brusquement à accomplir tel acte qui lui plaisait. Rien ne pouvait l'en distraire. C'était

en vain qu'on lui défendait d'agir ; les plus subtils raisonnements étaient impuissants à la désarmer, les menaces l'exacerbaient encore davantage. Les marques d'affection d'une personne qu'elle aimait réduisaient seules son entêtement ; tout se fondait alors dans la chaleur d'une caresse et elle obéissait comme une enfant. Son tempérament d'artiste se dessinait chaque jour de plus en plus dans ces études musicales où elle déployait une activité nerveuse. En cette préoccupation presque absolue son caractère s'affinait, sa sensibilité y trouvait d'indicibles extases dont les voluptueuses agitations prolongeaient l'effet des impressions. Jeune encore, elle commençait à déchiffrer des partitions d'opéra et elle y mettait un acharnement maladif. L'amoureuse langueur des phrases de Chopin lui remplissait aussi l'âme d'un trouble délicieux ; tout son être frémissant se subtilisait dans les sonorités des harmonies de ce Maître incomparable. Elle l'étudiait avec un soin religieux, une respectueuse passion, ravie aux larmes quand elle exprimait sa pensée d'une main sûre et fidèle. Ces puissantes émotions éveillaient en elle inconsciemment comme des ébauches de vie dont elle vantait le charme souverain à sa chère

Odylle : c'étaient des projets d'une éclatante beauté, de séduisantes réalités, baignées des flots d'une musique enchanteresse, au milieu de somptueux décors, un vrai régal pour les yeux éblouis. Et alors, avec son amie conquise à sa voix, dans l'abandon des confidences, comme au temps de leurs premières tendresses, les bras enlacés autour de la taille elles devisaient innocemment de l'avenir et vivaient leurs doux rêves. L'esprit curieux de Marion cherchait à soulever le voile, se laissait conduire sur les ailes des chimères vers les temps mystérieux qui s'approchaient la main dans la main de sa compagne ; mais quand Odylle lui rappelait l'heure prochaine des inéluctables séparations, alors son âme angoissée frissonnait à l'appréhension des adieux et d'abondantes larmes obscurcissaient le pur éclat de ses yeux.

Au commencement du printemps de 188., quelques semaines après avoir obtenu son brevet, Marion revêtit ses premiers vêtements de deuil. Un immense malheur venait de frapper la pension et de jeter la désolation dans tous les cœurs.

Un matin du mois de mai, à la descente du dortoir, les élèves se trouvèrent rassemblées dans une classe du rez-de-chaussée

Surprises de cette réunion inaccoutumée, elles se questionnaient anxieuses les unes les autres, ignorantes du grave événement qui en était la cause, lorsque tout à coup une sous-maîtresse, l'air bouleversé, s'avança au milieu d'elles. Tous les yeux la fixèrent avidement et le silence se fit aussitôt, solennel, plein d'angoisse : « Mesdemoiselles, leur dit-elle nous sommes profondément affligées. Notre chère Directrice, prise cette nuit d'un mal subit est à l'agonie. Bientôt peut-être, elle va mourir ». Un cri déchirant lui répondit. C'était Marion qui venait de s'abattre inanimée sur le plancher. On la releva, on la transporta avec mille précautions dans la cour. Son amie Odylle, des compagnes dévouées s'empressèrent autour d'elle. La fraîcheur de l'atmosphère, la violente réaction de frictions la ranimèrent peu à peu. Elle s'éveilla en se frottant le front comme pour en chasser une vision douloureuse. Son regard inquiet s'étonnait de ce qu'elle voyait à ses côtés, mais la mémoire spontanément lui revint : Est-elle morte ? murmura-t-elle. Et obéissant à une instinctive impulsion : Je veux la voir, ajouta-t-elle. Puis elle se leva dans un geste brusque et résolu. On s'interposa. Il fallut soutenir une véritable lutte pour l'empêcher de

courir vers l'appartement de la moribonde. A force de persuasion on finit par l'entraîner dans une chambre éloignée. Anéantie, prostrée, elle suivit Odylle silencieusement, inattentive aux tendres paroles que celle-ci lui prodiguait. Puis le visage collé aux vitres, elle regardait l'incessant va-et-vient des visiteurs effarés, en quête de nouvelles. Elle vit des médecins, l'air consterné, faire de grands gestes las et découragés, ensuite ce fut l'impressionnante apparition de l'archiprêtre. Hâtivement, il traversa la cour. Vêtu de ses habits sacerdotaux, l'étole d'argent plaquée sur son blanc rochet de dentelles ajourées et précédé de l'enfant de chœur, il portait en ses mains un petit ciboire d'or. Elle écouta ses pas résonner sur les marches de l'escalier puis s'enfuir dans la profondeur du couloir. Alors, elle sentit l'heure tragique et redoutable. En un sentiment de religieuse stupeur, elle tomba à genoux près d'Odylle, éplorée, sanglotante et misérable. De toute son âme recueillie monta vers le ciel sa première prière pour celle qui allait mourir. Un temps s'écoula qui lui parut bien long, puis la porte brusquement s'ouvrit. Une sous-maîtresse se jeta dans ses bras en pleurant : Morte, chuchota-t-elle ». D'un bond, s'arrachant à

l'étreinte, Marie-Louise se précipita. Sur le seuil de la chambre, elle s'arrêta glacée d'effroi. Un tremblement nerveux agitait tout son être. Ses yeux qui flamboyaient se fixèrent sur le lit en même temps qu'elle s'avançait par saccades, car ses jambes battaient l'une contre l'autre. C'est alors qu'elle la contempla sa chère maîtresse au grand cœur, les paupières à jamais closes dans l'infini sommeil de la mort. A cet émouvant tableau qui la saisissait en sa brutalité grandiose, les bras étendus elle s'abattit sur elle et l'embrassa follement, avec rage, comme si ses suprêmes tendresses eussent dû la ranimer, mais au contact de ce visage livide et froid, elle eut un sursaut de terreur. D'instinct, elle se rejeta en arrière, un long sanglot lui déchira la poitrine, son regard exprima une atroce angoisse, sa bouche s'ouvrit démesurément et elle rugit de douleur.

XXI

Dans son cabinet de travail, les mains derrière le dos, Jacques Moreau allait et venait nonchalamment. Il semblait très préoccupé, se parlant à lui-même. Les emprunts qu'il avait successivement contractés s'étaient fondus en de multiples exigences et pour s'enhardir vers de nouveaux sacrifices, il récapitulait les valeurs hypothétiques de sa fortune et remontait, non sans une nuance d'amertume, le cours des années :

« Quand je me suis marié, se disait-il, j'avais « en vignes un capital d'environ cent vingt « mille francs. » Et sur ses doigts il comptait : « D'abord les propriétés du Temple, en plein « rapport, les dépendances du Boisauroux, « deux maisons situées au centre de la ville, « soixante hectolitres d'eau-de-vie vieille. « Mon étude vendue, j'avais acheté la Donchère... » A ce mot fatidique un douloureux soupir souleva sa poitrine. Il continua : « Quatre-vingt mille francs. C'est donc un

« capital d'au moins deux cent soixante mille « francs que j'ai réalisé en bien fonds. Sur « cette somme, depuis six ans, j'ai signé pour « quarante mille francs de billets. » Et machinalement il répétait ce chiffre en scandant les syllabes qui lui semblaient lourdes et sonores. Dans l'émotion d'un vague remords, il s'étonnait, il cherchait à s'excuser :

« Et pourtant, j'ai été économe, parcimo- « nieux même. J'ai réduit les dépenses de ma « maison, diminué les fantaisies de Louise et « de ma fille. » Plein d'orgueil, il ajoutait : « Mais enfin, je ne puis cependant pas repren- « dre un rôle effacé au milieu de mes conci- « toyens dont j'ai été et suis encore l'arbitre « écouté. »

Il se donnait des raisons, s'exhortait au dévouement : « Vis-à-vis d'eux, j'ai des obli- « gations étroites. Je ne puis les sacrifier. Ils « ont besoin de moi, de mon influence et je « dois les soutenir, fût-ce au prix de ma pro- « pre tranquillité. » Et subitement remis de cette défaillance en songeant aux terres qu'il possédait encore, d'un air souriant : « Bah ! « j'ai de l'air autour de moi ! Ah, si je pouvais « replanter ! Si je pouvais protéger mes vignes « pendant seulement cinq ans, j'aurais bien- « tôt liquidé toutes ces misères. Je paierais

« mes dettes, car chacune de mes barriques « se vendrait cher et en bel argent. Et pour- « quoi pas, après tout ! Le phylloxéra se lasse « de nous, il émigre vers d'autres cantons. « Ma bourse remplie, je puis tenter un su- « prême effort et le vaincre. Alors, c'est la for- « tune reconquise ! »

Et la pensée rayonnante de sa fille l'aveugla : « Marion, se dit-il, a maintenant seize « ans accomplis. C'est une belle fille. Elle « trouvera facilement à se marier. Moi je me « charge de lui découvrir un époux cossu, « quelque riche commerçant de Cognac. »

Et content de son idée, il riait en se redressant fièrement : « Mon Dieu, il ne sera « pas à plaindre, celui-là ! Devenir le gendre « de Jacques Moreau n'est certes pas déchoir « car je suis un des hommes les plus impor- « tants de la contrée. Mon influence est con- « nue, mes relations avec le Préfet de noto- « riété publique. Tout le monde ici me salue « et me respecte. »

Et dans l'enthousiasme de son panégyrique, il pressentait déjà son rêve accompli : la culture glorieuse des vignes, les capitaux associés, les luxuriantes vendanges revenues et comme couronnement à cette œuvre de rénovation, la Donchère, qui surgirait de ses cendres,

triomphante et régénérée. Mais pour atteindre ce but convoité, de nouveau il fallait de l'or, toujours de l'or. Et dans l'éblouissement de ses orgueilleuses chimères, il se résolut à emprunter encore. Alors, il chercha, toujours parmi ses anciens clients, ceux qu'il pourrait circonvenir habilement et dont la discrétion lui serait assurée, car c'était la raison essentielle et déterminante. Il prit sur sa table un de ses précieux répertoires et se mit gravement à en soupeser tous les noms, estimant de chacun la valeur résistante. Guidé par son flair, sans effort, il trouva celui qu'il cherchait. Tout rayonnant d'aise, l'âme rassérénée il vint se camper au milieu de la pièce. Puis étendant les bras dans un geste de victoire, il s'écria radieux : « Tonnerre de Dieu, je replanterai ! »

XXII

Peu de jours après la mort de Mademoiselle Dimelli, Marie-Louise, revêtue de sévères habits de deuil, avait quitté la pension dans une désolation profonde. Victime d'une étrange fatalité, par ce coup imprévu, elle avait maintenant deux chagrins à supporter : la disparition de sa chère maîtresse et l'éloignement d'Odylle, placée à Paris comme institutrice dans une famille. En cette dure réalité qui, contre toute vraisemblance, était venue inopinément s'abattre sur elle, elle vivait en plein désarroi. Sans appui et sans guide, elle se refusait à croire encore à l'abandon des rêves entrevus, car elle avait foi en sa jeunesse.

Brutalement jetée dans cette campagne désolée, au milieu de ce foyer dont elle gardait des vacances passées le frissonnant contact, elle s'affligeait, entretenait sa peine, loin des délicates intimités qui eussent pu l'engourdir. Sous l'empire décevant de ces

idées moroses, elle réfléchissait âprement, analysait ses impressions, trouvant un charme particulier à s'attarder ainsi en ses tristesses. Chaque matin, à son réveil, quand le soleil pénétrait dans sa chambre, elle se levait hâtive et prenait un plaisir de malade à s'accouder sur le rebord de la fenêtre ouverte. Là, les yeux attendris, elle regardait les tilleuls du jardin où se jouaient, à travers les feuilles, des rayons embrasés ; elle écoutait les oiseaux qui se poursuivaient en piaillant gaiement sous les branches ombreuses.

Dans le calme de la nature, elle rêvait à la morte et cette pensée exclusive évoquait en son âme toute une légion de choses défuntes, de souvenirs aimés, d'émotions communes, où elle s'isolait avec une volupté douloureuse. Ramenée par le contraste au sentiment de la vie présente si différente de celle qu'elle avait quittée, elle revoyait tous les tableaux de ses journées, en leurs scènes invariables et monotones. Elle y semblait oubliée. Personne ne s'occupait d'elle et son cœur, avide de tendresses, s'en froissait outre mesure, ce qui aiguillonnait encore sa réelle souffrance. Au lieu de la constante préoccupation de sa personne, qu'elle eût désirée, ses parents lui témoignaient une indifférence. inconsciente

peut-être, mais qui, dans les circonstances présentes, la meurtrissait davantage. Elle se sentait étrangère dans sa propre maison.

A l'aurore, chaque jour, son père, accompagné du domestique, se rendait à la Donchère, surveillait, avec une attention pleine d'effroi, les premiers efforts de sa vigne replantée. Au déjeuner, il revenait à la maison, faisait ensuite dans son cabinet où il s'enfermait une sieste prolongée, puis repartait à la Donchère d'où il ne rentrait que le soir. De son côté, sa mère, vivant plus que jamais au dehors, allait et venait, vagabonde à travers les couloirs, rôdait sur le pas des portes en de constantes curiosités. Sa nature, riche d'un sang généreux et condamnée à des chastetés absolues, s'irritait, s'exacerbait de ses ardeurs contenues ; elle ne pouvait s'astreindre à un travail régulier, son excessive nervosité la poussait au mouvement, à de continuelles modifications de vie. Elle avait dans son intérieur des exigences de service d'une autocrate, rendant ainsi l'existence pénible aux domestiques qui, se sachant soutenus par le maître, la laissaient à ses furieuses colères, haussant les épaules quand elle avait tourné les talons.

Entre ces deux êtres dont les réunions, aux

heures des repas, devenaient le prétexte de perpétuels reproches, la jeune fille se voyait importune. Rarement on l'embrassait et elle en souffrait atrocement, car elle avait besoin de caresses expressives. Encore moins cherchait-on à la distraire. Sa mère ne savait que lui prodiguer ses boutades et l'arracher à toutes ses occupations préférées. Un jour qu'elle l'avait trouvée très absorbée à peindre, à l'aquarelle, un bouquet de fleurs, son passe-temps favori, elle était entrée dans une rage folle, et, tout en lui reprochant sa paresse, elle lui avait arraché, d'une main brutale, l'œuvre commencée qu'elle mit en pièces. Puis, la menace à la bouche, elle l'avait obligée de se livrer sur le champ à un assommant travail de ménagère. Au premier moment, dans l'ahurissement de la scène, Marie-Louise avait obéi, mais une fois revenue de sa stupeur, quand elle se vit seule, toute son âme se révolta de cette inutile brutalité ; elle jeta loin d'elle la besogne imposée, prit son chapeau et sortit, le cœur ulcéré de haine et le corps frissonnant. Le grand air la calma, mais elle n'en médita pas moins, dans l'humiliation de sa défaite imméritée, de justes représailles. Après deux heures de marche acharnée, elle rentra d'un pas alerte, le front

haut, l'allure dégagée. A sa vue, sa mère se précipita vers elle et leva la main pour la souffleter. D'un bond, Marion se rejeta en arrière. « Ne le fais pas, maman, lui cria-t-elle, je te le rendrais. » Louise, interdite devant cette crânerie provoquante, hésita, l'œil méchant. Elle s'éloigna en esquissant un geste vindicatif, tandis que sa fille, pleine de dédain, montait à sa chambre, hautaine et résolue. Pendant plusieurs jours elles ne se parlèrent pas, évitant même de se rencontrer, puis Louise, la première, tenta une réconciliation. Mutuellement on s'embrassa, mais la jeune fille dans les caresses ne sut point oublier ; elle garda, en dépit des promesses qui trompent, un vague sentiment de défiance, tout d'instinct, une réserve polie, d'un respect affecté, que lui dictaient sa fierté blessée, son affection méconnue. Ballottée ainsi de droite et de gauche, condamnée à une constante solitude, l'esprit encore sous le charme parfumé des tendresses à jamais évanouies, le cœur meurtri de cette étrange attitude des siens qui semblaient vouloir la rendre responsable de leurs dissentiments et de leurs incompatibilités, elle songea, elle voulut à tout prix engourdir sa misère palpitante. Elle chercha ce qui pouvait occuper sa pensée.

l'arracher aux cruelles incertitudes de l'heure présente, et en cela elle fit appel à ses amours d'antan, à ces plaisirs dont elle s'était éloignée en son deuil, volontairement, afin de mieux honorer la mémoire de la morte. La musique pouvait la consoler, elle revint ardemment vers elle. Un soir, stimulée par la hâte d'en finir, seule avec son père, avec la parfaite naïveté de sa croyance, elle lui demanda de lui procurer un piano. Jacques Moreau ne comprit pas tout d'abord, elle dut lui expliquer les raisons de son désir. Alors ce fut une exclamation de béat étonnement, de surprise indignée. « Et pourquoi faire, bonnes gens ! Est-ce que tu crois, par hasard, que j'ai de l'argent pour ces niaiseries ? C'était bon à la pension où je payais tes fantaisies, mais ici c'est autre chose. Tiens, ma fille, ajouta-t-il en guise de morale, va demander à ta mère de t'apprendre à faire une bonne cuisine, abondante et bien préparée, çà vaudra mieux que toutes tes idées. La musique, le piano ! des bêtises, de la paresse, des dépenses inutiles qui ne rapportent rien. Allons, fillette, va te coucher et n'y pense plus. » Marion déconcertée ne trouva pas une parole pour protester ; elle embrassa son père docilement et courut s'enfermer dans sa chambre afin d'y

pleurer tout à son aise. Ses larmes adoucirent sa peine, détendirent ses nerfs, mais dans le silence de la nuit qui enveloppait la maison endormie, elle remua un tas d'idées tristes, édifia une série de résolutions, s'enhardit vers l'exécution d'audacieux projets, puis, la fatigue aidant, tout se fondit dans la douce inconscience d'un bienfaisant sommeil.

Cependant, au réveil, le lendemain avec la solitude, les moroses pensées la ressaisirent et elle eut de sa misérable existence un sentiment plus net, plus précis, plus aigu. L'impossibilité jusqu'alors de se confier à qui que ce soit lui rendait encore plus douloureuse son infortune, elle s'en exagérait avec son imagination la véritable portée, et dans son désarroi, les moindres contrariétés prenaient une proportion considérable. Sa nature communicative qui, à la pension, s'épanchait si facilement, souffrait de se replier ainsi sur elle-même, et de garder pour elle seule le secret de sa misère. Cette concentration forcée que les circonstances lui imposaient lui paraissait atroce ; c'était une persistante oppression qui l'étouffait, aussi à mesure qu'elle étudiait son mal, ressentait-elle le besoin d'en faire l'aveu à quelque âme compatissante, car elle en augurait un grand

soulagement. Mais à qui se fier ? Cet inconnu la laissait hésitante, elle redoutait une indiscrétion possible après tout, un avertissement, des reproches adressés à sa mère, et cette appréhension l'effrayait. Qu'en aurait-il résulté ? Un redoublement d'animosité contre elle, à coup sûr. Elle réfléchissait indécise et craintive, très peu disposée à confier ses préoccupations aux jeunes filles de son âge, que le hasard d'une promenade mettait en sa présence, et dont l'éducation et les idées étaient si différentes des siennes. Avec un profond sentiment de son intérêt, elle s'analysait les motifs de sa décision. Dans le cercle étroit où elle vivait en recluse, car ses parents, par raison d'économie, diminuaient sans cesse le nombre de leurs relations, elle ne voyait que le Docteur Dumont. Un instinct puissant la poussait vers l'ami de son père ; c'était comme une impérieuse attirance, une mystérieuse affinité qui agissaient à son insu. A cela, quoi de plus naturel ? Depuis son enfance, elle l'avait toujours vu au foyer, affectueux et familier. Elle se rappelait avec un sourire mélancolique ses espiègleries de petite fille, quand elle fouillait indiscrète dans les poches de son pardessus, pour y dérober les friandises qu'elles contenaient, et des souvenirs plus récents

l'assaillaient encore. N'était-ce pas lui qui, à son retour si brusque de la pension, alors qu'elle était en proie à son torturant chagrin, avait cherché à la consoler en l'accueillant dans sa famille ? N'était-ce pas lui encore qui, devinant son isolement et ses défaillances, l'invitait chaque semaine à de charmantes soirées qu'il organisait afin de la distraire ?

Et avec sa pénétrante imagination, elle revoyait ce gracieux intérieur, dans un décor à la fois sévère et somptueux par son art choisi, où les yeux se reposaient charmés, où l'union régnait en sa tranquillité sereine, où de jolis bébés s'agitaient gaiement, animant de leur vie radieuse cette demeure familiale, si bien faite pour elle, où elle aurait voulu prendre sa place. Là du moins, elle s'y sentait à l'aise, dans une atmosphère qui convenait à sa nature artiste, où tous ses goûts étaient appréciés, où elle entendait de captivante musique, où sa voix libre en son plein développement prenait son essor, éclatait dans toute sa force vibrante. Elle songeait que ces heures, trop rapides à son gré, laissaient après elles un délicieux parfum qui la suivait dans le silence des nuits, ornait ses rêves, embellissait son sommeil et tous ces tableaux enchantés, dont elle se complaisait

à savourer les attraits, rendaient encore plus amère sa solitude et ses aveux plus impatients. A ces retours en arrière venaient se joindre des pensées égoïstes et dont elle mesurait toute l'importance ; elle savait que le Docteur Dumont avait gardé sur son père un véritable ascendant et une vague prescience des choses semblait lui dire que son intervention devait lui procurer d'heureuses surprises et modifier son genre de vie. Sa foi dans celui qu'elle avait choisi s'en accrut encore, elle s'en trouva soulagée, son oppression cessa comme au passage d'une haleine bienfaisante. Dès le lendemain, sous un prétexte qu'elle sut habilement préparer, elle courut chez son ami, émue et toute frissonnante. Elle le rencontra dans son jardin où il aimait à flâner en désœuvré, au milieu des fleurs, à travers les pelouses parfumées. « Mon bon Docteur, lui dit-elle en l'apercevant, je voudrais vous entretenir en particulier. — A ton aise, petite. » Et il la regarda d'un air souriant et paternel. Le long des allées ombreuses il l'entraîna et la prenant familièrement par la main : « Qu'as-tu donc ? Tu me parais toute soucieuse. Voyons, raconte-moi tes peines ; ne me cache rien, n'est-ce pas. — Mon bon Docteur, reprit-elle, je suis bien malheureuse. Si vous saviez

comme je souffre ! » Et sa voix, à son premier aveu, devenait rauque, des sanglots violemment contenus la serraient à la gorge ; elle essayait encore de timides balbutiements. Le Docteur cherchait à la réconforter.— « Allons petite, ne te désole pas ainsi. Assieds-toi près de moi sur ce banc.» Et d'un ton compatissant :

— Qu'y a-t-il donc de nouveau chez toi ? On te délaisse et tu t'ennuies.

— Vous le saviez donc ?

— On me l'a dit, ma chère enfant. Les mauvaises nouvelles, vois-tu, se répandent vite dans notre pauvre village. Et puis on a remarqué ta brusque sortie l'autre jour. Il paraît que tu étais fort en colère ; depuis, les langues ont marché et j'en ai recueilli les échos affaiblis. Je me doute aussi un peu des luttes que tu soutiens avec ta mère ; vos idées doivent souvent se heurter, votre affection en diminue d'autant et vos natures s'irritent. N'est-ce pas là toute la vérité, petite.

— Toute la vérité, mon bon Docteur.

— Alors tu t'ennuies, tu te trouves désorientée ?

Elle reprit, tout entière à son idée : Ce qui me blesse le plus profondément, voyez-vous, c'est l'indifférence qu'on me témoigne. Personne ne m'aime à la maison ; les domestiques

peut-être ; et encore ! Je le sens à leurs gestes, à leurs regards, à leurs paroles. Mon père ne s'intéresse jamais à moi ; ma mère toujours absente ne me recherche que pour me rudoyer, m'adresser d'amers reproches ou me faire violence.

Le Docteur l'interrompit, hocha la tête, découragé.

— Ma pauvre enfant, il y a longtemps que j'attendais ta confidence, mais je n'osais la provoquer, je voulais respecter tes illusions. J'espérais que ton retour, ta jeunesse si intéressante et si belle de promesses, allaient modifier les choses, ramener un peu de calme et d'harmonie à ton foyer. Hélas ! ma croyance était chimère, et j'en souffre pour toi. Vois-tu, petite, il faut t'armer de courage, travailler, t'occuper de n'importe quelle façon. Reviens souvent au milieu de nous, l'affection des miens ne te fera certes jamais défaut, ici tu retrouveras une nouvelle famille, toujours prête à te tendre la main. Quand ton âme s'attristera, quand tu deviendras morose, accours, tu ne seras jamais importune. » Et il continuait sur un ton grave ; ses gestes lents accentuaient encore ses paroles :

— Quant à ta mère, il faut lui pardonner beaucoup parce qu'elle souffre cruellement.

C'est une victime qu'il faut plaindre. Plus tard, tu comprendras la froide raison de mes conseils. Suis-les aveuglément quand même, ils ne sauraient te donner de remords. Sois aussi bonne pour ton père, égoïste vieillard chez lequel le fol amour du sol natal, la passion des vignes ont supprimé toute préoccupation étrangère. Aime-les tous les deux, sans esprit de retour, avec une abnégation complète, une volonté résolue. »

Marion l'écoutait, atterrée. Elle le fixa sans répondre de ses regards inquiets, puis brusquement, la tête dans ses mains, elle fondit en larmes. Son âme se déchirait à ces coups sinistres d'un marteau invisible.

Il la laissa pleurer, puis revenant à la charge :

— Ecoute, petite, promets-moi de ne jamais rester oisive. Le rêve et la paresse sont de mauvais conseillers, tu ne ferais qu'entretenir ta peine en rêvant.

Elle lui répliqua, soumise.

— Que faut-il faire, Docteur.

Il réfléchit. Puis :

— Tu aimes la musique, le chant ?

— Je les adore.

— Eh bien ! je prierai ton père de te procurer un piano, et mieux encore, un professeur.

— Vous allez au-devant de mes désirs. Oh ! combien je vous remercie !

— Allons, ajouta-t-il en souriant, ne pleure plus, petite. Tu restes avec nous, ce soir.

— Avec joie, mon bon Docteur.

XXIII

Alors une vie nouvelle commença pour la jeune fille, en dépit des résistances de son père qui, comme l'avare défendant son trésor, ne voulait rien distraire de la caisse de ses vignes. Avec un acharnement sénile, il batailla durant des jours entiers contre les prétentions du Docteur, affirmant de toute la force de ses intérêts que l'éducation de son enfant était parfaite ainsi, qu'elle était heureuse, libre et adulée, mais devant la ténacité de son ami qui n'abandonnait rien de sa promesse, il finit par fléchir, discutant pied à pied chaque concession, d'apparence très résolu, mais soumis d'avance à cet homme dont il sentait la supériorité morale et dont il subissait l'ascendant.

Et ce fut pour Marion une heure bénie quand, dans le grand salon désert dont tous les volets clos s'ouvraient rarement à la lumière, des ouvriers vinrent installer un piano. Au milieu d'eux, elle rayonnait d'une

joie profonde, mais sut garder cependant en son âme les douces émotions de contentement qui l'agitaient, car sa mère abaissait sur elle des regards envieux, ses lèvres semblaient murmurer de farouches paroles. Puis, la semaine suivante, son père cérémonieusement lui présenta son professeur. Elle l'accueillit dans un ravissement silencieux comme l'ami que le Ciel vous envoie aux heures de détresse et, devant ses yeux, s'ouvrit dès lors une ère de félicité d'autant plus radieuse qu'elle était moins attendue. L'impression était si vive qu'elle s'y abandonna sans réserve.

Tout ce que le passé lui rappelait de douloureux s'évanouit sous le charme du présent; elle oublia ses défaillances de la veille, pour ne se ressouvenir que des tendresses de la pension. Sa nature énergique, lasse de l'isolement, concentra toute son activité affectueuse et sensible vers les études qu'on lui offrait et dès le premier jour, poussée par un sentiment d'instinctive sympathie, elle se confia sans réserve, chastement, à celui qui devait diriger son travail, bien résolue aux plus constants efforts. Ce nouveau venu s'appelait Dellis. C'était une puissante organisation, un tempérament vigoureux d'artiste. Enthousiaste sincère, mélomane acharné, épris de son art

qu'il considérait comme un sacerdoce, il ne voyait rien au delà.

C'était la raison de sa vie, les joies de son passé, le seul souci de son avenir, l'éternel mobile de ses plus secrètes pensées. Agé de quarante-cinq ans environ, ancien prix d'harmonie du Conservatoire, organiste compositeur, il avait mené à travers le monde une vie aventureuse et nomade. Après les inévitables misères des débuts, la course décevante au cachet, avec ses alternatives d'espoirs souriants et d'atroces déceptions, il s'était attaché à la personne du cardinal Lavigerie, qui, séduit par sa nature primesautière et par son talent de virtuose, l'avait associé à sa tapageuse fortune, à sa turbulente activité. Dans un moment de frénétique admiration, sans rien préjuger, Dellis avait docilement suivi le grand mercanti rouge, fidèlement soumis à ses fantaisies, allant ainsi de Tunis à Alger, d'Alger à Tunis. Mais le climat d'Afrique avait eu bientôt raison de ses efforts. Les fatigues de ces voyages, sans cesse renouvelées et qu'augmentait encore une constante excitation fébrile, l'avaient épuisé en quelques années. Malade, anémié, vieilli, il était rentré en France, muni des plus pressantes et des plus chaudes recommandations. C'est alors

qu'il courut de cathédrale en cathédrale, de maîtrise en maîtrise, incapable de se fixer nulle part, mobile dans ses goûts, toujours amoureux d'horizons nouveaux. Puis, un jour, subitement calmé, assagi par ces continuelles pérégrinations et pris de l'impérieuse nostalgie de son pays, il était revenu à Jarnac, sa ville natale, où maintenant il vivait sans aisance, en bohême inguérissable, dans le charme attendri de ses souvenirs et de ses triomphes d'artiste. Pour subvenir aux besoins d'une famille qu'il s'était créée, à l'existence précaire des siens, il se multipliait, brûlait les heures, donnait à des prix dérisoires des leçons de chant, de piano, d'orgue, suffisait gaiement à cette âpre besogne, toujours dispos et empressé, trouvant encore le moyen d'organiser des concerts qui lui valurent une réputation hors de pair. Dans ce cercle étroit, en ce milieu monotone, mais affectueux, où il rencontrait des dilettantes qui l'appréciaient et recherchaient son amitié, il acceptait la modestie de cette destinée sans une parole de récrimination, sans jalousie pour les succès de ses camarades d'antan plus favorisés que lui. En dépit des profondes désillusions de sa vie errante, de sa fière pauvreté, il conservait intact, une étonnante

jeunesse d'âme, une riante imagination, une foi invincible dans son art qu'il aimait passionément et dont il savait parler avec une éloquence émue. Cet amour inlassable de la musique l'envahissait à un tel point qu'il obscurcissait chez lui toute notion du réel, toute préoccupation d'ordre inférieur. Sans ambition et dédaigneux d'assurer l'avenir, il cherchait des élèves autant pour se procurer la délicate satisfaction de façonner une intelligence qui s'éveille, pour transmettre la foi qui l'animait, qu'en vue de toucher l'infime rémunération que son glorieux labeur lui procurait. Le Docteur Dumont, qui aimait tout à la fois et son caractère et son talent, l'avait incidemment amené chez lui et lui ménageait des relations lucratives et agréables. Après la confidence de Marion, subitement l'idée lui vint de fournir à cette enfant qu'il affectionnait les moyens de développer et d'affermir ses dispositions natives, alors il s'empressa de recommander l'ancien maître de chapelle à Jacques Moreau, lui vantant ses qualités et les services qu'il pourrait rendre à sa fille. Celui-ci avait cédé aux pressants conseils du médecin, mais soupçonneux et défiant en bon paysan, avant de l'introduire à son foyer, il s'était entouré d'une minu-

tieuse enquète. Son esprit, plein d'idées préconçues sur les artistes dont il ne pouvait comprendre les aspirations, se méfiait de ces natures insaisissables qui renversaient toutes ses conceptions des choses. Volontiers il les considérait comme des êtres inutiles et malfaisants et puis, à la pensée de voir un étranger l'hôte de sa maison, sa jalousie qui sommeillait le reprenait. Alors il songeait à Louise qui ne voulait pas vieillir et qui gardait, en dépit des années, sa taille souple, ses yeux brillants, son éternel sourire provocant. Aussi ne voulut-il négliger aucun moyen de rassurer son âme inquiète. Satisfait cependant de son investigation, sachant l'homme de conduite régulière, d'esprit désintéressé, il consentit à le recevoir et solennellement il l'accueillit. Sous des phrases onctueuses, savamment polies, il lui fit d'étranges conditions. Afin de diminuer le montant des honoraires il lui offrit le repas qui devait précéder le moment de la répétition et, une fois sûr de son acceptation, il l'entretint d'une dérisoire rémunération en prétextant la dureté des temps, la ruine des vignes. Monsieur Dellis, qui avait entendu parler des étonnantes dispositions de sa future élève, impatient de la connaître acquiesça sans discuter, d'une belle indiffé-

rence aux tortueux calculs de ce bourgeois avare.

Et les leçons commencèrent. Ce fut pour la jeune fille une heure fiévreusement attendue d'une semaine à l'autre. Passionnément docile aux conseils qui lui étaient donnés, elle travaillait avec acharnement, inattentive à tout ce qui n'était pas son labeur aimé. A part les courtes promenades ennuyées qu'elle faisait avec son père, elle s'enfermait au salon et vocalisait durant des heures entières, ravie aux larmes quand sa voix, plus docile aux injonctions de sa volonté, atteignait une note nouvelle ou franchissait sans effort la difficulté de la veille en s'assouplissant. Et chaque jeudi, sous la direction de son maître, elle étudiait des partitions d'opéra, livrant toute son âme d'artiste dans l'expression de son chant. Difficilement satisfaite, ayant une très-haute idée des sentiments qu'elle traduisait, elle reprenait vingt fois la même phrase, s'exerçait intrépidement à lui donner, par les inflexions de sa voix ou plus sonore ou plus tendre, les émotions qui l'agitaient. Son père, affaissé sur un fauteuil et qui, par esprit de conservation sociale, assistait à chaque séance, ne comprenait pas grand'chose à ce déluge de notes. Tout d'abord il écoutait

silencieux et déconcerté ces incessantes modulations, puis finissait par s'assoupir dans la somnolence d'une pesante digestion.

Charmé de cet enthousisasme qui répondait si bien à ses sentiments esthétiques, le professeur Dellis s'étonnait, tout surpris d'avoir rencontré un tempérament aussi caractérisé, loin de tout contact artistique, dans ce village perdu et désolé. Aussi, stimulé par des ambitions plus hautes, exhortait-il son élève vers des créations sans cesse plus parfaites et plus absolues. Et de multiples souvenirs le ramenaient en arrière, évoquaient des scènes oubliées. Dans les entractes des leçons, il parlait alors à la jeune fille des grandes artistes qui là-bas, sous la coupole de l'opéra, remuaient les foules attentives, faisaient pleurer les âmes attendries et sa parole imagée embellissait encore ses descriptions ou ses récits.

Dans l'exaltation traînante de ces études, dans la griserie de ces intimités et la pleine satisfaction de ses goûts, Marion vivait et s'agitait fiévreuse, en un tressaillement d'allégresse inavouée. Toute cette musique enchanteresse, à laquelle venait se joindre l'énervement des sensations, la suivait partout, peuplait ses rêves, se fondait en de délicieuses harmonies, à travers des mélodies sans fin où

son âme s'oubliait comme dans une voluptueuse inconscience. Ainsi l'art la consolait des mornes réalités de sa jeunesse incomprise, des navrantes désolations de son foyer sans tendresse.

XXIV

Depuis plusieurs semaines, Jacques Moreau semblait très affairé. Il négligeait la Donchère replantée, ce qui était à coup sûr un symptôme de grave préoccupation. Souvent dans le courant de l'après-midi, hàtivement il quittait Naurac pour une destination inconnue et ne rentrait que fort avant dans la nuit. Le postillon qui le conduisait, rendu muet par l'appât d'un gros pourboire, observait un rigoureux silence, et les curieux qui le harcelaient de leurs questions ne pouvaient lui arracher la moindre confidence. Madame Moreau, intriguée et mécontente de ces fugues étranges ne cessait d'interroger son mari. Jacques se contentait de la regarder bien dans les yeux, mais ne se hasardait aucunement à lui répondre, craignant quelque indiscrétion ; il subissait tous ses accès de mauvaise humeur, sans se laisser émouvoir. Puis, brusquement, un soir après le repas, alors que sa fille était au salon et que Louise se disposait à sortir, il

dit à cette dernière, non sans jeter un coup d'œil de précaution sur la porte :

— Viens dans mon cabinet, j'ai à te parler.

Elle le suivit étonnée. Quand ils furent seuls, loin de tout bruit, il reprit :

— Tu m'as demandé pourquoi je m'absentais ; je ne veux pas te le cacher plus longtemps. Je songe à marier notre fille et j'ai fait dans ce but des démarches nécessaires auprès de plusieurs de mes amis.

Louise eut une exclamation hardie :

— Tu es bien pressé, tu aurais pu me consulter. Je compte pour quelque chose, je crois.

Jacques Moreau se raidit contre cette réflexion ; il esquissa une vague justification :

— Marion a vingt ans, elle est robuste et forte. Et puis enfin je l'ai décidé ainsi et je désire que cela soit. D'ailleurs je lui ai trouvé un excellent parti, un riche commerçant de Cognac. C'est un garçon bien apparenté et qui possède une fort jolie position, beaucoup d'espérances, une clientèle nombreuse et sûre. Ma parole est donnée ; il faut maintenant que tu prépares notre fille à cet événement. »

Louise se récria, protesta, offensée et furieuse des ordres qu'elle recevait. Elle ricana méchamment, une douloureuse amertume se glissait dans sa voix :

— Je te reconnais bien là. Il y avait longtemps que tu t'étais offert le plaisir de m'humilier ainsi. C'est ta vieille façon de procéder que tu renouvelles, en me donnant toujours les commissions que tu ne veux pas faire. »

Il répliqua durement :

— C'est ton rôle, ma chère, vis-à-vis de ta fille, et non le mien. Du reste, tu n'as pas le droit d'hésiter. Il faut que tu la préviennes ce soir même, car mon futur gendre viendra nous voir dans quelques jours et tu sais, Louise, je tiens à cette union.

— Elle ne dépend pas de moi et je doute que tu sois obéi, répartit-elle sèchement.

Toute coléreuse, la figure empourprée, elle sortit en maugréant des paroles inintelligibles. Seule, en proie à son exaspération, elle marcha comme une folle à travers les couloirs déserts et sombres qui sonnaient lugubrement son pas précipité, puis le chant de sa fille, le bruit du piano l'irritèrent encore davantage, la ramenant à la gravité de l'heure présente. D'un ton dégagé, avec une complète absence d'émotion, elle murmurait entre ses dents : « Qu'elle aille au diable, celle-là ! Et que m'importe après tout qu'elle soit ici ou là-bas ! Ma vie en changera-t-elle ? Alors, pourquoi tant m'émouvoir ?

Ce sentiment de monstrueux égoïsme lui suggéra comme une violente résolution. Sans réfléchir autrement aux conséquences d'une semblable brutalité, elle se dirigea vers le salon dont elle ouvrit brusquement la porte. D'une voix impérative elle appela sa fille qui, tout émue de cette soudaine irruption, interrompit sa musique et regarda sa mère dont les yeux étincelaient. Marion cependant ne se laissa pas décontenancer, elle ne se leva pas du tabouret où elle était assise. Louise, d'un ton plus impérieux encore, lui renouvela son injonction. Alors, la jeune fille ferma lentement son piano et se dirigea vers sa mère : Suis-moi, lui dit celle-ci. Une fois dans sa chambre, elle s'enferma à double tour. Sa fille était devant elle, silencieuse mais résolue.

Madame Moreau, avec une brusquerie souriante :

— Ton père, à l'instant même, vient de me déclarer qu'il voulait te marier.

Marion, à cette apostrophe, eut un Ah ! plein de moquerie.

Sa mère insistait, railleuse :

— Ton fiancé est attendu et je dois t'en prévenir.

— La chose était inutile. Qu'il vienne ou

qu'il ne vienne pas, peu m'importe. Je n'ai nulle envie de me marier.

— C'est ce que nous verrons, par hasard ! Ah çà, crois-tu que nous te garderons ainsi à ne rien faire. T'imagines-tu que ta vie doit se passer à nos dépens, à t'entretenir dans une continuelle paresse? Penses-tu donc que nous sommes disposés à t'entendre du matin au soir faire ta musique endiablée? Voilà des mois que cela dure et j'en suis lasse, sans compter toutes les sommes que verse ton père pour tes coûteuses fantaisies.

Marion, sous les invectives se faisant violence, restait impassible. Sa mère, dans le feu de sa colère débordante, se répandait en menaces.

— Tu auras beau résister, ma chère ; ton père te fera changer d'avis. Que tu le veuilles ou non, entends-tu, fainéante, tu céderas, oui, tu céderas.

Puis, tout à coup, se ravisant et très convaincue :

— Il paraît qu'il est fort riche, ce garçon. Tu serais bien sotte de ne pas l'épouser, car c'est un des plus beaux partis de la contrée. Accepte, crois-moi, tu auras alors de belles toilettes, des voitures, des domestiques.

Marion répliqua, agacée :

— C'est tout ce que tu avais à me dire.

Madame Moreau, le sourire aux lèvres, inclina la tête en signe d'assentiment.

— Eh bien, reprit sa fille, tu peux répondre à mon père que je ne veux pas me marier et qu'il n'y a pas de force humaine capable de m'y contraindre. »

Et sans laisser à sa mère ahurie le temps de se remettre, elle saisit la clef de la porte. D'un geste violent elle l'ouvrit et s'esquiva. Précipitamment elle revint au salon, voulut reprendre son étude, mais l'énervement paralysait sa volonté. Tout son corps tremblait d'émotion, et ses mains inhabiles erraient sur les touches d'ivoire. Elle essaya de chanter, mais sa voix s'enrouait de sons étouffés. Elle se mit alors à marcher furieusement à travers la pièce, cherchant à rassembler ses idées fugaces et changeantes, s'exhortant à quelque action d'éclat méprisante et vengeresse. Elle ne trouvait rien, les résolutions les plus diverses se heurtaient incohérentes dans son esprit enfiévré. Tout à coup, mue par un besoin d'implacable activité, elle se précipita vers le cabinet de son père et fut droit à lui. La surprise de Jacques Moreau fut extrême. D'un bond il se leva du fau-

teuil où, nonchalamment, il méditait. Tout abasourdi, il regarda Marion qui, debout, les bras croisés en un geste d'audace, brutalement, l'apostrophait; ses paroles exprimaient toute sa révolte.

— Je te gêne donc beaucoup pour que tu songes déjà à te débarrasser de moi.

— Et qui t'a dit cela, ma chère fille. » Sa voix se faisait hypocrite et douce.

— Ma mère à l'instant même et je m'étonne qu'elle ne t'ait pas déjà communiqué ma réponse. Tu peux croire qu'elle a fidèlement servi tes desseins. Alors, tu m'as trouvé un mari selon tes goûts, ajouta-t-elle ironiquement.

— Ma chère enfant, nous avons formé pour toi un projet d'union qui nous offre toutes les garanties de bonheur.

— Ah ! vraiment ! répliqua-t-elle en ricanant. Tu aurais bien dû commencer par me demander mon avis, ce qui t'aurait évité d'inutiles démarches.

Jacques Moreau, un peu déconcerté, balbutiait des raisons :

— Je vieillis et je désire te voir établie avant de mourir. Ce serait pour moi une grande consolation de te savoir dans une famille riche, honorable, où tu serais à l'abri des soucis.

— Mon père, tout cela ne me touche guère. Je veux rester libre et quoi qu'en dise ma mère, je veux vivre à ma guise. J'aime la musique, je veux m'y consacrer tout entière. Je me trouve très heureuse ainsi et n'éprouve aucun désir de changer de situation.

— Mais, ma chère fille, cela ne peut durer éternellement. Nous ne serons pas toujours là avec toi. Et puis, une jeune fille dans ta position doit se marier honorablement. Attends au moins que tu l'aies vu pour te prononcer. C'est un garçon charmant, il ne saurait te déplaire.

A ce moment, Louise entra. Elle vint se placer près de Jacques. Silencieuse, elle écoutait le colloque d'un air goguenard et satisfait. Sa présence ne fit que surexciter sa fille. Violemment elle répliqua :

— Tu ne veux donc pas me comprendre. Je te répète que je ne veux pas. Et toute sa colère se déchira ; les gestes fous, elle criait toutes ses répulsions :

— Me marier ! Pour me soumettre à toutes les sujétions du ménage, ne plus penser par moi-même, dépendre à toute heure du jour des fantaisies d'un homme, de quelque gros bourgeois vaniteux et bête ! Ah çà non ! Croyez-vous donc que j'aie appris à aimer le

foyer en vous voyant tous les deux dans cet intérieur maudit où nous vivons comme des étrangers qui se gênent ! Sachez-le bien une bonne fois, si jamais je me résous au mariage, c'est moi et moi seule qui choisirai mon mari, entendez-vous bien ! Et certes il ne saura vous plaire, car tout ce que j'aime, vous l'exécrez ; tout ce que vous aimez, je l'exècre.

— Allons, ma fille, calme-toi. Nous t'aimons beaucoup, je t'assure, nous voulons ton bonheur.

Elle ricana, pleine de défiance.

— Je te remercie de tes protestations, elles sont trop tardives, vois-tu. Malheureusement pour toi, tout les contredit. Laisse-moi la paix, c'est tout ce que je te demande et c'est p eu. Après tout entre nous elle ne te coûte guère : une location de piano et cinq francs de répétition par semaine. Tu m'avoueras que c'est très modeste, mais cela me suffit. Je t'abandonne les toilettes, les réjouissances et le mari que tu m'offres. Laisse-moi tranquille avec mes chères partitions. Du reste, il faut bien que tu te fasses à cette idée, elle est absolue et, tu sais, je ne te ferai pas de concessions.

Puis se tournant audacieusement vers sa mère : « Tu es avertie, maman. Je te défie ».

Et frondeuse, la démarche triomphante, elle sortit en éclatant de rire.

Jacques Moreau, ahuri par cet accès d'énergie farouche, essaya timidement de la retenir en lui prodiguant d'affectueuses paroles, mais elle lui échappa dans sa fuite rapide. Inerte, vaincu, il s'affaissa dans son fauteuil. Il murmurait : « Ces émotions me tuent ». Puis, la pensée des projets caressés, sitôt évanouis passa devant ses yeux ; alors il soupira :

— Que vais-je devenir ! la malheureuse !

Mais sa femme railleuse, loin de le consoler, le regarda avec une froide méchanceté, savourant cette inoubliable minute de pleine vengeance. Elle l'apostropha, sans pitié :

— « Ah ! tu as enfin trouvé ton maître ! Elle te tient tête, ta fille ! Elle nous défie et tu trembles ! Je te l'avais bien dit ». En prononçant ces mots, un éclair de haine féroce illuminait son visage.

D'un bond, Jacques Moreau se releva. Subitement il retrouva sa force, et saisissant sa femme par les épaules.

— « Va-t-en, toi aussi, misérable! » Et il la poussa brusquement au dehors.

XXV

La nuit s'avance, impénétrable et mystérieuse. Dans la paix de la campagne endormie un silence impressionnant enveloppe la maison. En sa chambre bien close, nonchalamment étendue sur son lit et à demi-éclairée par la flamme tremblotante d'une bougie, Marion depuis de lentes heures pleure lamentablement. Des larmes brûlantes inondent son visage, creusent ses joues amaigries. Parfois, un soupir d'une intraduisible amertume soulève sa poitrine, mais nerveusement elle le réprime, car elle est jalouse de sa peine, elle ne veut pas qu'on puisse l'entendre. Et voilà de longs mois que son chagrin se déchire ainsi en d'impuissantes désolations, sans que la moindre tendresse soit venue atténuer les rigueurs de sa souffrance. Depuis que son âme offensée leur a crié toute son indignation, un vide plus grand encore s'est fait autour d'elle. Une odieuse défiance la surveille et la poursuit obstinément, s'attachant à ses pas. Son père, humilié, honteux après les engagements pris, morfondu de sa

défaite après les triomphes entrevus, mais redoutant les nouveaux accès de sa farouche colère, s'est réfugié vers ses vignes, laissant à sa femme vindicative le soin des injustes expiations. Et alors, entre la mère et l'enfant des scènes d'inutile violence éclatent âpres et misérables ; les amers reproches qui meurtrissent succèdent aux phrases méprisantes qui énervent et dans ces heurts douloureux, d'où est bannie toute mesure de langage, le respect et l'estime se sont enfuis, les plus élémentaires réserves disparaissent. Une implacable aversion, de hautaines répugnances dessèchent les âmes, ravagent les cœurs et les irritent : C'est un souffle maudit qui se répand sur le foyer où règnent, dans la discorde, la plus affreuse détresse morale, les plus décevantes pensées. Les réunions sont devenues intolérables, le moindre contact une oppression telle que la jeune fille volontairement s'y soustrait et se condamne à une absolue claustration, d'où elle ne sort que pour se rendre au piano, où elle s'acharne en de continuelles études, remplissant la maison des éclats furieux de sa voix sonore.

Ressaisi par ses anciennes habitudes, Jacques Moreau, à l'aube, descend vers la Donchère. A travers les rues encore désertes il

marche lentement. Son pas s'est alourdi, ses épaules lasses s'infléchissent ; il semble porter sur son dos le poids de ses vingt-deux années de ménage. Au sommet du coteau, qui borde la route, il s'assied et regarde, dans le subtil poudroiement du soleil, sa vigne replantée dont les sarments se dressent devant lui vigoureux, en files compactes et régulières. A cette vue une pensée d'orgueil illumine ses yeux. C'est comme une volupté du sol reconquis qui l'épanouit d'aise. Sa figure bouffie de vieillard rayonne d'un reflet de jeunesse et il reste là, indifférent aux choses, dans une béate admiration où ses soucis se fondent et où s'efface jusqu'au moindre sentiment de ses responsabilités de mari et de père.

*
* *

Marion ne quitte plus sa chambre, elle refuse toute promenade, elle déserte même la maison hospitalière du Docteur Dumont où les douces tendresses dont elle fut le témoin, par le contraste, ajoutent encore à sa désespérance. Sa nature résolue affronte vaillamment la désolante solitude, mais elle la veut complète, absolue. La musique seule à laquelle elle se voue tout entière la console, le jour, des chagrins qui la rongent, et la

nuit, grâce à la complaisance de voisins pleins de compassion, elle dévore tous les livres qu'on lui passe en cachette, mais son imagination affolée s'exacerbe encore à ces lectures faites sans choix et qui surprennent son esprit, déconcertent son cœur. Lorsque ses yeux fatigués se ferment, alors elle s'enfonce en des rêveries somnolentes qui la ramènent en arrière, parmi les chères images de la pension où rayonne la figure endormie de la défunte. Toute brisée sur sa couche, dans l'attente d'un sommeil qui la fuit, elle s'y complaît et les savoure âprement en les invoquant comme une prière. Mais ces appels impuissants vers un passé sans nuage augmentent sa défaillance. Alors, afin de se réconforter contre les sanglots qui la suffoquent, elle revient vers Odylle, sa douce compagne d'autrefois, dont la physionomie se voile de tout le temps écoulé depuis la séparation. Jalousement elle la suit dans ce Paris inconnu et plein de mystères, d'où les lettres ne viennent qu'à de rares intervalles. Maintes fois elle lui a fait le misérable aveu de ses angoisses, mais hélas à ces confidences désolées ont répondu d'autres confidences, aussi cruelles que les siennes, l'éternelle amertume de l'institutrice chez les autres, humiliée, haïe

des domestiques, pauvre créature sans défense, à la merci d'un caprice de sa maîtresse. Et dans cette détresse qui l'entoure, son activité cérébrale la pousse à de ténébreux projets, encore confus, mais qui chaque jour s'éclairent et se fortifient d'une résolution plus étudiée et plus mûrie. C'est alors que les somptueux décors d'opéra, le cadre enchanteur des divines musiques, que tant de fois lui a dépeints son professeur, se déroulent devant ses yeux, hantent son imagination séduite. Le bruit des orchestres, le murmure des violons, les sensations multiples dont elle devine les troubles voluptueux et qu'embellit encore son âme d'artiste, la tourmentent et l'attirent. Ses décevantes insomnies se passent en des ébauches d'avenir où elle entrevoit l'exode prochain vers l'affranchissement, vers la possession de grandioses réalités et toute sa pensée s'y confine comme dans un espoir suprême. Mais de cette oppression mentale il lui reste une affreuse mélancolie chaque jour plus égoïste et qui la fait frissonner aux moindres éclats de passion dans ses études de chant. Les souffrances humaines la touchent profondément, elle se les assimile avec une ardente sincérité et sa voix les exprime en des accents étranges. Sa tristesse obstinée, qu'ac-

croît encore une douloureuse dyspepsie, provoquée par les privations, donne à ses facultés une acuité plus grande, sa sensibilité s'affine, ses sensations deviennent d'une atroce précision.

Un jour qu'elle exécutait devant Monsieur Dellis la marche funèbre de Chopin, sa figure subitement se contracta, une émotion intense la saisit. Dans cette musique pleine d'angoisse, d'attendrissement et d'ingénue douleur, elle avait trouvé l'expression de ses déchirements; alors se tournant vers son auditeur tout ému :

— Promettez-moi, lui dit-elle, que si je meurs avant vous, vous me la jouerez près de mon cercueil. Il me semble que je tressaillerai dans ma bière.

— Ma chère élève, je vous le jure.

XXVI

Jacques Moreau, seul dans son cabinet, à la lueur de sa lampe, lit, mais d'un œil distrait, le Réveil des Charentes. Sa pensée est ailleurs, il semble inquiet. Depuis de lentes heures il attend le retour de sa femme et de sa fille qui ne reviennent pas d'Angoulême, où elles sont allées faire des achats. A chaque instant, il interroge sa montre et cherche à raisonner ce retard étrange :

« Dix heures et personne ? Mais qu'y-a-t-il
« donc ! Un accident peut-être ? Ce n'est pas
« possible, Mon cheval est sûr et mon domes-
« tique, la prudence même. Alors ? Elles
« auront eu sans doute de violentes discus-
« sions, des scènes ! Elles ne peuvent plus
« vivre sans se quereller. Ah ! Quelle triste
« maison est la mienne ! Ne pas pouvoir
« vieillir en paix ! Mais enfin, la nuit s'a-
« vance et toujours personne ».

Anxieux, il se leva, ouvrit la fenêtre. Dans la nuit, il ne vit rien, n'entendit rien. Seul

le pas d'un paysan attardé vint rompre la désolante monotonie du silence qui l'oppressait. Il resta accoudé quelques instants, attentif et rêveur. Brusquement, le trot lointain d'un cheval le ranima ; il écouta, retenant son haleine ; le bruit insensiblement se rapprochait. Bientôt il entendit le sourd roulement de la voiture. Dans son impatiente anxiété, il prit son chapeau et sortit afin de se rassurer. Au tournant de la place, l'éclat d'une voix qu'il reconnut le calma. Enfin c'étaient elles ! A la lueur oscillante des lanternes, il vit sur la route le cheval lancé à grande allure. Hâtif, il rentra en même temps qu'une furieuse colère lui montait à la tête. Sur le seuil de la porte, il les attendit. Mais du cabriolet Madame Moreau descendit seule. Tout courroucé, d'une voix impérieuse il l'apostropha :

— Et Marie-Louise ? Qu'en as-tu fait ? »

D'un ton dégagé, elle répliqua :

— Ta fille ! Ah ! Elle est partie.

— Comment partie ? Où donc ?

— Mais à Paris ? Au Conservatoire, dit-elle.

Il répéta dans l'hébétement de sa surprise :

— A Paris, à Paris ! » Et saisissant sa femme par le bras il l'entraîna dans son cabinet. Tout désorienté, il la harcelait de questions incohérentes.

— Mais quoi faire ? Dis, parle donc ? Quand ?

— Je te dis qu'elle est partie ce matin pour Paris. As-tu compris, maintenant.

— « Louise, tu es folle ! Ce n'est pas possible ? Tu mens ». Elle ricana, méchante et agressive.

— « Ah ! Je mens ! Ecoute alors. Ce matin à neuf heures, quand je suis entrée dans sa chambre à l'hôtel, elle n'était plus là. Sur la table j'ai trouvé la lettre que voici. » Et elle lui présenta, toute frémissante de l'accueil qu'elle recevait, un papier froissé. Jacques Moreau le saisit avidement et s'approchant de la lampe, il lut ces mots stupéfiants, tracés d'une main ferme.

« Ma mère, j'ai maintenant vingt-deux ans « et par conséquent le droit de disposer de ma « personne. Mon existence à la maison n'est « plus tolérable, aussi je m'en vais à Paris « irrévocablement. Depuis longtemps j'ai « mûri mon projet et rien ne pourra m'arrê- « ter dans son exécution. J'irai au Conserva- « toire et je suivrai la carrière que j'ai choisie « quoi que tu en penses. En te quittant j'ex- « prime un regret : c'est de n'avoir pas trouvé « en toi l'affection que j'espérais et qui m'eût « rendue si heureuse. Ni toi ni mon père vous

« ne m'avez comprise. Être étrangère et es-
« clave chez soi, cela jamais ! J'aime mieux
« la liberté et l'indifférence chez les autres.
« Adieu. Embrasse pour moi mon père. »

MARION.

Jacques Moreau anéanti s'affaissa sur une chaise. Le papier lui échappa des mains. Il murmurait atterré : « La malheureuse, la malheureuse ! Elle me déshonore. » Puis, après un silence : elle ira au théâtre, ma fille au théâtre ! »

Il n'en revenait pas, cette idée le bouleversait d'épouvante. Soudain une lueur de révolte se fit jour en son esprit, et s'adressant à sa femme qui le regardait avec une amère satisfaction :

— Et tu ne l'as pas empêchée de partir ?

— Oh çà non. D'abord il était trop tard, elle avait quitté l'hôtel de grand matin, et puis enfin je ne me souciais guère d'affronter sa colère, à la gare, devant les voyageurs. »

Puis d'un air détaché :

— Après tout ! Qu'elle fasse ce qu'elle voudra. Que nous importe.

Tout d'une pièce, Jacques Moreau se redressa :

— Misérable ! Mais tu n'y songes pas ! Que dira-t-on ici quand on apprendra sa fuite ?

— « Bah ! Nous dirons qu'elle est à Paris chez des amis et on nous croira. Personne ne m'a vue revenir. J'ai attendu la nuit pour passer inaperçue. » Puis se ravisant :

— Je dirai qu'elle est partie pour suivre un traitement. La chose paraîtra vraisemblable. Tous les voisins savaient qu'elle était souffrante, elle ne sortait plus, on la croyait malade. Nous paierons le silence des domestiques. Allons, vieux, ne te tracasse donc pas ; les choses s'arrangeront. Et puis, elle reviendra. Crois-moi, un coup de tête, ça ne dure pas. Ne lui envoie pas d'argent et tu la verras bientôt, humble et repentie. »

Mais tous ces conseils ne le convainquaient pas. Dans l'obsession de son unique idée, il répétait sans cesse :

« L'ingrate ! L'ingrate ! Et dire que je lui
« avais donné un piano et cela pour aller au
« théâtre me déshonorer ! Ma fille sur les plan-
« ches ! Mais que vont penser mes concitoyens !
« A mon âge, voir de pareilles choses ! C'est
« vraiment trop de malheur !

Et comme un forcené, il marchait à travers la pièce, puis soudain, se redressant dans un mouvement de vengeresse colère :

« Je la déshériterai ! Oui, je la déshérite-
« rai ! Ce n'est plus Marie-Louise Moreau !
« C'est une fille que je ne connais plus ! »

Et sa femme, railleusement l'exhortait encore :

— Et tu feras bien, car ta fortune passerait un jour à des étrangers.

— A des étrangers ! répétait-il.

Toute son âme de bourgeois se soulevait à cette pensée. Il éructait de nouveau.

— Tu as raison, mille fois raison. Cela ne sera pas, entends-tu. J'aimerais mieux tout brûler de ma main. Ah, la misérable ! la misérable ! »

Et mû par une brutale volonté, comme afin de donner une sanction à sa haine, tout coléreux encore il s'assit à sa table et d'un violent trait de plume, dans le feu de l'idée, il la déshérita.

Debout, près de lui, sa femme le regardait, curieuse et satisfaite.

XXVII

Au quartier Marbœuf, rue Boccador, le 27 septembre 1890.

En son vaste salon Empire, Madame de Villemain offre ce jour-là une soirée musicale aux familiers et aux intimes de la maison. Le programme du concert, gracieusement enguirlandé, porte entre autres indications, l'exécution de plusieurs morceaux d'opéra par Mademoiselle Marion Moreau.

Dans un angle du salon, au milieu des apartés qui se forment, parmi le va-et-vient des arrivants, deux habits noirs causent et observent. L'un d'eux, Antoine Rivaux, disait à l'autre, Pierre Romain, sur un ton interrogatif, en lui désignant le nom du doigt.

— Et tu la connais, cette artiste ?

— Je l'ai à peine entrevue à ma dernière visite, mais Madame de Villemain m'en a longuement parlé ; elle m'a dit qu'elle possédait une superbe voix de contralto. C'est de plus une belle femme, au masque énergique,

bien faite pour affronter le théâtre auquel elle se destine du reste. Mais juges-en toi-même, la voilà qui salue notre amie. »

Antoine Rivaux se retourna lentement. Avec un regard qui semblait indifférent, il examina la jeune fille. Son impression fut rapide.

— Tu as raison, mon cher, ce n'est certes pas une beauté banale. Son buste et ses larges épaules auront à la scène un très vif éclat. Mais enfin, qui l'amène ici ? Elle n'appartient pas à coup sûr à ce monde raffiné où nous sommes. Sa toilette, ses gestes embarrassés décèlent le coudoiement de la province.

— Tu l'as deviné. Elle débarque de la Charente, du pays aimé de François Ier, le plus galant de nos rois. Ses parents, d'épais bourgeois, lui ont fait une telle vie à cause de ses goûts d'artiste qu'elle les a quittés dans un moment d'affolement, bien résolue à suivre sa carrière, coûte que coûte. En arrivant à Paris, elle est venue directement ici parce qu'Odylle Angeduc, l'institutrice de Madame de Villemain, est son amie d'enfance. Elle a pensé avec raison que cette maison lui serait hospitalière. Dans sa fuite, elle est partie sans ressources et son aimable papa, sourd à sa détresse, s'imagine la réduire par la famine.

— Parfait. Et dis-moi donc, puisque tu es

si bien informé, où va-t-elle de ce pas, car la coupe est encore loin de ses lèvres.

— Mais au Conservatoire.

— Ah, la pauvre, je la plains !

— Et pourquoi donc ?

— Tu le sais aussi bien que moi, je suppose. D'abord, on lui faussera la voix par de stupides méthodes, ensuite elle devra soutenir une lutte incessante contre les importuns qui seront tenaces et nombreux. Si elle a quelque pudeur d'âme, quelque dignité de caractère, ce que je crois absolument, elle aura beaucoup à souffrir. Mais, au fait, pourquoi ne l'avertirais-tu pas des surprises qui l'attendent, moi, je me sens plein de sympathie pour son ignorance. »

— Tu en parles, ma foi, fort à ton aise. Ce sont de ces choses délicates qu'on ne dit pas à une jolie fille quand on a l'âge que nous avons. Cela ressemble trop à une réclame *pro domo.* »

— Bah, en questions transparentes, on insinue bien des vérités parfois. Toi, le familier de la maison, tu es tout indiqué pour une semblable mission. Tu as ici mille occasions de l'entretenir. Et vraiment, il ne faut pas qu'elle aille s'échouer avec ses illusions en cette sombre galère. »

— La nuit porte conseil, j'y réfléchirai. Mais écoutons-la, mon cher. »

Quelques préludes coururent sur le piano. Un silence angoissant succéda brusquement aux colloques, au brouhaha des conversations.

Pierre Romain jeta un coup d'œil sur le programme.

— Air du tribut de Zamora, chuchota-t-il à son voisin ».

Alors tous les deux fixèrent obstinément la jeune cantatrice. Debout, le torse légèrement rejeté en arrière, elle chantait :

« Ce Sarrasin disait que mon seigneur et maitre
Fils de roi devait être...... »

Sa voix, sous l'empire de l'émotion, devant ce public attentif, trembla aux premières mesures ; mais elle se ressaisit vite de cette défaillance et chaque syllabe tomba dès lors en notes pures et graves, d'une ampleur pleine de souplesse. Très sûre d'elle-même, l'artiste attaqua l'andante avec une expression d'une amoureuse mélancolie.

« Garde la couronne des Reines
J'aime mieux une fleur des mains de Manoël... »

Dans un angle du salon, près de son ami, Pierre Romain, les bras croisés sur la poitrine, la contemplait de son regard avide. Cette

musique, tantôt douce comme une rêverie. tantôt passionnée de tendresse, le berçait en ses lentes mélodies ; il y goûtait d'exquises sensations et savourait ces phrases chantantes qu'il n'avait jamais entendues. Puis ce fut un silence, que domina soudain un cri de colère, jeté comme un défi tout vibrant de mépris, suprême dédain qui vint mourir dans l'image enchanteresse d'un rêve entrevu.

« Roi, tu n'es que la terre et nous rêvons le ciel... »

Des ah louangeurs,de sympathiques bravos couvrirent les derniers accords du piano. Et tandis que la maîtresse de céans félicitait l'interprète, Pierre Romain disait à son compagnon :

— Eh bien ? qu'en penses-tu ?

— Je suis ravi. Elle est tout simplement superbe quand elle chante. Dans l'action, sa figure s'illumine d'un reflet de passion. Décidément c'est une véritable artiste, sa vocation est impérieuse ».

— Mes sentiments sont les tiens ». Et Pierre ajoutait :

Mais quel voluptueux que ce Gounod !

— Et quel mystique perverti, répliqua Rivaux.

Toutes ses phrases pleurent de volupté dans les sentiments qu'il exprime ».

De nouveau, autour d'eux, les chuchotements se turent. Aux préludes du second couplet, l'attention se fit plus absolue encore et plus flatteuse. Mademoiselle Moreau reprit :

« Garde tes jardins magnifiques,
Moi, j'ai mon paradis aux yeux de Manoël. »

Cette fois, oublieux des mondaines réserves, de frénétiques applaudissements accueillirent la hautaine affirmation de Xaïma que la chanteuse nuança avec une farouche énergie. Sa voix bien posée, d'un timbre sonore, exhala tout un idéal d'illusions caressées.

En une hâte émue, Pierre Romain se mêla au flot des invités qui se pressaient autour de la jeune cantatrice.

— Mademoiselle, lui dit-il, veuillez accepter mes félicitations les plus ardentes. C'est un bonheur de vous entendre.

A ce compliment qui la saisissait à l'improviste, la jeune fille s'inclina, un peu confuse. Et toute rougissante :

— Vous êtes indulgent, Monsieur. Je me sens tremblante et je suis mécontente de moi.

Il sourit, un peu moqueur :

— Alors, que serait-ce si vous étiez moins impressionnable et moins timide?

— Beaucoup mieux, répondit-elle ingénûment.

Pierre salua et vint rejoindre son ami. Autour de l'artiste, on faisait cercle, on la conviait chaleureusement à d'autres auditions. Madame de Villemain, radieuse du succès de sa protégée, joignait ses instances à celles de ses invités. Heureuse de ces hommages, Mademoiselle Moreau, rapidement familiarisée dans le contact réconfortant de cette chaude sympathie qui l'entourait, ne se fit pas solliciter davantage. De très bonne grâce, avec un empressement enjoué, elle reprit sa place près de l'accompagnatrice. Alors tous les regards, en un même sentiment de curiosité affectueuse, se tournèrent vers elle. La physionomie rayonnante, elle attaqua la fameuse romance du trio :

« Tu trouves donc que ce n'est pas assez
De quinze années
Infortunées,..... »

Dans la douce griserie qui lui montait à la tête, elle chanta divinement et mit une simplicité si humaine à l'exprimer, que les yeux de ses auditrices brillèrent soudain d'une larme contenue, en même temps qu'un léger frisson ému parcourait leurs rangs. Mais, à

l'évocation de ces phrases qu'elle avait si souvent articulées dans la détresse de sa solitude, la jeune fille songeait au foyer inhospitalier qu'elle avait déserté, et ces aveux d'une autre lui semblaient sa propre souffrance, la fidèle image de ses misères inavouées. Aussi, sans s'en rendre compte, de son cœur ulcéré montait une protestation vengeresse, dont elle prenait à témoin tous ces indifférents dont les regards la guettaient curieusement, dans la sensation égoïste qu'ils éprouvaient.

Antoine et Pierre, volontairement isolés, ne perdaient aucune de ses paroles, ni le jeu mobile de sa physionomie. En raffinés qu'ils étaient, ils savouraient leur plaisir. Sous l'empire des mêmes pensées, ils admiraient dans cette nature vigoureuse, toute débordante de vie, le Beau qu'ils aimaient, l'incomparable force d'une âme pleine de foi et que n'avaient pas encore façonnée les savantes mimiques enseignées.

Antoine l'avouait à son ami avec une profonde conviction :

— L'avenir doit lui sourire. Et si elle se fait par son talent d'implacables ennemies, elle trouvera au moins l'oubli des injures et des outrages, dans la reconnaissance de ceux qui, comme nous, lui devront l'heure aimée d'une

illusion qui passe. Tout vit en elle et sa voix si humaine et son regard enveloppant, parfois d'une expression si douloureuse. »

Pierre d'un signe de tête acquiesça :

— Je ne saurais te définir, ajouta-t-il, l'étrange trouble que je ressens à l'entendre. C'est à croire que son irradiation me fascine. Elle est vraiment bien la femme que j'ai idéalisée dans mes chimères, en mon imagination vagabonde. Heureux celui qu'elle aimera ! »

Et leurs confidences continuaient, dans un familier chuchotement, qu'elle chantait encore.

« Tu trouves donc que c'est pour moi beaucoup.
« D'une journée.
« Si fortunée.
« Avec tes bras attachés à mon cou......

XXVIII

Pierre Romain venait d'atteindre ses vingt-neuf ans. Au physique, il était grand et mince, quoique de complexion robuste. Sa physionomie n'avait pas la virilité de son âge ; ses traits reposés reflétaient encore la tranquille insouciance de l'adolescent et la légère moustache blonde, qui ombrait sa lèvre supérieure, ne contribuait pas peu à donner à sa figure un air de jeunesse attardée. Toute la vivacité de sa nature nerveuse, toute l'ardeur de son tempérament impétueux brillaient dans ses yeux dont l'expression se modifiait au moindre choc, alors son regard devenait très doux ou d'une farouche dureté. Ses lèvres arquées et rouges indiquaient aussi une violente sensualité de caractère dont il ne cherchait pas à se défendre.

Depuis huit ans il habitait Paris et y vivait à sa guise, amoureux de son bruit et de sa fière indépendance. En quittant le régiment, cette rude école où les corps se fortifient, il

était venu s'installer au Quartier Latin pour y étudier, sans enthousiasme d'ailleurs, les Codes d'un Droit obscur, mais ces études arides, à peine effleurées, l'avaient promptement rassasié et il s'en était détaché avec un mortel dégoût. Il ne pouvait en être autrement, car elles ne convenaient guère à la tournure de son esprit, aux aspirations de son âme. Imaginatif, doué d'une extrême sensibilité, artiste inconscient, il devait, en obéissant à ses impérieux instincts, prendre une autre voie qu'il ne soupçonnait même pas alors et se faire l'humble ouvrier de la pensée. Ayant eu le bonheur de se lier d'amitié, au début de son séjour, avec des hommes instruits, tempéraments énergiques et résolus, il s'était transformé à leur contact et son intelligence, endormie dans les préjugés de sa province et la fadeur des études classiques, s'était élargie, puis délivrée des sots aphorismes enseignés. En ce milieu cultivé, d'allure audacieuse, il eut en effet d'étranges surprises et s'étonna de son ignorance. Aussi, répudiant les naïvetés d'antan, tout impatient de mieux comprendre le sens de la vie et la raison des choses, il s'absorba en de constantes lectures et vécut dès lors dans la communauté des écrivains modernes dont les œuvres éminemment

duggestives, d'un langage si coloré, réponsaient à ses insatiables curiosités. L'intimité de ces auteurs, l'influence de leurs idées, leur profonde science de l'âme humaine décidèrent de son avenir. Guidé par eux, sur leurs traces, il se mit en quête d'émotions, laissant à son cœur et à ses sens l'impulsion première de ses actes et de ses impressions. Sentimental par l'éducation religieuse qu'il avait reçue, aussi par les délicates illusions de son âme neuve, il chercha tout d'abord dans la femme l'être qui devait lui donner les joies enviées et que ses chimères de sensitif lui montraient en des images souriantes et lascives. Mais ses folles croyances, nées des plus généreuses ardeurs, se heurtèrent à de cruels mécomptes, à de sanglantes ironies et fatalement, dans la sphère où il s'agitait avec ses compagnons de plaisir, il marcha de déceptions en révoltes, se dérobant parfois, tant sa foi était profonde, aux froides leçons de l'expérience. Cependant grâce à l'heureuse influence de son esprit observateur, d'une précoce analyse, il revint de ses fausses inductions, déplora ses erreurs, non sans avoir cruellement souffert d'avoir vu ses plus tendres sentiments méconnus et d'avoir pressenti le mensonge de l'idéal. Mais ces excursions au pays de la fantaisie ne le

détournaient pas de ses études favorites ; plus obstiné encore et plus fidèle, il vivait de la substance des maîtres cherchant à retrouver en eux, par un égoïsme douloureux, en même temps que le beau qu'il aimait, le récit de son amère désillusion et l'aveu de ses regrets. Cette vie toute cérébrale qui donnait à sa pensée une constante acuité, peuplait son imagination de rêves inassouvis, surexcitait son âme inquiète et parfois sous l'aiguillon d'un mordant désir, il se lançait en d'audacieuses intrigues dont le danger et l'imprévu lui souriaient. Sa nature, amoureuse d'inconnu, y goûtait un charme nouveau et s'abandonnait, dans le délire de sa surprise, à d'enthousiastes déclamations, dont ses amis, mondains sceptiques et gouailleurs, applaudissaient l'éloquente sincérité. Souvent aussi en leur compagnie, il vagabondait à travers les salons, le demi-monde ou la bohème des artistes et dans ces joyeuses flâneries qu'il adorait, il apportait toujours la vigueur de son tempérament et l'originalité exubérante de son intelligence. Puis, un jour, rassasié de cette vie factice où il consumait une activité fébrile, il se mit à écrire avec acharnement, vivant ainsi deux fois et s'attardant à retrouver la trace des émotions disparues, ravi aux larmes quand

il les faisait renaître en des pages émues et vibrantes. Antoine Rivaud en était le premier confident, car pour lui Pierre n'avait pas de secrets. Plus jeune que son ami d'une année, arrivé à Paris dans les mêmes conditions, avec les mêmes vagues desseins, il y vivait en curieux, en homme épris de son mouvement, de sa fièvre et de ses plaisirs. Docteur en droit, avocat à ses heures, il ne se préoccupait guère du choix d'une carrière qu'il ne voulait entrevoir que dans les brumes de l'âge mûr. Sa modeste fortune, revenus de propriétés foncières, le mettait à l'abri des torturants soucis de la vie matérielle. Très grand, très fort, malgré son athlétique musculature et la carrure de ses épaules, rien dans ses gestes ou son allure ne semblait disgracieux; une parfaite aisance régnait dans toute sa personne. L'élégance de ses vêtements, la recherche de sa mise, en faisant encore ressortir la souplesse de son torse, lui donnaient l'apparence d'un « gentleman » impeccable. Ses traits énergiques, qu'éclairaient deux yeux brillants et la moquerie du sourire, révélaient une âme d'une trempe particulière, une volonté sans faiblesses. Des cheveux gris, dans une opulente chevelure, encadraient son front large, imprimant à sa physionomie un cachet de distinction.

Entre Antoine et Pierre que les hasards de la vie avaient mis en présence, il existait de profondes affinités de tempérament. Leur éducation mystique et sentimentale les conviait aux confidences ; la communauté absolue de leurs impressions, l'intime analogie de leurs idées les retenaient aussi l'un à l'autre par un égoïsme réciproque et nouaient entre eux une douce chaîne d'affection à laquelle chaque année écoulée scellait un nouvel anneau.

Tous les deux, esprits chercheurs, curieux de tout ce qui pense, ils se livraient aux mêmes lectures, attentifs aux mêmes émotions. Admirateurs passionnés des écrivains naturalistes auxquels ils devaient toutes leurs jouissances d'esthètes, ils s'exhortaient à de semblables conceptions d'art et dans l'inspiration flottante des Maîtres, ils affinaient leur vie morale, convaincus que d'aimer le beau, c'est déjà être bon. Soumis aux mêmes exigences, rayonnant l'un sur l'autre, dans leurs explorations vagabondes à travers Paris, ils allaient où les poussait la fantaisie, vers l'inconnu mystérieux, toujours inquiets d'une sensation neuve, d'un coin ignoré à découvrir. Egalement sensuels, aimant la femme pour sa beauté plastique, ils s'obsti-

naient, dans le hasard parfois heureux de leurs intrigues, à retrouver une parcelle de leur rêve, éclectiques en amour, mais jaloux des corps jeunes aux lignes pures, aux flancs robustes, aux seins d'albâtre. Adorant Paris pour son bruit, ses nobles enthousiasmes et sa vie féconde, ils s'y étaient fixés sans esprit de retour vers la province lointaine, dont les monstrueuses ignorances et les mesquines superstitions heurtaient douloureusement leurs intelligences de raffinés. Enfants du siècle, envahis du même scepticisme, épris de toutes ses généreuses audaces, ils avaient hâtivement renoncé aux indécentes niaiseries du dogme pour des croyances plus judicieuses, mieux en rapport avec les lois imprescriptibles de la raison. Libres penseurs, indifférents aux trompeuses promesses des religions, mais d'une tolérance aimable, pleine parfois d'une ironie cruelle, ils se contentaient des douces et consolantes hypothèses que le Panthéisme leur offrait, ne cherchant pas autrement à scruter les énigmes de l'au delà. Prenant le monde avec ses misères, ses joies et ses tristesses, ils se plaisaient à considérer la vie comme un état de transition entre deux existences : l'une inférieure la précédant, l'autre surgissant de la mort et constituant

une évolution vers le mieux, vers une entité plus parfaite.

Très attentifs au mouvement des idées, sincèrement préoccupés des revendications du quatrième état dont les souffrances imméritées les remplissaient d'une fraternelle sympathie, ils se passionnaient pour les théories nouvelles qui répondaient aux intimes sentiments de leur âme, à leurs inspirations vers une justice plus équitable et moins illusoire. Doué d'une grande puissance de raisonnement, Antoine s'en faisait le propagateur et l'apôtre dans les milieux politiques qu'il fréquentait, au milieu de ses camarades émus et charmés. De son esprit ouvert à toutes les conceptions élevées du plus pur altruisme, dans un langage imagé que n'excluait jamais une dialectique serrée, il enseignait aussi à Pierre les principes de la doctrine et lui montrait, en même temps que l'odieux des iniquités sociales, l'inévitable révolution qui se déchaînerait un jour sous la poussée rugissante du peuple révolté.

Souvent ensemble, en mélomanes acharnés qu'ils étaient, ils allaient au théâtre tout en ayant de la musique deux opinions différentes. Pierre la voulait d'une énergie expressive comme la fidèle interprète des pensées et la

vivante image de la lutte des passions. Si Gounod le charmait par son exquise délicatesse et ses voluptueuses confidences, Meyerbeer l'empoignait dans les sonorités dramatiques de ses phrases et la beauté savante de ses harmonies. Tout autrement jugeait Antoine. A la musique il ne demandait qu'une sensation agréable, capable de bercer sa mélancolie, d'engourdir son âme par ses modulations incessantes où rien ne devait heurter son oreille. En cela comme en toutes choses, il restait fidèle à sa sentimentalité native, préférant les partitions d'opéra comique au grand art dont les mélodies et l'orchestration le laissaient surpris et mécontent. Élève de Jean-Jacques qu'il lisait et relisait chaque soir avant le sommeil lui demandant l'idée du rêve, Antoine Rivaud aimait follement la nature et se complaisait dans l'intimité des maîtres qui l'avaient vue avec les mêmes regards enchantés, en ses manifestations changeantes. Aussi Georges Sand avec Rousseau se disputait-elle son chevet et il ne se lassait pas de savourer les superbes descriptions dont elle animait ses livres comme d'un souffle puissant. Sous l'influence de cette préoccupation lorsqu'au printemps revenu les arbres revêtent leurs premières feuilles,

lorsque la terre, en travail de rénovation, féconde les pousses futures, il entraînait Pierre au loin sur les splendides plateaux qui du côté de Monthléry s'étagent dans un vaste amphithéâtre et surplombent Paris. Là, le geste élargi et la voix radieuse, il donnait libre carrière à ses enthousiasmes et à ses ravissements. Près de lui, son ami applaudissait à sa joie, d'une sincérité si absolue et se souvenant de Lamennais qui, comme eux, avait senti son âme tressaillir devant cet éternel renouveau, Pierre rappelait à Antoine ces « *Paroles d'un croyant* » :

« Après les rigueurs de l'hiver, la Provi-
« dence ramène une saison moins rude et le
« petit oiseau bénit dans ses chants la main
« bienfaisante qui lui a rendu et la chaleur et
« l'abondance et sa compagne et son doux
« nid. »

A leur intimité si franche deux autres jeunes hommes se mêlaient aussi : Francis Gérard et Alcide Ballu ; Francis, nature primesautière, méridional exubérant, plein de verve et d'entrain. Fils d'ouvrier, après avoir été lui-même employé de commerce, par la seule force de sa volonté, et la vigueur de son esprit, sa patiente énergie, il avait conquis tous ses titres, gravit tous les échelons, plus

ambitieux encore à chaque obstacle franchi. Doué d'une rare faculté d'assimilation, à trente ans, dans une lutte obstinée et non sans gloire, devenu publiciste de talent, sociologue distingué, il avait enlevé au concours une chaire d'Economie politique dans une Faculté de l'Etat. Ami dévoué, cœur généreux, toujours la chanson aux lèvres, professant pour l'argent le mépris d'un grand seigneur ,il apportait à Antoine et à Pierre,en même temps que sa chaude affection,l'appoint de sa parole vibrante,de son optimisme éclairé.

Alcide Ballu au contraire était un timide, une nature douce, volontairement effacée. Ancien labadens de Pierre Romain, malgré la dissemblance de leurs caractères, ils avaient toujours vécu dans la plus parfaite union, dans une réciproque confiance qui s'était affermie avec l'âge, et qu'aucun froissement n'était venu assombrir ou diminuer. Modeste employé dans une administration où son insouciance et sa somnolente mollesse l'avaient conduit, il vivait avec une simplicité méthodique, réfractaire à tout excès, calme dans ses émotions, toujours maître de sa pensée. Très estimé de ses chefs, très aimé de ses camarades, d'une honnêteté scrupuleuse dans les rapports sociaux, étranger à toute intri-

gue, se refusant à toute sollicitation, il acceptait sa destinée ainsi sans révolte et sans basse jalousie, dans l'emploi inférieur qui ne convenait certes pas à son intelligence cultivée. D'un esprit exigeant et curieux, il passait les nombreux loisirs de sa vie de bureau en des continuelles lectures, et sa mémoire fidèle avait fini par cataloguer les connaissances les plus variées en art et en littérature. Aussi dans les contestations soulevées, dans la divergence des opinions émises sur une question littéraire ou artistique, il était le critique professionnel auquel on faisait appel et son appréciation indiscutée gardait, aux yeux des adversaires, la valeur d'un jugement définitif.

Chaque soir, dans un café du Quartier Latin, ils se réunissaient tous les quatre. A une heure avancée venait les rejoindre un homme, de taille moyenne, misérablement vêtu. Ses cheveux étaient longs, sa barbe inculte et sale. Ses traits fatigués et sa figure hachée de rides, malgré l'intense éclat du regard, indiquaient une vieillesse hâtive, lamentables stigmates d'une vie désordonnée. A tous, il serrait la main familièrement, avec quelque boutade sardonique et gouailleuse : C'était Joseph Melon, épave flottante d'un monde disparu, survivant attardé de la Bohême de

Murger. Docteur-ès-sciences mathématiques, ancien professeur de l'Université, publiciste d'une érudition profonde, écrivain de talent à la plume mordante et caustique, il n'avait jamais pu se façonner à une discipline quelconque. Son indépendance outrancière qu'exagérait encore le sentiment de sa très réelle valeur l'avait rendu impossible partout où il était allé et l'*Alma parens*, de guerre lasse, l'avait rejeté de son sein, après de retentissants scandales. Dès lors soumis sans contrôle aux plus fantasques caprices de son esprit, il avait erré à travers le monde, menant une existence agitée, faite de misères et de déchéances, d'atroces détresses et de courtes opulences. Revenu à Paris, toujours torturé d'insatiables désirs, après avoir rôdé de rédaction en rédaction, un peu assagi par ses continuels déboires, mais gardant quand même une joyeuse exubérance de nature, il s'était enfin fixé comme rédacteur scientifique au *Figaro* où l'on tolérait ses frasques par un sentiment de camaraderie toute philanthropique et aussi par égard pour son incontestable talent. Ami d'hommes illustres qui souvent lui passaient « le louis de l'amitié », fidèle à ses antiques coutumes, il flânait sans domicile certain, en parasite inconscient. Un

jour d'hiver, Romain lui avait offert l'hospitalité et depuis lors, mêlé à ses amis, bénéficiant souvent de leurs communes générosités, chaque soir il venait les rejoindre et les soldait en bons mots, en étourdissantes saillies, car il avait la gauloiserie tenace, malgré ses quarante-sept ans. Au demeurant, sous sa rude écorce, Melon gardait une âme exquise d'enfant, toute l'excellence d'un cœur resté jeune, aimant jusqu'à l'oubli de soi-même ceux qui, pleins de commisération pour ses vices, lui tendaient sans répugnance une main affectueuse et secourable.

XXIX

Un soir d'automne, à l'heure crépusculaire, Antoine et Pierre longent en flânant l'avenue de l'Observatoire. Au-dessus de leurs têtes, les feuilles des arbres desséchées tournoient dans l'espace et couvrent le sol d'une infinité de taches roussies ; sous leurs pas elles craquent d'un bruit sec et lugubre.

— Alors, tu es résolu. Tu l'épouses, disait Antoine.

— Oui, mon cher, et l'âme joyeuse. Maintenant c'est entre elle et moi la foi jurée. Hier, à l'extrémité de la terrasse de Saint-Germain, assis tous les deux sur un banc de pierre, devant l'infini qui se déroulait à nos yeux, elle m'a donné loyalement sa main, avec une émotion toute frémissante.

— Bravo. Je t'approuve et je me réjouis pour toi. C'est bien là la femme, épouse et maîtresse tout à la fois, qui convenait à ta nature impétueuse. Quand je l'ai vue pour la première fois à cette soirée dont je garde un

délicieux souvenir, j'ai compris à ce je ne sais quoi qui rayonnait d'elle vers nous, qu'il y avait entre vous deux de puissantes affinités dont vous deviez subir un jour les lois mystérieuses. Et mon intime pressentiment ne m'a pas trompé quand je t'ai vu chaque soir lui écrire ces lettres d'une correction un peu voulue peut-être, mais où se cachait quand même l'unique préoccupation d'elle et de sa pensée. Alors, je me suis dit : Pierre a trouvé son rêve et son heure est proche.

— Comme ton amitié sait bien prévoir ! Oui, tel que je l'ai conçu, telle j'en saisis l'image. Ce n'est plus une fiction. C'est une idole aimée qui surgit de la pleine réalité. Tout en elle me séduit et m'attire : son tempérament artistique, son énergie farouche, son indépendance d'allures, son masque si expressif où flotte parfois un regard douloureux. C'est une cérébrale comme moi, comme nous, et qui s'est fait de la vie une conception hautaine, en dehors de laquelle elle ne vaut point d'être vécue.

— Alors, elle t'a confié sa souffrance.

— Oui, j'ai lu dans son âme comme dans un livre ouvert. Avec une franchise sans détours, elle m'a tout dit : et son éducation étrange, et son isolement au foyer entre un

père égoïste et une mère indifférente ; sa lutte soutenue, loin de toute tendresse et de toute compassion, dans la seule satisfaction de ses goûts d'artiste.

— Mais le Conservatoire ?

— Elle y renonce sans regret depuis qu'elle en connaît les inutiles fatigues et les douteuses surprises.

*
* *

La veille du jour fixé pour la célébration du mariage, Mademoiselle Moreau, accompagnée du Docteur Dumont, venu tout exprès à Paris pour lui servir de témoin, attend avec Pierre Romain, dans le hall de la gare d'Orléans, son père et sa mère. Le train s'arrête, les portes s'ouvrent, les voyageurs défilent. Et la jeune femme fébrilement fait les présentations. Pierre salue avec une froideur voulue, serre la main de Jacques Moreau et se retire.

*
* *

27 Novembre 1890.

Après le familier repas où ils avaient convié chez Marguery leurs amis intimes et leurs parents les plus proches, Monsieur et Madame Pierre Romain regagnent le Quartier

Latin. Antoine Rivaud et Francis Gérard les accompagnent. Depuis le matin, la neige tombe en flocons serrés et sur la chaussée glissante le landau qui les ramène avance péniblement. La conversation rieuse et cordiale roule sur les événements qui viennent de se succéder d'une façon si prompte et si inattendue. Et la jeune femme, déjà oublieuse de ses amertumes passées, en cette heure épanouie, rappelait à son mari le souvenir de la soirée lointaine où leurs cœurs s'étaient émus. Comme une rêverie que l'écho murmure, elle chantait à demi-voix, dans la foi des avenirs rayonnants :

Tu trouves donc que ce n'est pas assez
De quinze années,
Infortunées,

Antoine l'écoutait en un ravissement profond. Et avec une affectueuse brusquerie :

— Madame, lui dit-il, j'admire votre bonheur et je m'en réjouis.

— Merci. C'est vraiment aujourd'hui, croyez-le, le premier beau jour de ma vie.

*
* *

Le samedi de chaque semaine, Pierre réunissait dans un repas fraternel ses meilleurs amis. C'était une soirée de joie franche, sans étiquette. Chacun y apportait, en même temps que sa part sincère d'affection, son originalité propre. En la parfaite harmonie des goûts, en l'échange familier des conversations, les heures implacables fuyaient rapides dans la nuit qui se hâtait. Melon y donnait ses intarissables anecdotes qu'agrémentaient son mordant esprit et sa bohême impénitente; Gérard s'y abandonnait à son exubérance native et marquait au passage quelque trait de son joyeux optimisme ; Rivaud mettait dans les colloques la gauloiserie de sa finesse aimable et se plaisait parfois à fredonner quelque ballade attardée, d'un sentimentalisme champêtre ; Ballu, toujours calme, les écoutait de son air un peu moqueur et sous son apparente bonhomie, dans son érudition si facile, il exerçait souvent à leurs dépens la placide causticité de son intelligence.

Dans la douceur de ce foyer, loin des égoïsmes modernes, en la chaude amitié qui rayonnait vers elle, Madame Pierre Romain

se réconfortait, l'âme inondée de maternelles espérances et pour fêter ses hôtes dont la gaieté rejaillissait sur elle, elle retrouvait les plus beaux accents de sa voix si souple et d'une expression si humaine.

Souvent Odylle Angeduc venait la voir et dans le charme des confidences, elles évoquaient toutes deux les images effacées, mais toujours chères de leur commune jeunesse, elles en caressaient le souvenir avec une piété attendrie. Parfois, leur pensée vagabonde se fixait sur l'impérissable figure de Mademoiselle Dimelli dont Madame Romain ne prononçait jamais le nom sans une émotion profonde et de douloureux regrets.

*
* *

Depuis dix jours, Jacques Moreau râle sur sa couche dans la vaste pièce que le joyeux soleil d'avril égaie de ses rayons. Frappé d'une encéphalite un matin à son réveil, lourdement il est tombé, terrassé par le mal implacable et depuis lors il gémit lamentablement. Sa robuste constitution retarde l'heure suprême, mais chaque jour ses yeux s'obscurcissent davantage, son regard flotte éperdu dans l'obscurité qui l'envahit. A cette lutte achar-

née contre la mort s'ajoutent encore l'épuisante fièvre et les violences d'un délire obstiné. C'est alors que sa tendresse affolée se révolte, toute sa passion du sol qui lui échappe se répand en des phrases éplorées et de ses lèvres qui blêmissent s'exhale comme un immense regret : la Donchère, la Donchère ! Parfois, mue par un sentiment de filiale pitié, sa fille étend vers lui, pour calmer sa détresse, une main consolatrice et caressante en lui murmurant de fallacieuses promesses. Mais violemment il la repousse d'un geste maladroit, car il ne la voit plus.

..... Bientôt l'agonie commence. Le râle grandit et s'exaspère, il devient haletant et remplit le couloir de son horrible gémissement. Tout à coup, par un ultime effort, Jacques Moreau se redresse. Un atroce rictus lui déchire la bouche et donne à son masque livide un aspect effrayant, puis il retombe inerte et ses yeux démesurément ouverts, en leur étrange fixité, garde la troublante expression d'une indicible angoisse.

∴

On lui fit des funérailles officielles et civiles. Sur le bord de la tombe, autour des badauds assemblés, le secrétaire général de la Préfec-

ture, dans un langage sans prétention et plein de tact, rendit un public hommage à sa foi Républicaine, à la sincérité inébranlable de ses convictions. Après lui, un juge de paix du canton, en des gestes étudiés et solennels dilua sa prose dithyrambique et larmoyante. On y vit défiler tour à tour le « *Siècle* » l'Empire et les curés. Près de sa femme, Pierre Romain, tête nue, objet de la curiosité de la foule, écoutait impassible ces funèbres et pompeux éloges qui eussent fait tressaillir le mort en sa vanité dernière, s'il eût pu les entendre.

*
* *

Quelques jours après la cérémonie, un notaire du pays remit à Pierre Romain un pli cacheté. En présence de sa femme et de Madame Moreau il l'ouvrit. Silencieux, sans manifester aucune surprise, il en parcourut les premières lignes et se tournant vers Marion :

— Lis. C'est la suprême volonté de ton père ; tu es déshéritée. »

Sans colère elle reçut cette flagellante iniquité, jeta vers sa mère un regard de défiance, mais dans ses grands beaux yeux luirent des larmes amères.

XXX

Etendue sur son lit, en proie aux lentes tortures de l'enfantement, la jeune mère, depuis l'aube, gémit et s'épuise. D'intolérables souffrances lui sillonnent les muscles et déchirent sa chair frémissante. La figure convulsée, elle lutte avec une âpre énergie, mais inutilement, car elle est impuissante à se délivrer elle-même. Pleine d'espoir cependant, l'âme rayonnante d'amour, elle veut attendre encore, mais les douleurs se ralentissent et s'espacent, inquiétants symptômes d'un calme dangereux et d'une force réduite. Alors vaincue, acceptant les douloureux sacrifices, elle abandonne ses flancs aux morsures du forceps qui pénètre, entaille, trace le pourpre chemin pour l'enfant qui veut naître. Devant elle, les bras nus et marbrés de sang, le chirurgien ruisselle de sueur dans l'effort qu'il soutient et qu'accroît encore le redoutable souci des deux vies qui lui sont confiées. En vain essaie-t-il de croiser les branches de

l'instrument, de dilater les parois meurtries ; les violentes contractions qu'il rencontre paralyse sa science, énerve son sang-froid, émousse son tact. C'est alors qu'il appelle à son aide le chloroforme dont le bienfaisant rayonnement suspend la sensibilité, assoupit la martyre toute palpitante en ses atroces blessures. Maître enfin de ses mouvements, triomphant de la nature révoltée et des fugitives résistances, il croise les deux cuillers, saisit la tête et dans une suprême fraction, réunissant son art et sa vigueur, il conduit au jour une superbe enfant dont le premier vagissement réveille de sa torpeur anesthésique la mère héroïque, crucifiée sur sa couche sanglante.

XXXI

A la maison de santé des Sœurs Augustines.

23 décembre 1891.

La salle blanchie à la chaux est haute et large. Le froid soleil l'éclaire, à travers les trois fenêtres de verre dépoli, d'une lumière uniforme. Au centre de la pièce dallée où règne une constante chaleur de 28°, sur une table opératoire, à hauteur d'homme et suivant un pan incliné, Marion, d'une impressionnante maigreur, est étendue inerte sous la pesanteur d'un lourd sommeil. Un chef de clinique, assis près d'elle sur un escabeau élevé, maintient l'anesthésie en appliquant sur sa figure de cire un mouchoir saturé de chloroforme dont il tient un flacon à la main droite. Le chirurgien et son aide, des deux côtés de l'endormie, les bras nus, en tablier blanc se préparent, l'un à pratiquer la laparotomie, l'autre de son éponge antiseptiquée à éponger le sang qui, tout à l'heure inondera

les plaies béantes. Devant la cheminée où flamboie un joyeux feu de bûches, deux religieuses hospitalières se tiennent immobiles, les mains croisées et glissées dans les larges manches de leurs robes noires. Leurs masques impassibles semblent figés ; pas une émotion ne se trahit sur leurs visages, l'œil est éteint et fixe ; il regarde, blasé.

A droite de la patiente et parallèlement à elle, s'allonge une table étroite où s'alignent, parmi des tubes de toiles iodoformées et des paquets de ouate, quatre cuvettes remplies d'un liquide violacé et qu'apprête une sage-femme, revêtue d'un tablier blanc.

Un grand silence plane, oppressant et sinistre. Le chirurgien successivement, avec un soin jaloux, une attention absorbée, se lave les mains et les avant-bras dans les cuvettes préparées. Il prend ensuite un savon, s'avance vers le corps où rien ne vit en sa nudité misérable et de sa main vigoureuse il le frotte obstinément. Peu à peu une mousse épaisse l'enveloppe comme dans un suaire de neige, puis tout se fond sous l'eau qui ruisselle. Une fois le corps soigneusement essuyé, le chirurgien avec de l'alcool frictionne le ventre ballonné où après l'accouchement une collection purulente s'est formée, envahissant les organes,

enflammant les ligaments. Alors, sur un signe, la sage-femme lui présente une boîte ouverte où des lames d'acier brillent en leurs tranchants multiples. Il en saisit une, la retourne à plusieurs reprises dans ses mains. Son choix fait, il jette un rapide coup d'œil sur l'endormie, toujours calme, les yeux clos. Puis, avec une lenteur calculée, après avoir palpé du doigt les abcès qui boursoufflent l'épiderme il trace sur le ventre, au-dessous du nombril, un longue incision. Le sang s'échappe, l'éponge de l'aide nettoie la plaie. Le chirurgien écarte les membranes, ouvre les abcès et dans une petite cuve sur la dalle, ce sang corrompu fait en tombant un glouglou régulier......

Pierre appuyé contre le mur de la porte d'entrée regarde l'horrible chose. Il blêmit et chancelle, son cœur se crispe et chavire, ses tempes battent à se rompre. Par un suprême effort, refoulant les sanglots qui l'étranglent, lentement il sort de la salle de chirurgie et s'arrache, éperdu, à ce sanglant spectacle.

*
* *

Vendredi 25 décembre.

Depuis son réveil elle plaint tristement. Les pansements la brûlent et corrodent les chairs. De continuels vomissements provoqués par le chloroforme lui brisent la poitrine en achevant de l'épuiser, malgré le champagne dont on essaie encore de la nourrir. Inconsciente elle va du coma aux accès de délire et de moins en moins reviennent le calme et la lucidité. Une ardente soif la consume ; c'est à peine si les parcelles de glace qu'elle écrase entre ses dents convulsivement serrées peuvent suspendre un instant cette cruelle torture qui dessèche sa bouche.

Dans un court moment d'apaisement, songeant aux réalités de la veille, elle demande sa fille. Hâtivement on la lui amène. Une religieuse la dépose emmaillottée près de son épaule. En silence longuement elle la contemple et ses yeux douloureux vont de l'enfant à Pierre qui debout, se tient près du lit et dont l'âme ravagée par tant d'émotions saisit àprement cet instant fugitif des suprêmes adieux. Soudain la blessée porte ses

mains à son front, puis brusquement les glisse à la base du crâne comme pour soutenir sa tête alourdie qui, trop pesante hélas, retombe sur l'oreiller avec une plainte déchirante.

∴

26 décembre, matin.

Depuis l'aube elle râle. Pierre et Odylle Angeduc la regardent mourir, silencieux et livides. Elle agonise d'une affection purulente généralisée. Charriés par la circulation, des globules de pus ont envahi le cerveau, causant d'irréparables désordres et d'effroyables douleurs. Sous cette action désorganisante, la décomposition prend déjà une allure rapide ; de larges plaques verdâtres, en forme d'ellipse, viennent s'épanouir à la surface de l'épiderme, le long des jambes et des cuisses. Ses paupières sont abaissées, mais à chaque hoquet qui la projette en avant, elles se relèvent pour des regards terrifiés, en même temps qu'elle vomit un sang noir qui macule les draps de taches de rouille. Parfois ses mains se crispent sur la blessure qu'elle porte au flanc, maladroitement elle cherche à en

arracher les toiles iodoformées qui la brûlent .....

Le râle s'espace et grandit, il emplit la chambre d'un cri rauque et désespéré......

La figure d'une maigreur de squelette, devient jaune et se parchemine. Une sueur abondante ruisselle sur son front et ses joues. Ses mains si belles et si blanches sont décharnées. Sous les vapeurs de chloroforme et dans les exhalaisons morbides ses dents nacrés prennent une teinte terreuse et sale.

Midi vingt.

Soudain elle se redresse et dans une minute de suprême intelligence elle promène autour d'elle un lent regard, d'une infinie douleur, puis elle exhale un râle plus sourd. Ses traits se contractent dans une grimace tragique. Elle retombe sur l'oreiller, sa tête s'incline. C'est fini.

*
* *

Dimanche 27 Décembre,

2 heures soir.

Pierre Romain donnant le bras à Antoine et à Francis traverse accompagné de tous ses amis une large cour pavée. Il longe ensuite un préau où, sous la voûte son pas sonne

lugubrement et s'engage dans le vestibule. A mesure qu'il avance, sa démarche devient saccadée ; avec son escorte fidèle il descend douze marches en pierre et prend à droite un couloir éclairé par d'étroits soupiraux grillagés. Brusquement, devant une porte capitonnée il s'arrête. Sa figure exprime une atroce souffrance, cependant il étend la main, la porte cède sous cette légère pression. Le premier il passe ; ses amis, tête nue, le suivent et pénètrent dans une salle froide, tendue de draperies noires, plaquées en leur centre d'une croix blanche. A l'intersection des murailles brûlent de longs cierges qui jettent une lueur sinistre et profilent des ombres flottantes. O douleur ! Sur un petit lit de fer, Marion est là étendue, endormie dans la mort. Ses traits décomposés par les affres de l'agonie, grâce à d'abondantes injections d'acide phénique ont repris le calme de l'éternel sommeil. Sa tête, recouverte d'un béguin de dentelles, masque le vide de la chevelure que Pierre, dans une pieuse pensée, a fait couper pendant la dernière toilette. Des branches de lilas, des fleurs embaumées, des couronnes couvrent son corps décharné, dont les angles squelettiques et brutaux soulèvent les draps.

En un regard d'halluciné il la contemple. Près de lui, ses amis consternés ont les yeux remplis de larmes. Antoine se fait violence pour se contenir ; Ballu, blême d'une indicible émotion, s'appuie sur la muraille pour ne pas tomber ; Melon, atterré, mordille nerveusement sa moustache et ses paupières battent sans cesse ; Gérard s'agite tout fiévreux et cherche autour de lui à reposer son regard affolé par l'affreux spectacle. D'autres camarades de Pierre sont là, pleins de dévouement et de compassion. Soudain un bruit de pas vient rompre le majestueux silence qui plane en sa grandeur tragique. Des employés des pompes funèbres s'avancent avec la bière. L'un d'eux discrètement fait un signe à Antoine. Celui-ci s'approche de Pierre, toujours absorbé : Mon pauvre ami, lui dit-il, c'est l'heure du dernier baiser. » Le malheureux comprend, il se retourne et aperçoit le cercueil. Un soupir étouffé s'échappe de sa poitrine. Alors il met un genou en terre, étend les bras sur le cadavre et lentement, avec une douleur passionnée, il embrasse son front glacé où perle une sueur froide, ses yeux à jamais clos, son nez d'où s'exhale une âcre odeur d'acide phénique, sa bouche de marbre qui murmurait autrefois de si douces paroles

lugubrement et s'engage dans le vestibule. A mesure qu'il avance, sa démarche devient saccadée ; avec son escorte fidèle il descend douze marches en pierre et prend à droite un couloir éclairé par d'étroits soupiraux grillagés. Brusquement, devant une porte capitonnée il s'arrête. Sa figure exprime une atroce souffrance, cependant il étend la main, la porte cède sous cette légère pression. Le premier il passe ; ses amis, tête nue, le suivent et pénètrent dans une salle froide, tendue de draperies noires, plaquées en leur centre d'une croix blanche. A l'intersection des murailles brûlent de longs cierges qui jettent une lueur sinistre et profilent des ombres flottantes. O douleur ! Sur un petit lit de fer, Marion est là étendue, endormie dans la mort. Ses traits décomposés par les affres de l'agonie, grâce à d'abondantes injections d'acide phénique ont repris le calme de l'éternel sommeil. Sa tête, recouverte d'un béguin de dentelles, masque le vide de la chevelure que Pierre, dans une pieuse pensée, a fait couper pendant la dernière toilette. Des branches de lilas, des fleurs embaumées, des couronnes couvrent son corps décharné, dont les angles squelettiques et brutaux soulèvent les draps.

En un regard d'halluciné il la contemple. Près de lui, ses amis consternés ont les yeux remplis de larmes. Antoine se fait violence pour se contenir ; Ballu, blème d'une indicible émotion, s'appuie sur la muraille pour ne pas tomber ; Melon, atterré, mordille nerveusement sa moustache et ses paupières battent sans cesse ; Gérard s'agite tout fiévreux et cherche autour de lui à reposer son regard affolé par l'affreux spectacle. D'autres camarades de Pierre sont là, pleins de dévouement et de compassion. Soudain un bruit de pas vient rompre le majestueux silence qui plane en sa grandeur tragique. Des employés des pompes funèbres s'avancent avec la bière. L'un d'eux discrètement fait un signe à Antoine. Celui-ci s'approche de Pierre, toujours absorbé : Mon pauvre ami, lui dit-il, c'est l'heure du dernier baiser. » Le malheureux comprend, il se retourne et aperçoit le cercueil. Un soupir étouffé s'échappe de sa poitrine. Alors il met un genou en terre, étend les bras sur le cadavre et lentement, avec une douleur passionnée, il embrasse son front glacé où perle une sueur froide, ses yeux à jamais clos, son nez d'où s'exhale une âcre odeur d'acide phénique, sa bouche de marbre qui murmurait autrefois de si douces paroles

et d'où sa voix sonore s'élançait, si humaine et si tendre, puis par un violent effort se rejetant en arrière, il veut regarder encore, mais Antoine se place devant lui tandis que s'achève l'horrible chose.

...... Le cercueil est placé dans le fourgon qui se hâte vers la gare d'Orléans. Des fiacres suivent. Sur le quai des Messageries, le fourgon s'arrête, puis la bière est retirée. Un wagon de marchandises attend tout béant le colis funèbre ; on le hisse sur les planches nues, des mains amies le recouvrent d'un drap et disposent les fleurs et les couronnes, puis les portes sont glissées sur les coulisses ; on applique les scellés. Pierre semble hypnotisé, immobile comme une statue. Près de lui, Antoine pleure silencieux. Ballu frissonne et ses jambes flageollent. Autour d'eux toutes les têtes s'inclinent, compatissantes et douloureuses.

∴

29 Décembre matin.

Le train stoppe enfin. D'un compartiment de seconde descend Pierre qu'accompagnent Antoine et Ballu. Il est pâle et défait. Un vieillard à la barbe blanche sur le quai le

cherche des yeux. C'est le Docteur Dumont. Pierre le reconnaît et se jette dans ses bras. Leurs larmes se confondent.

∴

En la petite église romane et proprette où scintillent à l'autel, dans la pénombre de la voûte, les flammes des cierges. Au moment où le cercueil franchit le seuil du portail, l'orgue gémit en ses sombres voix, avec une lenteur grave et martelée, les premières mesures de la Marche funèbre.

(Fidèle à la promesse d'antan, Monsieur Dellis est venu rendre à sa chère élève défunte un suprême hommage).

A ce mystérieux langage qui traduit d'une façon si absolument intime et si humaine sa désolation, Pierre sent son âme qui se déchire, un brutal sanglot l'étreint à la gorge et son pas chancelle à travers la foule, curieuse ou sympathique, qui remplit les deux côtés de l'unique nef. Ainsi il se traîne, jusqu'au pied d'un pauvre cénotaphe, sous le choc de ces harmonies lugubres, qui lui semblent des pointes d'acier dans sa chair meurtrie. Puis tout se tait et sur les marches du chœur le prêtre s'avance. En des phrases attendries et

douces, il répand sur cette tombe qui s'entrouve, à l'aurore même de la jeunesse, d'immortelles pensées, de paradisiaques espérances, aussi les délicates sympathies de sa fraternelle tendresse pour ceux qui survivent. Et il revient vers l'autel tandis que les psalmodies s'égrènent en un chant plaintif, comme une lamentation ingénue.

Pierre, debout entre ses deux amis, semble ne rien entendre. Il ne peut détacher son regard du drap mortuaire, lamé d'argent, qui lui dérobe la bière où il la voit toujours étendue, en sa rigidité cadavérique, avec son béguin de dentelles encadrant sa face de cire.

Mais bientôt il faut reprendre la voie du dernier repos. Et l'orgue murmure alors la douloureuse prière du Maître incomparable. A ces accents pleins d'angoisse, d'une infinie compassion, Pierre se réveille de sa torpeur. Sur son cœur c'est une rosée bienfaisante qui tombe goutte à goutte ; elle apaise un instant son chagrin qui s'affole.

Sur les pavés inégaux de la rue il suit épuisé, frisonnant à chaque soubresaut du char. Près de lui Ballu, un mouchoir à la main, essuie les larmes lourdes qui ruissellent de ses yeux boursoufflés. Au loin, ainsi qu'une plainte mélancolique, des voix d'enfants grê-

les et fugitives, jettent dans l'air froid, par la campagne dévastée, les versets du *Miserere*.

Au moment où des ouvriers se disposent à saisir le cercueil, Pierre fait un signe : les hommes s'écartent. En chancelant, le malheureux s'approche et le bras allongé sur la bière, il pleure lamentablement. Ses amis le ramènent en arrière et soutenu par eux, dans l'affreux silence du jour qui finit, il regarde le maçon maladroit qui scelle la pierre sur le caveau provisoire. Tout est consommé. Alors Antoine et Ballu l'entraînent, il les suit inconscient et ses mains contractées se crispent sur les bras qui les soutiennent. A la porte du cimetière, il frôle Madame Moreau. Elle semble très occupée avec les commères. D'un ton pleurard en des gestes indiscrets, elle leur raconte sans doute la trame sanglante des événements.

*
* *

Maintenant, au-dessus du sol, tournée vers l'Orient, Elle repose éternellement, parmi les couronnes et les fleurs, dans un sarcophage taillé au cœur même d'un bloc de pierre. Sur la face antérieure du mausolée, gravée sur

une plaque de marbre noir, une laconique inscription marque sa vie brisée, aux jours rayonnants des maternités qui consolent :

MARION ROMAIN

NÉE MOREAU

décédée à Paris le 26 Décembre 1891

à l'âge de 23 ans.

FIN.

5 Décembre 1894.

Passy-N.-D.-des-Champs.



Vannes. — Imprimerie LAFOLYE.

